



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

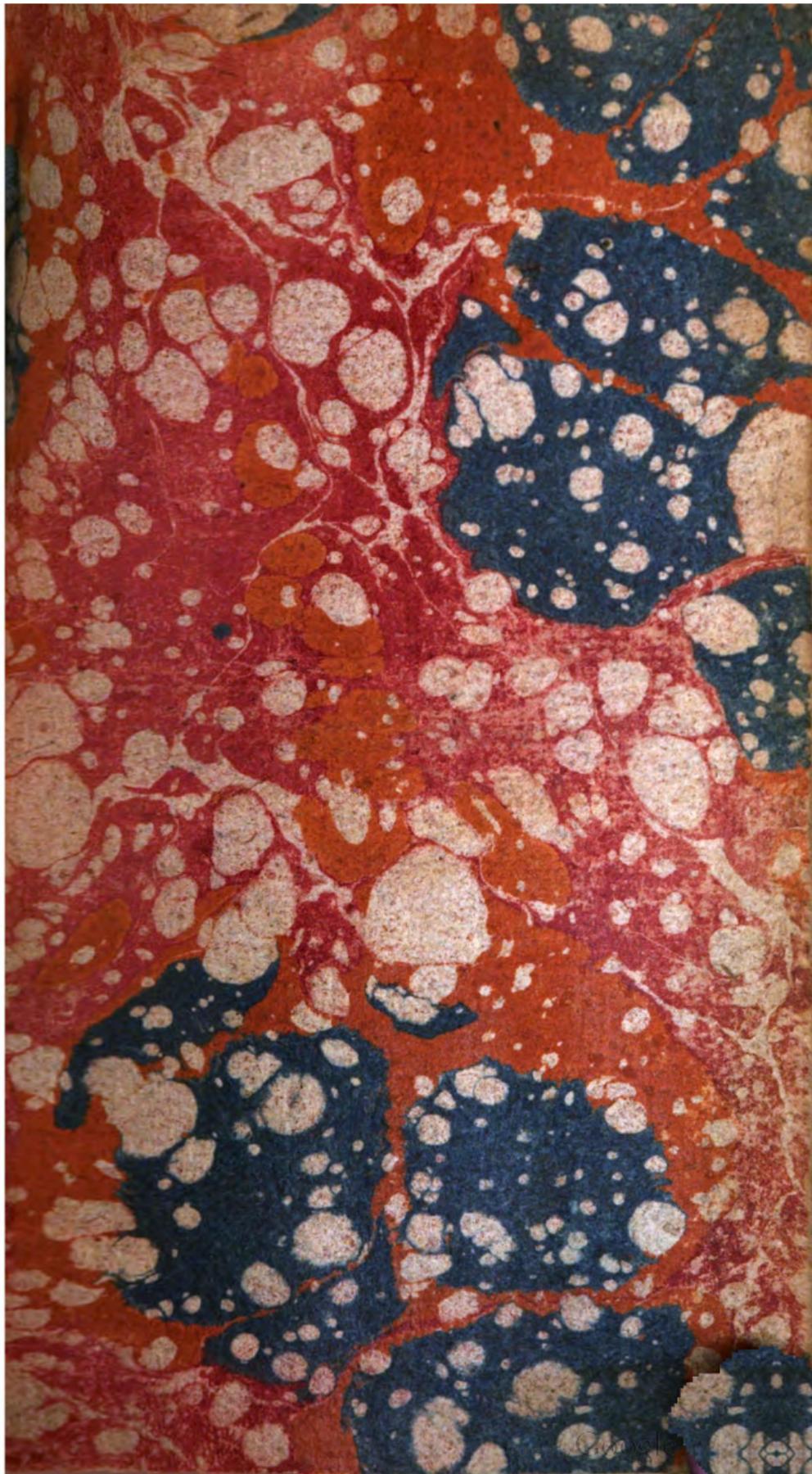
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





Vet. Fr. II B. 1298



(4 vols)

1/2 Vol $\frac{e}{16}$

Source

LE PAYSAN
PERVERTI,
OU
LES DANGERS
DE LA VILLE;
*HISTOIRE récente, mise au jour
d'après les véritables LETTRES
des Personages.*

Par N. E. RÉTIF DE LA BRÉTONE.

*Tome Premier.
Première Partie.*



Imprimé À LA HAIE.

Et se trouve à PARIS,

*Chés ESPRIT, libraire de S. A. S. Mgr le Duc DE
CHARTRES, au Palais-Royal, au pied du grand-
escalier.*

M. DCC. LXXVI.





PRÉFACE DE L'ÉDITEUR,

Adressée au LIBRAIRE.

*J*L m'a paru, Monsieur, que ces Lettres pourraient être de quelque utilité, non-seulement dans la Province, où les Particuliers un-peu aisés lisent à-présent; mais aussi que les Habitans des Villes, mais encore à ces derniers eux-mêmes. Il est en effet très-ordinaire que les Parens établis, soit dans la Capitale, soit dans les autres Métropoles du Royaume, ignorent en partie le risque qu'ils courent en ne veillant pas avec assez de soin sur leurs Enfans. Cet Ouvrage pourra les éclairer.

On y verra un Jeune-homme doué de tous les talens & de tous les avantages que peuvent donner l'esprit & la figure, se perdre par ces avantages même: ce n'est point ici un exemple isolé, c'est de qui arrive tous les jours. S'il est quelque Jeune-homme de Campagne qui

TOME I.

2

réussisse dans les grandes Villes, ce ne sont guères que des Sujets fourbes, artificieux, hypocrites & bornés par les facultés de l'esprit. Ceux-là sont quelquefois leur chemin & aux dépens du bonheur de la société : puisque ces Nouveaux-venus se jetant dans le monde dénués de tout, il faut qu'ils enlèvent aux autres ce qu'ils ont, par différens moyens qu'un œil philosophe peut suivre aisément. De là ce mouvement pénible qu'éprouvent les Hommes, lorsqu'ils voyent des Parvenus. Ce sentiment n'est pas une aveugle jalousie ; c'est un instinct vrai, & fondé dans la nature. Il y a déjà quelque temps qu'un Homme-d'esprit me disait, Qu'on ferait un très-bon Livre, intitulé, les Préjugés justifiés. Je le crois : il n'y a pas une coutume, pas une loi, pas même un de ces abus généraux où donne toute une Nation, qui n'aient une cause raisonnable. Sans répéter ici les décla-

DE L'ÉDITEUR.

raisons contre le séjour des Villes, j'ose avancer qu'il serait à-propos, non de l'interdire aux Habitans des Campagnes, mais de leur en montrer les desagrémens, comparés aux avantages qu'ils abandonnent chez eux; & sur-tout de les bien convaincre, qu'une fortune faite à la Ville, est le gros lot d'une loterie; cent-mille y perdent, pour un qui gagne.

Je ne me dissimule pas que les grandes Villes, les richesses, l'oisiveté même de certains Hommes, font une sorte de bien particulier pour le genre-humain. Les grandes Associations étendent les lumières, aigüisent le goût; les richesses font que certains Individus nageant dans l'abondance, & n'ayant aucune inquiétude pour les choses de nécessité, portent celles d'agrément au plus haut degré de perfection; l'abondance influe même sur le physique; la beauté de l'espèce se perfectionne dans les Villes; & sans la débaüche & ses suites,

VJ P R É F A C E

on en verrait les plus frappans effets. Une famille de campagne qui vient s'établir à la Ville, avec un teint rude, de gros bras, des yeux hagards & safranés, un son-de-voix rauque, &c. au bout de deux ou trois générations, donne des Individus au teint délicat, aux yeux bleus & doux, aux bras arrondis, à la voix harmonieuse (1). Le loisir est ce qui a produit tous les chefs-d'œuvres des Sciences & des arts, qui ne fussent jamais nés parmi des Villageois occupés à la charrue, à la pioche, & aux travaux abrutissans de la vigne. Aussi remarque-t-on que chés les Anciens, le peu de délicatesse qui existait, ne se rencontre que parmi les Bergers, oisifs par occupation, si l'on peut s'exprimer ainsi. Mais ces avantages ne sont que particuliers, & les inconvéniens les plus graves & les plus généraux les compensent. Je me propose de

(1) Mais souvent cette perfectibilité est arrêtée par..... ce qu'on devinera.

DE L'ÉDITEUR. vij

les détailler un-jour, dans un Ouvrage, auquel je travaille depuis longtemps.

J'espère, Monsieur, que cet Recueil aura quelque succès : Puissent les Seigneurs de Paroisse être frapés du RÈGLEMENT qui le termine, & chercher à le réaliser dans leurs Terres ! l'État, les Citoyens, & eux-mêmes y gagneront.

Je vous salue, Monsieur : Hâtez l'Impression, & priez Messieurs les Journalistes d'annoncer plutôt d'après l'intention que j'ai eu en recueillant ces Lettres, que d'après mon exécution.



POINT-DE-VUE DES VIII PARTIES.

I.^{re} EDMOND, ou le PAYSAN, arrive à la Ville, & il y éprouve des desagrémens, qui ne tardent pas à cesser. Les Corrupteurs commencent à s'emparer de lui, & ses passions les secondent à-merveilles.

II.^{de} Le Peintre maître d'Edmond lui fait épouser une Fille qu'il avait séduite : Les Corrupteurs tâchent de détruire dans le jeune Paysan toute idée d'honnêteté, qu'ils nomment préjugés de Village. Edmond déjà corrompu séduit une Jeune-fille nommée Laurète : sa Femme en meurt de jalousie.

III.^{me} Les Corrupteurs, & sur-tout un M. Gaudet, endoctrinent Edmond, en abusant des vérités de la physique. Edmond est amoureux de la Femme de son Maître, qui est vertueuse, & il ose abuser de la bonté de cette Dame, pour lui déclarer sa passion. Il a une aventure avec une Coquette ; & donne à son Frère une Fille qu'il a aimée. Il fait violence à la Femme de son Maître.

IV.^{me} Edmond va à Paris, pour secourir sa Sœur qu'un Marquis a enlevée : Il se bat avec le Ravisseur : Il se corrompt au point de consentir que ce Seigneur, dont il aime la Femme, entretienne sa Sœur.

V.^{me} Edmond & sa Sœur dorment dans la plus crapuleuse débaûche.

VI.^{me} Edmond veut se faire Comédien, Auteur, &c : Sa Sœur change : Il épouse une Vieille par intérêt, & il est accusé de l'avoir empoisonnée ; ce qui produit une étrange catastrophe.

VII.^{me} Edmond est condamné aux galères ; ses Parens meurent de douleur : Il en sort, & se punit de ses crimes en desespéré. Il tue sa Sœur.

VIII.^{me} Mort d'Edmond. Moyens pris dans sa Famille pour éviter de pareils malheurs.

LE



LE. PAYSAN P E R V E R T I ,

O U L E S

DANGERS DE LA VILLE ;

*HISTOIRE récente , mise au jour
d'après les véritables LETTRES
des Personnages.*



A V I S

TROUVÉ A LA TÊTE DU RECUEIL.

S I j'ai rassemblé dans cette liasse , tant
de Lettres de différentes Persones , jointes
à celles d'un Infortuné , qui m'a coûté bien
des larmes , c'est dans la vue de mettre ma
Famille , & tous les Gens-de-campagne ,
au fait des Dangers que la Jeunesse court
dans les Villes. O mes Enfans ! restons

Tome I.

A

2 LE PAYSAN PERVERTI,
dans nos hameaus , & ne cherchons point
à sortir de l'heureuse ignorance des plai-
sirs des grandes Cités : le vice en donne le
goût, l'itreligion excite à s'y livrer, le cri-
me fournit les ressources , & la misère, l'in-
famie, le suplice des Scélérats en sont quel-
quefois les fruits. Profitez de la lecture de
ces Lettres , où vous pourrez suivre toute la
marche de la corruption qui s'enpare d'un
cœur innocent & draït : Vous y verrez
d'abord le jeune Paysan prospérer un-peu ;
perdre ensuite petit-à-petit ses bons senti-
mens , devenir libertin , criminel , & de-
là tomber dans l'infamie ; y entraîner
une malheureuse Sœur ; la perdre tout-à-
fait ; se relever ensuite , pour retomber plus
bas. Mes Enfans , un Père & une Mère
respectables en sont morts de douleur , &
toute sa Famille s'est vue plongée dans
l'opprobre Le Malheureus se reconnut
enfin , & il se punit mais ce fut en deses-
péré. Je l'ai vu , & mon cœur s'est brisé ;
car ce Malheureus , c'était mon Frère.

signé P I E R R E R. **



PREMIÈRE PARTIE.



NOTRE famille n'est point distinguée par les titres, ni par les grands biens; nous sommes Paysans de Père en Fils: mais nos Ancêtres étaient un-peu plus riches que nous ne le sommes. Ils ont fondé le village de *Villiers*, vulgairement dit Villiers-les-aux, dans une étendue de terrain qui leur appartenait en propre & ils s'alièrent anciennement avec une Fille issue d'une branche de la noble Maison de *Courtenai*, établie dans nos cantons, où ses Descendants par les Femmes, devenus simples Laboureurs, possédaient encore un franc-aleu de ce nom le plus libre du Royaume. Notre Mère était née *Bertro*, famille éteinte, mais dont la noblesse prouvée par titres jusqu'en 1200, va se perdre ensuite dans les comencemens de la Monarchie.

Depuis la fondation des Villiers, nos Pères furent toujours Laboureurs. Ils cultivaient tranquillement leurs terres, lorsque la Religion-Réformée s'introduisit en France: ils l'embrassèrent; & ce fut cette démarche inconsidérée qui renversa leur petite fortune: car lorsque la secte

A LE PAYSAN PERVERTI,
eut du deffous ; ils se virent obligés de se
disperfer dans la province, & même pour
la plupart de sortir du Royaume. Il ven-
dirent à très-vil prix leur héritage de
Villièrs, & depuis ce temps, nous n'y
avons plus un pouce de terrain. Notre
Bisayeul revint à la Religion Catholi-
que, du temps des *dragonades* ; notre
Grandpère & notre Père y ont été élevés,
& nous la professons comme eux. *Pierre*
*R***, notre Ayeul (dont je porte le nom)
eut trois Enfans d'*Anne Cœurderoi*, pa-
rente du Président de ce nom au Parl. de
*B****, notre Père & deux Filles : ces deux
dernières se laissèrent gagner par deux
Tantes, l'une réfugiée en Angleterre,
l'autre en Prusse, qui étaient venues voir
notre Ayeul en même-temps ; & celui-ci,
qui ne voulait pas gêner la foi de ses
Enfans, consentit qu'elles les enmenas-
sent. Notre Père *Edme R*** (que Dieu
l'ait en son sein) se maria pour-lors, avec
une Fille bien aparentée, comme je l'ai
dit, & que notre Ayeul avait choisie lui-
même, quoiqu'elle n'eût en dot que
beaucoup de douceur, de vertu & de
beauté ; *Barbe De-Bertro*, notre chère &
bonne Mère, lui a donné quatorze En-
fans : & cette bénédiction de Dieu fit
songer à cet excéllent Père, qui ne res-
pirait que pour les siens, à procurer à
quelques-uns d'eux un état à la Ville, à-

1^{re}. P A R T I E.

défaut du bien qu'il ne pouvait leur laisser à la campagne : ses intentions étaient bonnes (car il n'en eut jamais que de telles); mais la perversité du monde leur fit avoir un malheureux succès.

Un-jour que nos Parens parlaient de leur dessein avec un Huissier de la ville de V***, celui-ci les fit ressouvenir que notre Père avait été autrefois très-lié avec M. C** , Notaire de V***, dont une des Filles avait épousé M. Parangon, Peintre à Au***; & il demanda lequel de leurs Enfans il prétendaient envoyer hors de la maison paternelle? Notre Père fit venir Edmond, qui était mon puîné de deux ans, & qui portait son nom, comme moi celui de notre Ayeul : & quand l'Huissier l'eut vu, il dit à notre Père, en admirant l'heureuse phisionomie de cet Enfant : — Mettez-le chés le Gendre de M. C** ; je vous garantis qu'il fera son chemin : ces mains-là sont faites pour manier quelque chose de plus délicat qu'une pioche & le manche de la charrue ; & je me trompe fort, s'il ne trouve pas un-jour à la Ville un établissement qui surpassera vos espérances : je parlerai à M.^{me} Parangon, qui est actuellement chés son Papa, & qui est aussi bonne qu'elle est belle : poussez-le ; ce serait un meurtre de laisser chés vous un Jeune-homme comme ça—. Et l'ayant

6 LE PAYSAN PERVERTI,

questioné, il se confirma plus encore dans ce qu'il avait dit; car Édmond lui répondit juste & modestement sur tout.

Huit jours après, notre bon Père & notre bonne Mère allèrent à V*** chés M. C**, ancien Ami de notre Père, menant avec eux Édmond; car M.^{me} Parangon, sur les éloges que l'Huissier avait fait de mon Frère, leur avait mandé de venir, pour parler à son Mari. Édmond fut donc présenté, non pas à la Dame, car elle était en affaires avec des Parentes, mais à M. Parangon, qui trouva l'Enfant à son gré, & l'accepta. M. C** promit aussi de le recomander, & fit beaucoup d'accueil à nos Père & Mère. Et quand ils sortirent, M.^{me} Parangon & les autres Dames vinrent les voir passer; mais Édmond tout-hontéus, rougit, & n'osa jeter les yeus sur elles: on loua sa modestie, & une Demoiselle lui ayant donné un petit coup avec la main sur la joue, il devint comme une cerise; ce qui les fit toutes beaucoup rire: Et M.^{me} Parangon leur dit: — Vous riez de sa timide innocence, & peut-être un-jour vous pleurerez de l'insolence audacieuse d'un Petit-maître—. Elle promit à nos Parens de s'intéresser à leur Fils; & pendant que notre Mère caressait M.^{lle} Fanchète, la jeune sœur de cette Dame, & lui faisait de petits présens, elle s'informa à notre

I.^{re} P A R T I E. 4

Père du caractère d'Edmond. Le bon Vieillard lui conta comme cet Enfant était sensible , obligeant , quoique vif & peut-être enporté: — Il a seize ans (continua t-il) ; & est tel qu'était le jeune David , lorsqu'il gardait le troupeau d'Isaïe son père ; car mon Edmond a aussi gardé le nôtre : ses passions sont encore calmes : & puissent - elles l'être longtemps ! Ses organes ont une délicatesse exquise , comme on dit ; c'est ce qui me fait croire qu'il réussira : il aime la lecture , & il fait la sainte Bible par-cœur : & quant au latin , il l'entend fort-bien , & même un-peu le grec ; M. le Curé dit , que c'en est assés pour ce que doit savoir un Peintre—. M.^{me} Parangon fut très-contente de cette explication, qu'Edmond n'entendit pas , car il s'amusa à regarder le monde sur la porte de la rue ; & nos bons Parens s'en revinrent pleins de joie du succès de leur démarche.

Tout-aussitôt on acheta ce qu'il falait pour équiper Edmond : notre vénérable Père & notre tendre Mère lui donnèrent leurs sages avis six semaines durant ; au-bout duquel temps M. Parangon ayant écrit qu'on l'envoyât , il partit le 5 9.^{bre} 1748. C'est-là où comence notre Correspondance ; car il m'écrivit le jour même de son arrivée à Au**.

8 LE PAYSAN PERVERTI,

PREMIÈRE LETTRE.
EDMOND, à PIERROT R**,
son frère aîné.

[Arrivée chés M. Parangon.]

MON chér Frère,

JE mets la main à la plume, pour te dire que nous sommes arrivés heureusement, *Georget* & moi; & que l'âne de notre Mère n'a aucun mal, quoiqu'il nous ait fait bien de la peine; car il a jeté notre Frère & mon bagage dans un fossé; mais notre Frère ne s'en ressent pas du tout, & rien n'est gâté. Et comme nous sommes arrivés trop tard, *Georget* couche ici, & demain matin il partira. O mon Frère! si tu voyais quel boulevart, & quel tapage, & quel remûment; & avec ça comme on est joyeux ici! tu serais tout étonné; car tout le monde y est brave, & la moitié ne fait rien; on joue, on se divertit, on boit, & les cabarets sont tout-pleins. Nous avons vu tout ça, parce que le bon M. *Parangon* nous a dit de nous aler promener un-peu par la ville, & un de ses Apprentifs nous a conduits tout-partout. Oh! comme les Eglises sont belles! si tu voyais! si tu voyais! il y a dans la Cathédrale, un Saint-Christophe, qui a pour bâton un chêne de bien cinquante

piéds de haut, qui ne lui vient qu'au menton : oh ! c'est curieus à voir ? Et-puis il y a une horloge bien haute , bien haute ; & au cadran il y a une boule qui marque les lunes ; quand il n'y en a point , elle est toute noire , & dès qu'elle comence , la boule devient un-peu dorée , &-puis plûs , &-puis plûs , jusqu'à ce qu'elle soit pleine , où elle est toute dorée ; &-puis elle diminue , elle diminue , & redevient toute noire : &-puis il y a des promenades plantées d'arbres , qui sont comme le tilleul qui est devant notre Eglise ; &-puis il y a une rivière ; &-puis des bateaux ; &-puis des coches ; &-puis des trains de bois flotés ; &-puis des moulins ; je ne saurais te dire tout ce qu'il y a (1). Je te dirai que comme j'écrivais mes deux autres pages , une Demoiselle , que je prenais d'abord pour M.^{me} Parangon (car par malheur cette Dame n'est pas ici , & je ne le savais pas) cette Demoiselle donc est venue regarder pardessus mon épaule ; & elle s'est mise à rire , en disant : *Et-puis il y a , &-puis il y a ; &-puis son*

(1) Les points d'interruption ou de réticence ne sont pas pas dans les Originaus ; je les ai placés partout où le sens les demandait , avec d'autant plus de liberté , que lorsqu'Edmond fut plus formé , il les marquait lui-même. [*Note du Correcteur d'épreuves.*]

10 LE PAYSAN PERVERTI,
âne qui joue un rôle. Et elle a chuchoté je ne fais quoi à M. Parangon, qui est venu lire ma Lettre, & qui a ri, & qui m'a dit, qu'il m'apprendrait à mieux écrire que ça : & moi je n'en ferai pas fâché, quoiqu'il m'ait rendu bien honteux ; car je sens bien que j'écris mal ; n'ayant jamais écrit de moi-même ; car quand j'écrivais mes versions de latin, M. le Curé me dictait, & ne me laissait rien faire de mon estoc. Mais je finis bien vite, de peur que la Rieuse ne vienne encore regarder ; car j'entens M. Parangon qui lui dit : *Sa Lettre est naive ; mais elle n'est pas si bête.* Je suis, mon chère Frère, Ton très-humble & très-obéissant serviteur & Frère ;

EDMOND R**.

J'assure de mes respects nos chers Père & Mère & je fais bien des compliments à nos Frères & Sœurs, ainsi qu'à Marie-Jeanne.

II. DE

1 décembre.

Le Même au Même.

Edmond s'ennuie à la Ville, & il compare ce séjour avec celui des Campagnes.

MON chère Frère, je t'écris avant que tu m'ayes fait réponse, & c'est pour me soulager ; & pour te dire que ton sort

est bien différent du mien , & que je te porte envie , quoique je trouve ici des instructions que je n'avais pas chés nous : car comme j'ai du temps de reste , à cause que je ne fais rien , je me suis mis beaucoup à lire dans la Bibliothèque de M. Parangon , où j'ai trouvé des Livres dont je n'avais jamais entendu parler. C'est les Œuvres de *Boileau*, les Comédies de *Molière*, & puis des Tragédies de *Racine* & de *Corneille*. J'ai lu ces Livres-là avec un si grand plaisir, un si grand plaisir, qu'ils m'ont fait passer sur tous mes desagrémens d'ici. Les soirées après souper , comme il ne fait pas bon sortir , & que je ne connais personne , je prens un livre , & je lis tout-haut à la Cuisinière , qui me paraît prendre beaucoup de plaisir aux Tragédies , principalement à celles de l'Auteur qui se nomme *Racine* ; une de ces Tragédies , intitulée *Bérénice* , la fit bien pleurer, & moi aussi, un de ces jours. Mais ces amusemens-là ne peuvent pas durer toute la journée ; & il s'y trouve des momens biens durs. Ah mon Pierre ! tu vis satisfait, toi , dans les lieux où nous sommes nés , tu es libre ; tu ne te creuses pas la tête ; tes travaux ne demandent que des bras & du courage. Et moi, obligé de ramasser toute mon attention pour saisir les principes d'un Art difficile , j'ai perdu

12 LE PAYSAN PERVERTI,

mon contentement & ma liberté. Je suis devenu comme un esclave; avili, rebuté dans une maison étrangère, on fait moins de cas de moi, que des animaux inutiles qu'on y nourrit pour s'en amuser. Pierrot! Ô mon Frère! quel état! & qui m'y réduit donc! Tu t'en souviens; quand nous allions à l'École, sous Maître Jacques, j'eus le malheur d'apprendre à lire, à écrire & à jeter plus vite que toi: J'avais toujours la plume à la main, je copiais les hymnes & les antiennes qu'on chante à l'Eglise; & là-dessus, nos pauvres Père & Mère (à bonne intention pourtant) me crurent fait pour devenir un Docteur; ils me mirent chés M. le Curé, pour apprendre le latin; & quand ils virent que je lisais tout couramment un livre latin en français, ils ne se sentirent pas de joie, & me destinèrent à être Habitant des Villes, pour y faire-fortune, & devenir un-jour l'appui de nos Sœurs & de nos jeunes Frères: &-puis pour achever, cet Huissier de malheur me vit, & conseilla de me mettre chés le Gendre de M. C** : & j'y suis, Oh! la maudite facilité que j'eus donc là! Eh! que m'inporte à moi de *parvenir*, comme on dit, s'il faut me dégrader auparavant, & tacher par des occupations basses les plus beaux jours de ma vie! Car ce n'est pas ici comme chés-nous, mon

chère Pierror, où tout le monde met la main à l'œuvre ; ma Mère, mes Sœurs font les mêmes choses que les Filles-de-journée ; mon Père & nous, & les Garçons de-charue, c'est tout un. Mais ici, il y a des choses que les Maîtres ne font jamais, qui sont comme honteuses, & qui répugnent à toute Personne honête, par l'opinion qu'en donnent ceux qui les exigent des autres. Et on me fait faire de ces choses-là, quoique je sois Élève, & non Domestique ; parce qu'on voit que je suis doux & bonasse, & non pas fier comme mes Camarades : Je mange à la cuisine ; on m'a dit que ce serait pour jusqu'au temps où j'aurai perdu mon air villageois, & que je serai mieux habillé. Qu'a-t-il donc de si mauvais cet air ? & ne suis-je pas habillé à tous les jours, comme je l'étais chés nous les Dimanches ? Mais ces habits là ne sont pas *faits à la mode*. Outre leurs vices, ces Gens-ci ont le défaut de n'estimer qu'eux, & ce qui leur ressemble : c'est le moyen de ne se jamais corriger. Pour moi, je suis timide, *gauche*, comme ils disent ; mes Camarades sont éfrontés, eux ; & on trouve ça bien ici ; on y loue ce qu'on blâme chés nous, & l'on y blâme ce que tout honête-homme a toujours loué. . . . Mais c'est peut-être un bien pour moi de ce qu'ils m'éloignent un-peu d'eux ; Si tu

14 *LE PAYSAN PERVERTI,*

voyais comme on est sensuel & glouton ,
à la table du Maître en comparaison de
chés nous ! chaque Personne consomme
autant de viande que trois de nos Gens :
on dirait qu'à la Ville on ne vit que pour
manger ; c'est un bien mauvais-exemple !
Et si tu entendais les propos que l'on y
tient ! si tu voyais les libertés que l'on y
prend avec ces pauvres Filles qui ont
abandonné leurs bons Parens & leurs
pauvres villages , où tout est dans l'éga-
lité , pour venir à la Ville passer leurs
beaux jours dans la servitude & dans le
mépris ! Ce sont des apostrofes si dures ,
des comparaisons si méprisantes ! il semble
que ces pauvres Filles (& tous tant que
nous sommes de Gens de village) soient
d'une espèce audeffous de l'humanité , &
qu'il n'y ait pas plus de pudeur à garder
avec elles qu'avec les animaux. Je ferme
les yeux sur toutes ces pauvretés, car elles
me feraient trop de honte pour eux. Quoi
donc , si ta Marie-Jeanne , cette Fille si
aimable, si douce, si modeste, servait à la
ville , un Faquin en exigerait des services
bas , lui parlerait d'un ton , lui dirait ,
lui ferait des choses comme je vois qu'on
en voudrait faire ici chaque jour à une
bonne jeune Fille qui sert à la maison !...
O mon Frère (& je ne saurais m'en taire)
quelle différence d'avec chés nous ! Tout

le monde y est assis à la même table ; les Garçons de travail entre nos Frères ; les Filles à l'année ou au jour, à côté de nos Sœurs , toutes servent sans distinction ; ce sont des Aides , & non pas des Servantes : notre bon Père préside au-haut de la table ; ce sage Vieillard a le plaisir de voir ses huit Filles & ses cinq Garçons (car hélas ! il ne faut plus me conter) les plus modestes & les plus actifs de toute la tablée : Il voit les Etrangers le regarder avec la même tendresse que le regardent ses Enfans propres ; écouter avec attention & respect ses discours instructifs & amusans. Notre bonne Mère, pendant ce temps-là examine si rien ne manque , & si tout le monde est content ; & quand elle a tout vu , & tout rangé , elle écoute aussi , & plus attentivement que personne.

Et-puis si tu voyais encore comme on fait ici aux Paysans qui viennent chaque semaine apporter les denrées nécessaires ! ils y sont traités avec un mépris que je ne conçois pas , & qui me paraît marquer de la bêtise dans ces Gens de la Ville ; car ces pauvres Villageois les détestent , & se vengent de leurs mauvaises-çons, en vendant le plus chère qu'ils peuvent , & en trompant de toutes manières ceux qui les méprisent : & je crois que c'est un bonheur qu'ils ayent cette petite compen-

16 LE PAYSAN PERVERTI,

fation là ; car sans elle , je suis quasi sûr qu'ils ne reviendraient plus fournir le marché.

Bien-loin donc , de rechercher les Gens d'ici , je souhaite que jamais ils ne me mettent de leur dangereuse société. Tout me déplaît ; je m'ennuie , mon pauvre Frère ; je suis mal à-mon-aise , & dans une situation que je n'ai pas encore éprouvée ; sans la lecture , je ne pourrais pas y tenir. En présentant mes respects à nos chers Père & Mère , dis leur que je pourrais bien tomber malade..... Non ; ne leur dis pas ça ; car ils s'inquièteraient peut-être , & ce serait un reproche que j'aurais à me faire : d'ailleurs , je veux encore essayer si je ne me ferai pas. Embrasse pour moi nos Frères & nos Sœurs : Dis sur-tout à *Ursule* de ne pas m'oublier. Je te salue de tout mon cœur , & fais bien des complimens à ta chère Marie-Jeanne.

Ton Frère & Ami , &c.

M. Parangon m'a un-peu montré comme il fallait écrire ; tu vois que j'ai tâché d'en profiter. Mais il montre bien durement , tant pour le dessin , que pour la chose dont je te parle. Et quant à la Demoiselle qui s'est déjà moquée de moi , elle s'en moque encore (1).

(1) Nous avons supprimé tous les complimens d'usage ; ainsi que les signatures. N. de l'Edit.

III.M.F

III.^{ME}

PIERROT à EDMOND.

[J'encourage mon Frère.] (1)

MON chère Frère, je t'écris ces lignes, pour te faire savoir que j'ai reçu la tienne, en date du *premier* du courant; & en même-temps pour te dire, que nous avons été charmés d'avoir de tes nouvelles; & que du-depuis que tu n'és plus à S**, nous n'avons plus de divertissemens; & que ma Mère pleure tous les jours de ne te plus voir; & que nos Frères, nos Sœurs & moi, il nous semble qu'il y ait dix ans que nous ne t'avons vu. Il faut pourtant prendre courage, mon pauvre Edmond; car on dit qu'il n'y a que les commencemens qui coûtent: & quant à ce qui est de nous tous, nous voudrions bien que tu fûs ici; mais notre Père dit que ça n'est pas ton avantage; & ça nous console un-peu de ce que tu n'és plus avec nous. Et pour ce qui est de ces Gens des Villes, il ne faut pas que ça t'étonne, ni te fasse peine: prends patience; car quand tu sauras ton métier de Peintre, tu ne dépendras plus de personne: C'est un bel &

(1) Ces argumens des Lettres sont tous de Pierre R**, & se trouvent écrits de sa main sur le dossier des Originaux. [Note de l'Editeur.]

18 *LE PAYSAN PERVERTI,*
bon métier, malgré le proverbe, quand on y est habile : ton Maître est riche ; & tous les Seigneurs des Châteaux des environs veulent l'avoir ; & il a dit comme ça à notre bon Père, quand il lui parla à V***, qu'un Peintre de Portugal, qui se nommait *Avelar*, avait acheté les maisons d'une rue toute-entière dans la ville de Lisbonne, qui est comme une espèce de Paris ; & que ce Peintre avait fait changer le Proverbe ; car on disait dans la ville de Lisbonne, *Riche comme le Peintre Avelar* ; & qu'il n'y a que les Débauchés qui sont gueus & misérables : Or tu ne l'és pas, toi, mon Edmond, ni porté à l'être, Dieu-merci. Porte-toi bien ; sois gaillard, & viens-nous voir ces fêtes de Noël. Ursule, & tous nos Frères & Soeurs te font bien des amitiés ; & Marie-Jeanne qui s'y joint, te remercie de ton bon souvenir.

Notre bonne Mère t'enbrasse : Elle me disait ce matin ces propres paroles : *Marque-lui, qu'il craigne le bon Dieu, qu'il soit sage ; & rien ne lui fera. Ne te gêne pas en m'écrivant ; car tu sais bien que c'est toujours moi qui retire les Lettres de la poste en allant à V*** pour le marché, & que je ne montrerai que ce qu'il faudra montrer.*

I V. ME

EDMOND, à PIERROT.

[Comme il était mal-méné: Il commence à parler de M.^{lle} Tiennets.]

MON dégoût pour la Ville est encore augmenté, chér Frère, depuis le séjour que j'ai fait chés nous; & j'ai besoin de me rapeler tout ce que m'a dit notre bon Père, ces fêtes de Noel, pour ne pas me décourager entièrement: l'ennui me sèche: & si ce n'était l'espérance que j'ai de vous voir aux fêtes de Pâques, je passerais fort mal mon temps, je crais. Je viens de demander la permission de partir le Samedi-saint à midi, & elle m'est accordée; mais s'il n'avait dépendu que d'une Personne qui est ici, je n'aurais pas eu cette satisfaction-là. Tu fais bien, mon Frère, que durant l'absence de M.^{me} Parangon qui est à Paris, une de ses Parentes tient sa place & gouverne la maison: c'est une grande Fille, bienfaite, bien jolie; mais si haute, si vaine, si inpertinente, si prévenue en sa faveur, qu'à chaque coup-d'œil qu'elle laisse tomber sur vous, elle semble exiger une adoration. M.^{lle} *Manon Palestine* (c'est ainsi qu'elle se nomme) dès les premiers jours, s'est avisée, parce que j'avais l'air bonasse (comme je te l'ai déjà

marqué, & dit de bouche) de m'enployer à des choses qui ne regardent point-doutout la profession; je m'y suis prêté, & je lui aurais peut-être rendu des services plus bas encore; (car je ne fais ce que c'est que de refuser quelqu'un, & sur-tout une jolie Fille; le plaisir passerait la peine, si pour être obéie, elle ne faisait valoir que les droits de sa beauté). Et comme on s'accoutume fort vite à la douceur de comander, je lui suis devenu nécessaire. Voila ses raisons pour s'oposer à mon départ. Le Maître a répondu, que mon Brevet(1) d'apprentissage n'étant pas encore passé, j'étais libre; & que d'ailleurs, il était bon que j'allasse encore chés mes Parens, pour leur dire si je goûtais mon nouvel état. Depuis que j'ai gagné ma cause, elle ne me dit rien que de desobligeant; elle est la première Fille qui me fait apercevoir que ce n'est pas assés d'être jolie pour être aimable. Hiér, par-exemple, on lui fit présent d'un gâteau; elle en a donné aux deux anciens Elèves, en affectant de ne faire aucune attention à moi. Je suis très-peu sensible au plaisir de man-

(1) Ce mot de *Brevet* ne doit pas surprendre; les Peintres établis dans les Provinces tirent différens services de leurs Elèves, & leurs font faire un Engagement pour plusieurs années. [*Note de l'Editeur.*]

ger du gâteau; mais, mon Frère, on n'en agit pas ainsi chés nous; on craindrait de mortifier, par le moindre oubli, jusqu'au petit Blaisot le Berger. Cette M.^{lle} Manon!... je trouve cela dur!.. Elle humilie tout le monde (qui lui déplaît, s'entend): si tu voyais comme elle en agit avec la Fille qui sert dans la maison! j'en rougis quelquefois pour elle. Mademoiselle craint audeffous d'elle de se servir de ses mains; c'est toujours: *Tiennète, donne-moi ci; Tiennète, donne-moi ça*. Si l'on n'est pas assés prompte, les noms de *bête*, de *sote*, d'*imbécile*, de *cruche*, ne sont pas épargnés. Je crains que le grand tort de la pauvre Tiennète, c'est d'être jeune & jolie autant que M.^{lle} Manon, si elle ne la passe. Est-il possible (& j'en reviens toujours-là) qu'on ait si peu d'égards pour les Senblables! Envérité, je ne le crairais pas, si je n'en étais témoin.

Je partirai donc à midi la veille de Pâques; j'irai vîte; viens audevant de moi jusqu'au bois de *Courtenai*, ou même à la *Provenchère*, afin que je jouisse quelques momens plutôt du plaisir de t'embrasser. Mes respects à nos chers Père & Mère. Je songe à ce qu'Ursule m'a dit; fais lui voir cette ligne; mais en particulier, de peur que cela ne cause de la jalousie. Au plaisir de te voir, de vous voir tous, mon Ami.



V. ME

Le Même au Même.

[Bons sentimens qui n'ont pas assés duré.]

POUR bien sentir le bonheur d'avoir des Parens comme les nôtres, il faut en avoir été séparé quelque temps, chère Aîné. Que je suis attendri! Je ne cesse depuis mon retour, de me retracer les bons avis qu'ils m'ont donnés, & de me rapeler les caresses qu'ils m'ont faites, ... que vous m'avez faites tous. Je suis plus fort depuis que je les ai vus, & qu'ils m'ont appris mille choses sur la perversité des Hommes, dont ils m'ont assuré (& je le crois bien) qu'il aurait été plus nuisible qu'avantageus de m'instruire avant que je fusse à la ville. Je n'oublie pas non plus ce que vous m'avez tous dit, toi sur-tout, mon Pierre, & la chère Ursule: Il n'est point ici de Famille qui soit unie comme la nôtre: nous sommes quatorze Enfans, & il n'y en a pas un qui ne se sacrifiât pour les autres. Nous ne serons pas riches, mais nous nous aimerons; la portion du bien paternel que nous nous enlèverons mutuellement, ne vaut pas la milième partie du trésor que l'amitié nous donne dans un-chacun de nos Frères & Sœurs. Prenons courage, mon

Pierre ; les plus avancés en âge aideront les Cadets ; nous nous soutiendrons tous , comme les Enfans de ce Vieillard dont je lisais l'autre jour l'histoire: Il leur fit prendre un faisceau de petits bâtons, à-peu près comme nos botes de *rouètes* , & leur dit de le casser ; aucun d'eux ne le put ; il le prit ensuite, lui , qui était vieux & mourant , & il cassa toutes les baguètes les unes après le autres. Belle leçon pour nous ! Notre union, & le bonheur qu'elle nous procurera, est la plus douce espérance de notre bonne Mère ; nous serions bien ingrats de ne pas lui donner cette satisfaction. Je crains pourtant que l'intention de nos chers Père & Mère aurait été mieux remplie, s'ils nous avaient tous employés aux travaux des champs: un maison comme la nôtre, aurait valu un hameau entier ; nous n'aurions pas laissé un pouce de terrain inculte ; nous aurions amélioré les héritages déjà cultivés , & nous aurions enrichi notre Père de la manière la plus honorable pour lui & pour nous : que te dirai-je , mon Pierre ? On m'aurait donné *Lauron* , cette petite Cousine du pays de ma Mère , comme on te donnera Marie - Jeanne . . . Mais tout cela n'est pas , & ne fera jamais pour moi ; il n'y faut plus penser,

Je suis toujours aussi mal avec M.^{re}

LE PAYSAN PERVERTI,

Manon: elle se plaît à me tourner en ridicule, à m'humilier en tout, Je lui pardonne pourtant; Tiennète m'en a donné l'exemple. Un-jour que cette Fille avait été bien grondée. j'entendis qu'elle disait à M.^{11e} Manon: — Vous êtes ma Maitresse, & plus éclairée que moi; je crois que tout ce que vous me dites est pour mon bien; je vous en ai beaucoup d'obligation, & vous en aimez toujours davantage—. Je fus surpris de ces sentimens dans une Fille de village qui n'a pas dix-huit ans, & qui parlait à une Jeunesse comme elle; je ne saurais m'empêcher de regretter qu'une Personne qui paraît si bien née & sortie de quelque chose, ait pu se résoudre à se dégrader par la servitude. Mais il faut profiter des exemples de vertu, de quelque part qu'ils nous viennent. Cette réponse a je crois fait impression sur M.^{11e} Manon; Tiennète en est mieux traitée, & moi, plus mal. Cette fierté naturelle que nous doit inspirer la qualité d'hommes, je ne puis m'empêcher de la laisser voir; & cela révolte M.^{11e} Manon: ce qui me surprend un-peu-moins, depuis que je m'aperçois que les Hommes des Villes, sans estimer ce qu'ils nomment le *beau-Sexe*, autant qu'on le fait chés nous, lui marquent cependant beaucoup plus de déférence. Mais leurs véritables

tables dispositions percent lorsqu'ils se trouvent avec des Femmes sur lesquelles ils ont la supériorité de la fortune; ils se dédomagent alors avec usure de toutes les bassesses où ils se contraignent devant leurs Égales.

Je trouve du plaisir à m'entretenir avec Tiennète: cette jeune Fille est la douceur même; elle a du bon-sens, & beaucoup de vertu. On m'a dit qu'elle en avait eu besoin pour résister aux attaques de mon Maître C'est M. Loiseau, qui est son pays, qui m'a donné ces lumières. Je ne pouvais en croire mes oreilles. Un Homme marié, avec une Femme si charmante (car je me rapelle bien de l'avoir entrevue à V..., quand nous avons été chés M. son Père pour me présenter, nos chés Parents & moi) oublier ainsi ses devoirs;... cela me passe Aussi (& je te le dis dans le secret) il est Francmaçon; de ces Gens qui voyent le Diable dans leurs Assemblées; sous la forme d'un gros taureau noir (2). Mais l'on en fait bien d'autre ici!... Pour revenir à Tiennète, cette jeune Fille est modeste; elle n'aime pas qu'on la recherche; je suis le seul de la maison dont elle voit l'assiduité avec plaisir, parce que je ne dis rien de libre, que je me plais

(2) Préjugé populaire, dans les campagnes.
Tome I. G

26 *LE PAYSAN PÉRVERTI*,
 beaucoup dans la compagnie de son pays
 M. Loiseau, & que lorsque nous sommes
 ensemble, j'ai la complaisance de lire
 haut pendant qu'elle fait son ouvrage.
 Elle est fort sensible : hier après souper,
 je lui lisais un livre, où se trouve l'Épître
 d'une certaine *Ariadne*, à un traître nom-
 mé *Thésée*, qui l'avait abandonnée dans
 une île deserte : au milieu de ma lecture,
 je levai les yeux sur Tiennète, & je la vis
 toute en larmes. O mon dieu ! qu'elle était
 aimable comme ça ! En vérité... Mais
 elle fert. Elle me fait quelquefois songer
 à Marie - Janne ; ton aimable Maitresse
 est du même caractères que Tiennète. Que
 je te trouve heureux !... Crais-tu que si
 Laurote était moins jeune, elle vaudrait
 Marie-Jeanne ? Mais ne m'en parle pas.
 Je t'écris comme à bâtons - rompus ,
 & je quitte quand je n'ai plus rien à dire.
 Bonsoir, mon Pierre ; aime toujours
 bien, Ton fidèle EDMOND.



VI. ME 26 Mai,
jour de la s.-Pélerin

PIERROT, à EDMOND.

[Mes sentimens sur la servitude à la Ville.]

CELLE-CI, mon Edmond, est pour
 répondre à la tienne, qui me donne bien
 à penser ; c'est ce qui fait que je n'ai pas

osé la montrer à notre Père, ni même à notre Mère. Car tu fais comme ils sont délicats sur l'honneur; & la fréquentation avec Tiennète ne leur ferait pas plaisir. Et tu sens bien que s'ils se sont oposés à l'inclination que tu commençais à te sentir pour notre cousine Laurote, & ça, parce qu'elle est de village, & qu'il te faut un établissement de Ville; ils s'éloigneraient encore bien plus de tes sentimens, si tu alais t'enmouracher d'une Servante. Et tant s'en faut que je méprise persone, tu le fais bien; mais quand une Fille a servi dans les Villes, vois tu, mon Edmond, ça lui donne un mauvais chapeau; mon Père & ma Mère nous l'ont dit cent & cent fois; & par-ainfi, comme tu me l'as marqué toi-même dans une des tiennes, un bon Garson de char-rue, une Moissonneuse dans nos quartiers, une Fille que l'on prend pour aider dans le ménage, nont rien à se reprocher; car ils sont comme les Enfans de la maison: mais, vertuguié! une Servante à la Ville, un Laquais à livrée, tous ceux-là que font des choses basses ou qui en souffrent, ça répugne, Edmond, ça répugne; parce que des Gens de cœur ne se ravalent jamais jusqu'à-ça. Je plains cette pauvre Fille-là, si tant est qu'elle soit de quelque chose, & il faut lui faire politesse;

28 *LE PAYSAN PERVERTI*,
 mais point d'accointance trop forte. La
 M.^{lle} Manon est une drôle de fille ! Mais
 que te font toutes ses sierpeteries ?
 Quand M.^{me} Parangon sera de retour , tu
 n'auras plus que faire à cette Pimpète-là,
 qui se crait sortie de la côte de S. Louis ,
 & qui pourtant a la même souche que
 nous , par les *Quatrevaux* de Saintcyr ,
 qui viennent de ceux de Nitri , & qui de
 tous teps se sont alliés à notre famille :
 nous ne sommes qu'à *la quatre*, & on nous
 méconnaît déjà ! Mais qu'est-ce que ça
 nous fait ? Quant à ce qui est d'Ursule ,
 elle se plaint que tu l'as oubliée : sache
 qu'elle est la seule de chés nous qui ait
 vu ta Lettre , avec Marie-Jeanne , à qui
 j'en ai caché la fin. Nous t'enbrassons
 tous-trois,



VII. ME

24 Juin.
 jour de la S.-Jean.

EDMOND , à PIERROT.

[Exemple dangereux.]

JE ne croyais pas, mon Frère, avoir
 donné lieu aux craintes que tu me mon-
 tres ; je les regarde comme une nouvelle
 preuve de ton affection : mais tranquillise-
 toi ; Tiennète n'est pas dangereuse ;
 pour moi , s'entend : cette aimable Fille
 m'a jugé digne de sa confiance. Elle
 aime ; elle est aimée : une démarche har-

die, que je n'ai pas approuvée, l'a mise dans un état pour lequel elle n'est pas faite. Je vais te révéler son secret, parce que je fais qu'il n'en sera pas moins sûr quand tu le sauras. Ses Parens sont de la ville d'Aval . . ., où ils sont considérés; Tiennète a quitte la maison de ses Père & Mère, à cause d'un Parti qu'on voulait qu'elle épousât, malgré la répugnance qu'elle témoignait; on ignore où elle est, comme tu penses bien. Celui qu'elle aime l'a suivie; mais sans exposer la réputation de M.^{lle} Tiennète; il avait prié, dès auparavant la fuite de sa Maitresse, ses Père & Mère de le placer chés un Procureur de cette Ville-ci, pour y prendre une connaissance plus parfaite des affaires; & il n'y est venu que quinze jours après elle. Ces pauvres Amans se voyent tous les jours après souper, en ma présence: auparavant Tiennète se privait de ces entretiens-là: mais depuis qu'elle me connaît, nous sortons ensemble le soir, sous prétexte de prendre un-peu l'air, & nous alons à la place Saint-étienne, où M. Loiseau nous joint. Tiennète & lui se disent des choses si douces, qu'elles m'attendrissent le cœur, & qu'il me semble que je suis de moitié dans leur affection: aussi, je me trouve très-heureux de les faciliter; car leur très-

30 LE PAYSAN PERVERTI,
quentation est honnête, & ils ne se disent pas un mot qu'ils ne pussent lâcher devant leurs Pères & Mères. Par exemple, sans moi, Tiennète n'irait pas aujourd'hui avec son Amant à l'Arquebuse, où l'on tire l'oiseau : c'est une très-jolie fête, où l'on voit toute la Ville, & surtout les Dames dans une parure très-brillante.

Quant à ce que tu me dis de notre parenté à *la quatre* avec M^{lle} Manon ; je ne crains pas qu'elle le sache ; mais quand elle le saurait, ce serait tout de même. Ici les Frères & les Sœurs se regardent à peine comme Parens ; & à moins qu'un Oncle n'ait pas d'enfans, & qu'on ne doive en hériter, il n'est qu'un Étranger pour ses Neveux. J'ai vu même des Gens mariés, qui oublieraient qu'ils ont un Père, si tous les ans l'usage n'était pas d'aler se faire écrire chés lui le premier jour de Janvier. Juge de-là du cas que l'on ferait de ta parenté à *la quatre* !

Je te charge de dire à notre chère Père, en l'assurant de mon profond respect & de ma filiale tendresse, que M. Parangon l'attend Jeudi prochain pour passer mon Brevet ; comme le temps de mon apprentissage ne courra que de ce jour-là, je le prie de ne pas différer. L'on voulait remettre jusqu'au retour de Madame Parangon ;

mais elle n'a pas encore sitôt fini les affaires qui la retiennent. Ainsi, on passera toujours le Brevet, d'autant que mon Maître le souhaite.

Embrasse pour moi tous nos Frères & Sœurs : dis à Ursule qu'elle a tort de se plaindre , & qu'elle est toujours présente à ma pensée : Je suis & serai toujours pour elle , comme pour toi , le plus affectionné des Frères.

V I I L M E

15 Août.
Jour de la Vierge.

Le même au même.

[On commence à le flater , & il y prend goût.]

DEPUIS que mon Brevet est passé, M^{lle} Manon commence à s'humaniser un-peu avec moi ; elle daigne me parler, & quelquefois elle me sourit. Malgré la connaissance que j'ai de son caractère, je ne me sens que trop de penchant à oublier tout le mal, pour n'en voir que le bon : je la trouve chaque jour plus jolie. Chés nous, les Filles n'ont pour elles que la beauté de leur visage & de leur taille ; celles qui sont laides, le paraissent tout - à - fait ; les gentilles ne le sont qu'à-demi : mais à la Ville, les charmes se multiplient : sans te parler d'une blancheur apétissante, qui ne se trouve presque jamais à

32 *LE PAYSAN PERVERTI,*

la campagne , l'on profite ici de la beauté de la chevelure & de tout le reste : je n'ai jamais entendu louer la main dans notre Village ; ici une belle main a son prix ; un piéd mignon, caché dans un sabot ou dans une chaussure grossière , n'est pas remarqué chés nous ; ici l'on n'oublie rien pour faire briller cet avantage , & celui d'une jolie jambe. Je n'ose quasi te dire qu'on laisse deviner une gorge éblouissante ; qu'on se serre à s'étouffer , pour se donner une taille plus fine ; qu'on fait usage de petites mignardises , de petites agaceries , de petites feintes , de petits regards endessous, capables de démonter l'Homme le plus raffis. Toutes les Femmes , chés nous , se parent de même ; à la Ville , chacune fait choisir la façon de se mettre qui lui siéd davantage ; une Laide même fait si bien s'atiffer & faire sortir tout ce qu'elle a de passable , que dans les commencemens de ma demeure ici , je conclusais en moi-même que toutes les Femmes y étaient jolies ; & ce n'est que depuis quelque temps , que je parviens à en faire la différence.

Pour revenir à M^{lle} Manon , elle a dit à Tiennète, que je commençais à me former, & que je ferais un jour un beau Garçon. Ensuite elle lui a fait mille questions adraités, pour savoir si je lui en con-

tais. Tiennète a dit , que non , & que j'étais un Garçon bien sage , qui ne m'occupais qu'à lire à tous mes instans de loisir. M.^{ic} Manon a répondu que c'était bien ; & que j'avais tort de craire qu'elle m'en voulait. — O mon Dieu , Mademoiselle , a répondu Tiennète , il ne le crait pas ; il ne parle jamais de vous qu'en bons termes : est-ce que quelqu'un vous aurait dit qu'il se plaint de vous ? — Non , non : . . . je le trouve seulement trop timide ; . . . on dirait qu'il me crains : . . . dites-lui que s'il me parlait , je ne le mangerais pas—. Tiennète n'a pas manqué de me rapporter tout cela.

Dans l'après-midi , M.^{ic} Manon était seule dans la salle , quand j'y suis descendu pour aler à l'atelier. Elle est venu regarder mes dessins : comme elle apprend aussi , & qu'elle est beaucoup plus avancée que moi , elle m'a bonnement donné quelques avis. Il n'est rien qui ait tant de pouvoir sur mon cœur , que les douces paroles & les bonnes-manières : J'étais toujours hors de moi , lorsque , par-hazard , son pied a posé sur le mien : Cela n'a duré qu'une seconde ; elle a rougi , en me disant : — Vous aurais-je fait mal—? Je n'ai rien répondu ; mais j'aurais voulu dire : *Non , Mademoiselle ; vous m'avez bien-plusôt fait plaisir.* Nous avons ensuite un

34 LE PAYSAN PERVERTI,
 peu causé. M.^{lle} Manon m'a dit que lorsqu'
 que je vins de mon Village , elle ne m'a-
 vait pas trouvé si bonne-mine qu'à présent ;
 que mon air gaûche me fesait paraître sot ;
 qu'elle m'avouait avec plaisir qu'elle s'é-
 tait trompée : — La parure de la Ville ,
 a-t-elle ajouté , ces beaux cheveux que
 vous ne négligez plus , l'aisance que vous
 acquerez , vous rendent tout autre , &
 vous donnent . . . un air mais
 un air . . . séduisant. Vos sourcils four-
 nis & bien arqués prêtent de la vivacité
 à ces grands yeux , . . . qui , pourtant . . .
 n'expriment encore que de la timidité :
 votre nez est aquilin , un-peu long , & ne
 vous dépare pas ; mais ce sont ces lèvres !
 je n'en ai point encore vues . . . de si ver-
 meilles ; quelle fraîcheur ! (Elle y a porté
 le doigt , & tout mon visage est devenu
 comme ces lèvres qu'elle venait de
 louer : elle a souri , avec une grâce ! . . .
 inconnue chés nous , mon chér Pierrot.)
 — Vous êtes bien fait (a-t-elle continué)
 quoique votre taille ne soit pas encore
 pleine : . . . quand vous êtes arrivé (con-
 tinuait elle toujours) qui aurait pu devi-
 ner la finesse de cette jambe , sous vos
 guêtres crotées ? . . Edmond crayez-moi,
 vous allez faire un joli Cavalier—.
 Oh ! Pierre ! je ne l'aurais jamais crue si
 bonne. Quel plaisir elle m'a fait ! Au

Village, on ne fait pas tourner une seule de ces jolies choses-là : Et bien qu'on se fasse connaître qu'on s'estime , & qu'on se le dise quelquefois , jamais on ne se loue. Je commence à m'apercevoir , que par-tout les défauts sont compensés par des qualités, & le mal par le bien. J'étais loin de m'ennuyer avec M^{lle} Manon, qui venait de poser sa main sur la mienne , quand M. Parangon a paru. Elle l'a retirée bien-vîte ; mais il l'avait vu ; il nous a regardés d'un air sombre & grimaud , en me disant d'aler travailler dans notre atelier.

Je commence à me faire à la Ville : tout ce qui m'y avait déplu , ne demande qu'à être vu d'un certain côté : mais je crais pourtant , que si les Filles de notre Village avaient un-peu de l'art de celles des Villes , on ferait encore plus heureux chés nous. Je voudrais bien qu'on mît notre chère Ursule en apprentissage ici , comme elle le desire , & comme nous en avons parlé : elle est jolie ; & je pense que quand elle aurait les manières & ce qu'on appelle dans le beau-monde , *les grâces* , elle l'emporterait sur les Demoiselles qui passent pour les mieux de la Ville d'Au^{...} , & qu'elle pourrait y trouver un Parti sans comparaison plus avantageus qu'à S^{...}. Presse là-dessus nos chers Père & Mère : j'y suis doublement intéressé ; & parce que

36 LE PAYSAN PERVERTI.

c'est l'avantage de ma Sœur , & parce que ce me ferait ici une agréable compagnie , qui me ferait éviter le danger des mauvaises. Je suis en attendant ce plaisir de ta part , ton meilleur Ami , &c.



IX. ME

M. PARANGON , au P. D'ARRAS ,
Cordelier.

[On se propose de tromper Edmond par un moyen bien - criminel.]

JE vous prie , mon Père , de recevoir au nombre de vos Pratiques , un Jeune-homme de campagne que j'ai pour Elève depuis sept à huit mois : j'ai des raisons pour le mettre en d'aussi bonnes mains que les vôtres. *Cela* est simple & droit , sans être sot : J'ai des vues que je me hâterai de remplir , tandis que *Cela* conserve encore sa naïveté campagnarde ; je connais un-peu ces espèces-là ; vous en êtes le maître tant qu'ils ne sont pas au-fait ; mais si vous attendez qu'ils soient dégourdis , c'est pis cent-fois que nos Jeunes-gens des Villes : comme leurs lumières ont suivi les ténèbres , ils connaissent le mal & le bien ; desorte qu'ils vous échappent sans espoir de retour. Au-reste , ce que je veux faire pour lui (sauf le *retentum* qu'il ne saura jamais) est un avantage réel , qui , j'en suis sûr , comblera

de joie un bon homme de Père , & une très-bonne femme de Mère qu'a ce Garçon ; ils sont chargés d'une Famille nombreuse ; par conséquent leurs Enfants ne seront pas riches ; une bonne dot les flattera. Sans cela , je suis trop honnête pour abuser de la confiance qu'ont en moi ceux qui me donnent leurs Enfants pour Élèves. Je demeure avec l'assurance que vous me seconderez , chère Père , Votre , &c.

X.^{ME}

Réponse.

[Comme on s'y étoit pris pour s'emparer de l'esprit d'Edmond]

LA jolie Cousine & M. Gaudet m'avaient déjà prevenu ; j'accepte : envoyez ici demain matin à huit heures ; votre petit Campagnard sera bien récalcitrant , si je n'en viens pas à bout.

La manière dont l'ami Gaudet m'a raconté que vous vous y étiez pris avec le jeune Campagnard est très-philosophique , & marque que vous & la petite Cousine avez tous-deux une parfaite connaissance du cœur humain. Comment donc ! vous l'avilissez ; vous le faites manger à la cuisine , afin qu'il se mette naturellement fort au-dessous de vous : M.^{lle} Manon l'a rebuté , l'a mortifié , pour qu'il sentît davantage le prix de ses bontés quand elle en aurait ! Ma-foi !

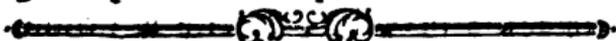
38 LE PAYSAN PERVERTI,
pour une Fille de dix-neuf ans c'est l'en-
tendre ! & la Jeunesse d'aprésent a bien
raison de craire qu'elle a plûs d'esprit,
de sens & de maturité que les Vicillards
d'autrefois. Je vous seconderai ; mais ne
m'ayez qu'une obligation médiocre ; ce
fera vous qui aurez tout fait.

Je viens de recevoir le Portrait : Je
trouve que vous avez embelli la petite
Personne, & que vous l'avez peinte pré-
cisément comme elle crait être : c'est une
nouvelle marque de votre talent supé-
rieur ; vous voyez par l'air que l'on prend,
la phisionomie que l'on veut avoir. Vos
deux petits tableaux sont délicieux ; c'est
un présent que j'ai deviné que notre Gar-
dien voulait faire, & que je lui fais, moi,
sachant combien je l'oblige par-là : je
vous dirai cela quand nous nous verrons
(& ce sera bientôt , car ma desserte finit
Dimanche). Une Dame qui les examine
tandis que j'écris , desirerait , à certaine
partie , ce quelque chose que vous savez ;
j'observe que toutes les Femmes ont ce
goût-là , même en peinture ; c'est pour-
tant bien assés qu'on trouve ce *quelque
chose* dans les réalités. Le secret inviola-
ble sur ces Tableaux & le Portrait ; celle
à qui on les destine ne pourra les laisser
voir , & vous faire honneur d'un si beau
travail , qu'autant qu'on ignorera la main
dont ils viennent : elle a une Maman qui

est la complaisance même ; tout ce qui est donné , c'est un cadeau de la Maman , & toutes-deux y trouvent leur compte ; le Mari chérit une Maman si bonne , & lui rend ce que les Galans ont donné à la Fille ; ainsi le présent est double. Une chose qui doit vous flater , c'est que M. Gaudet trouve vos mignatures si bien , qu'il les veut multiplier par son heureux burin.

Adieu, chère Parangon: ne m'épargnez jamais dans tout ce qui vous regardera , même indirectement ; un service que vous me fournissez l'occasion de vous rendre , est un vrai plaisir que vous me faites.

P. S. Et cette chère Moitié , quand reviendra-t-elle ? Je la croyais un Ange ; mais elle est Femme , je le vois à son goût pour la Capitale.



XI.^{ME}

29 Août , jour de
notre Fête paroissiale.

PIERROT, à EDMOND.

[Je conseille dans celle-ci comme un Homme sans expérience.]

MON chère Frère: Voici une journée où nous aurions bien désiré de t'avoir: A dîner, mon Père nous a tous fait ranger autour de lui, & nous a donné sa bénédiction, & double à moi, pour que je te la rende, comme par la présente, je te la rends de tout mon cœur, mon chère

Edmond. Et puis notre Mère nous a fait nos parts de gâteau ; & comme elle tenait le tienne pour la donner aux Pauvres, elle s'est mise à pleurer. Et notre Pere lui a dit : Femme que vous êtes, votre Fils est-il donc au milieu des loups & parmi des Affacins, que vous le pleurez ? alons, du courage ! il faut se priver de ses Enfants pour leur bien ; & je compte aussi mettre Ursule à la Ville-. Et notre bonne-Mère s'en est alée dans la chambre du four, où elle a cogné ses larmes & essuyé ses yeux ; mais toute la journée ils ont été rouges. Il faut que je te dise, que ta Lettre m'a tiré d'une grande peine : je craignais, malgré tout ce que tu m'as dit, que cette Tiennète ne te donnât dans la vue, & que tu n'alâs t'en enmouracher. Qu'elle soit tout ce qu'elle voudeca, elle sert à la Ville, & elle a donné du chagrin à ses Père & Mère, qui ne savent ce qu'elle est devenue, ça n'est pas bien. Mais M.^{lle} Manon, c'est différent ! & son amitié, si elle en prend pour toi, pourrait te mener loin : que fait-on ? ... J'ai montré ta Lettre à notre Mère cet après-midi, & ça l'a un-peu remise ; & elle a dit, qu'elle aimerait bien un aimable Bru comme ça... car elle a vu M.^{lle} Manon à V... , quand tu y fus avec nos bons Père & Mre. Mais il faut être honnête,

nête, & ne point trop t'émanciper; tu vois bien que M. Parangon n'aimerait pas ça. Plus longtemps ne saurais t'écrire, mon Edmond, malgré le contentement que j'y trouve; car j'ai de l'orge à *entasser*, & de la semence à préparer pour nos seigles que nous enlaverons ces jours-ici. Adieu, mon Ami; fais-moi toujours par de tes petites affaires; ça me garantit de l'ennui de ton absence. Toute la Famille t'embrasse de tout son cœur; mais Ursule & moi, ainsi que Marie-Jeanne, un-peu plus affectionément encore.

Samedi
6 Septembre.

XII.^{ME} Réponse.

[On voit par celle-ci que la Ville l'a déjà bien changé. Il comence à parler de M.^{lle} Edmée]

MONDIEU! que ta Lettre m'a fait de plaisir! Je l'ai montrée en partie à Tiennète; elle a pleuré à chaudes-larmes avant de voir son article; & quand elle l'a vu, elle a pleuré plus fort; elle m'a dit qu'elle espérait un-jour regagner l'estime d'un aussi honnête Gatou que toi. C'est bien doux, mon Pierre! & ce que tu dis est bien dur!.... Mais c'est par un bon motif, & Tiennète elle-même t'approuve d'après cette idée-là. Parlons d'autres choses.

Tome I,

D

42 LE PAYSAN PERVERTI ;

A tout-moment je me perds dans les mœurs de la Ville (mœurs , ça veut dire usages , conduite , façons-d'agir) : Qui l'aurait pensé ? ... O mon Frère , ce n'est qu'à toi que je veux découvrir ce mystère... Je ne fais par où commencer Hièr , M. Parangon & M.^{lle} Manon Oh ! c'est bien mal ! Je n'aurais pas cru que M. Manon... Enfin donc , hièr , j'alais chercher quelque chose dont j'avais besoin audeffus de la chambre de M.^{me} Parangon : cette chambre n'est jamais ouverte ; cependant je crus y entendre la voix de M.^{lle} Manon ; la curiosité , un certain penchant que j'ai à me trouver où elle est , me firent aprocher , & prêter l'oreille. Je fus bien sot quand j'entendis aussi M. Parangon. J'alais me retirer ; mais une chose singulière me retint ; c'était comme s'il l'eût embrassée. Je ne pus résister à la tentation de regarder par le trou de la serrure ; & j'aperçus , oui , mon chère Frère , j'aperçus mon Maître qui tenait dans ses bras une Jeune-fille , dont je ne voyais pas le visage , mais qui ne pouvait être que la Cousine de sa Femme , puisque je venais d'entendre sa voix. Tout ce qu'il y a , c'est qu'elle avait une robe que je ne vis pas à M.^{lle} Manon dans la journée. Elle paraissait d'abord le rebuiter ; j'entendais qu'elle disait , mais fort

bas , & d'une voix que je ne distinguais pas bien , Que M.^{me} Parangon était sur le-point d'arriver , & qu'il falait commencer à se contraindre. (*Commencer*, ai-je dit en moi-même ! M. Parangon ne s'est pas rendu à cela , aucontraire : & comme ils ont changé de place , je n'ai plus rien vu ; mais je n'ai pas entendu que celle qui était-là se défendît.

Je me suis retiré. J'étais tout je-ne-sais-comment. Je suis descendu dans la salle : j'ai voulu me mettre à dessiner ; je ne faisais rien-qui vaille : j'ai été me dissiper dans le jardin ; tout m'y déplaisait : j'ai passé dans la cuisine auprès de Tiennète qui rentrait , & qui m'a paru fort échauffée. J'étais si décontenancé , qu'elle s'en est aperçue ; elle m'a demandé ce que j'avais ? J'ai répondu un peu-maussadement , — Rien. — Vous avez au moins de l'humeur (1) ? — Ah ! Tiennète ! — Un soupir ! — Moi , soupirer ! — En rougiriez-vous ? — Oui , j'en rougirais , si — Mais vous êtes bien ému , Monsieur ? quelques rebufades , peut-être ? Edmond ! qu'est-ce que cela au prix de ce que je souffre ! — Mais je n'ai rien. — Tenez , ce que vous fait M.^{lle} Manon

(1) Je mets ces traits au lieu des dit-elle , ai-je répondu , &c. de l'Original. [Note du Correcteur.]

44 *LE PAYSAN PERVERTI*,
 vous tiënt au cœur : mais il y a quelqu'un
 qui le fait , & qui fera cesser tout cela.
 —Peu m'importe , si ce que j'ai vu—....
 Tiennète ne m'a pas compris: M.^{le} Manon
 l'a apelée, & je suis sorti. Cette Fille est la
 prudence même ; elle en fait beaucoup
 assurément ; néanmoins elle ne dit rien ;
 elle n'aime ni à médire, ni à pénétrer les se-
 crets des autres... Voila que M.^{le} Manon
 me fait apeler aussi : J'en reste là pour au-
 jourd'hui ; demain , je reprendrai.

Suite.

Dimanche matin .
 7 septembre.

Je continue de me confesser à toi, mon
 Pierre. M.^{le} Manon est bien fourbe !
 (suposé que ce soit-elle qui fût avec M.
 Parangon, comme je te le contais hièr.)
 Croirais tu qu'elle m'a fait cent-fois plus
 d'amitiés que jamais ? Comme elle est
 hardie ! Il est vrai qu'elle n'a garde de se
 douter que j'aye des soupçons, & que j'aye
 rien vu ni entendu : mais elle fait, elle,
 ce qu'elle a fait : & je crais, moi, qu'une
 Fille comme elle (si elle est coupable ;
 car on peut se tromper) devrait craindre
 qu'on ne lût dans ses yeux ce qu'elle a
 dans l'âme, & de voir dans ceux des au-
 tres les reproches qu'elle mérite: aumoins
 voila ce que j'apréhenderais à sa place.
 Mais bast ! c'est le plus loin de sa pensée !
 Ce ne sont que cajoleries & prévenances,

hum ! la Scélérate ! (si c'était elle) : il faut avoir de l'honneur , pour y résister ! Je me fais bon-gré de t'écrire tout ; cela me retiendrait dans la suite , si j'étais tenté d'être assés lâche pour aimer une Fille qui n'est pas sage) si c'était elle , tu entens bien). Elle vient de me dire tout - à - l'heure , que M. Parangon la mène tantôt à un *Aport* (1), dans un hameau à une lieue de la Ville , nommé *Saintloup-en-Vaux* , où tout le monde se rend aujourd'hui pour se divertir : elle a ajouté , que je pourrais m'y trouver , les chercher , & les aborder , comme si je les rencontrais par-hasard. Mais je me propose bien de n'en rien faire. J'irai cependant à l'*Aport* ; Tiennète m'a prié de l'y mener , afin que M. Loiseau puisse s'y trouver , sans qu'elle manque à la réserve qu'elle s'est prescrite. Nous alons partir ; j'achèverai ma Lettre ce soir.

10 heures du soir.

Oh ! que voici bien des choses à t'apprendre , mon Pierre ! Nous venons de l'*Aport* : je n'ai jamais vu de si jolie fête : Représente-toi une Ville entière , Grands & Petits , se divertissant à la campagne.

(1) On nomme aussi de petites Foires aux Fêtes des Paroisses de village , où l'on va se régaler , danser , &c.

46 LE PAYSAN PERVERTI ;

Comme je te l'ai dit, Vaux est à une lieue de la Ville ; c'est sur le bord de la rivière qui coule au nord , au-bout d'une belle prairie ; on n'y peut descendre qu'à piéd , à-cause d'une coline du côté de la Ville , dont la pente est trop raide : au midi , coule un fort ruisseau, qui fort du piéd des côteaus voisins ; ses bords sont garnis de faules & de peupliers , qui font le plus agréable ombrage qu'on puisse voir. C'est-là qu'on trouvait, d'un côté , des danses réglées , ou champêtres ; de l'autre , des tables où règnaient la joie , & toutes sortes de jeux. Ce spectacle, nouveau pour moi , m'a comme enivré : je suis resté quelque temps immobile , comme si mon âme n'eût plus été que dans mes yeux. Pour me tirer de mon extase , M. Loiseau m'a fait remarquer M^{lle} Manon qui dansait : je me suis caché dans la foule, pour la voir sans être vu. O Pierre ! il ne faudrait pas qu'une Trompeuse , une . . . (supposé que ce que j'ai vu soit vrai , & que ce fût elle qui fût dans la chambre) il ne faudrait pas qu'une Fille de ce calibre-là pût avoir tant de grâces , & qu'elle pût tout séduire ! Et voila comme il est tant d'Hommes à qui la tête tourne ! Je crains que quand elle a eu fini , j'aurais été la joindre , comme elle me l'avait dit , si je n'avais entendu derrière moi

le son d'un hautbois : je me suis retourné ; j'ai vu un groupe de jeunes Vignerones de la Ville qui alaient danser en rond. Tiennète & Loiseau y ont couru , & m'ont entraîné. Ces Filles ne voulaient pas permettre à des Garçons qui les suivaient, de danser avec elles ; une sur-tout, mise avec plus de goût que les autres, s'y opposait absolument , en disant qu'ils *étaient ivres*. Elle m'a intéressé ; je me suis aproché pour la voir de plus près. Non , il n'est pas possible de se rien figurer de plus joli : l'*Albane* n'aurait pas imaginé des yeux plus doux ; le divin *Raphael* n'eût pas créé une tête plus parfaite ; *Véronèse* n'égalerait pas les œilliers & les roses de ses belles joues : & si pourtant ce sont les plus grands Peintres. Elle se nomme *Edmée* : c'est une Brune *piquante* (comme on dit ici) d'environ seize ans, timide comme le sont les Filles de chés nous ; vive, enjouée avec ses Compagnes comme on l'est à la Ville. On voit à sa gaîté, que son cœur est encore insensible ; à la douceur de ses regards , à son embarras quand un Jeune-homme lui parle , à l'aimable rougeur dont ses joues se colorent , qu'elle ne le fera pas longtemps. Je lui savais un gré infini d'avoir arraché sa main de celle d'un Rustaud qui s'en était grossièrement saisi : Ces Paysans des



48 LE PAYSAN PERVERTI,

Villes ont dans leurs manières, un certain composé de la rusticité des Champs & des façons libres de la Ville, qui les rend tout-à-fait rebutans : chés nous, du moins, la modestie & la retenue dérobent une partie de la grossièreté ; la hardiesse de ces Gens-ci la montre toute-entière, & ils en font gloire. Tiennète s'est mêlée avec ces Jeunes-filles ; son habit, presque pareil au leur, l'en a fait agréer ; ensuite elle a su les tourner avec tant d'adresse, qu'elle a obtenu que M. Loiseau & moi nous serions de leur rond. Je n'ai pas manqué de me mettre à-côté de l'aimable Brunète ; j'ai lu dans ses yeux qu'elle allait changer de place, & je me suis efforcé de la retenir, en employant les termes les plus honnêtes. Sans-doute je n'aurais pas réussi ; mais une Sœur d'Edmée qui m'entendait, a pris la parole, pour lui dire : *Eh mon dieu - seigneur, Edmée, ce Monsieur ne va pas te manger ! & quand tu ne ferais pas tant la mijaurée, ça n'en serait que mieux.* La charmante Edmée a baissé la vue, & m'a laissé prendre sa main sans résistance. Bientôt la danse s'est animée, & elle a si bien opéré, que cet enjoûment qui m'a paru faire le fond du caractère d'Edmée, s'est échappé comme en dépit d'elle. Nous avons ensuite dansé des sauteuses, & j'avais

vais le plaisir... oh quel plaisir!... de l'enlever dans mes bras. Tiennète, pour reconnaître la complaisance que les Jeunes-filles avaient eue de nous recevoir parmi elles, les a priées de se rafraîchir avec nous. Toutes ont accepté de fort bonne grâce; mais nous avons eu une peine infinie à gagner Edmée; elle ne se rendait pas même à ce que lui disait sa Sœur, grosse réjouie fort apétissante, & qui ne se fesait pas presser. De ma vie je n'ai fait un plus agréable repas. Je me suis aperçu que trop de façonage déplaisait à Edmée; j'ai ménagé son petit humeur, ou, comme on dirait ici, sa *chattouilleuse délicatesse*, en partageant mes attentions à toutes ses Compagnes: mais, sans affectation, j'étudiais dans ses yeux pour deviner ce qui lui fesait plaisir, & je la servais avec une espèce de nonchalance & de distraction; ce qui a fait son effet; car elle s'est un-peu aprivoisée quand elle a cru que je n'avais point de préférence pour elle. Après le goûter, Tiennète & Loiseau les ont régatées d'une Bourguignote, danse vive & légère, qu'on ne connaît guère à Au** ni chés nous, mais qui est familière dans le Morvant. Ma foi, les Contredanses de la Ville, les Menuets, les Passepiéds, les Matelotes, les Allemandes (1) ne font rien

Ce n'est pas des Allemandes actuelles non encore
Tome I. E

50 LE PAYSAN PERVERTI;

auprès de cela , quand on danse comme Tiennète & Loiseau. Mais nous nous en sommes repentis ; la foule nous a entourés ; M. Parangon & M.^{lle} Manon sont venus comme les autres : cette dernière m'a fait signe en m'apercevant ; je n'ai pu me dispenser de m'approcher d'elle , & j'ai observé que la jeune Edmée me suivait des yeux : c'est ce qui a fait que je me suis tenu sur mes gardes , & dans une grande réserve , en parlant à M.^{lle} Manon. Heureusement pour moi M. Parangon n'a pas vu notre entretien d'un bon-œil ; il est venu l'interrompre , & M.^{lle} Manon n'a pu cacher son dépit : sa mauvaise-humeur est retombée sur Tiennète (dont tout le monde louait les grâces & la modestie , quoiqu'elle fût mise en Morvandaise : mais c'est qu'elle était si jolie ! ...) elle lui a demandé , qui lui avait permis de venir à l'Aport ? M. Parangon a répondu pour elle que c'était lui. M.^{lle} Manon s'est mordu les lèvres & nous a tourné le dos, J'en ai été charmé , ainsi que Tiennète & Loiseau ; nous nous sommes hâtés de rejoindre Edmée & ses Compagnes. Tous ces Rustauds que nous avons d'abord vus auprès d'elles , y étaient revenus. J'ai demandé à la Sœur d'Edmée. Si c'étaient ce Garçons qui les avaient amenées à l'Aport ? — *Nous*

en usage alors qu'il s'agit ici, mais d'une ancienne danse figurée qu'on apelaît l'*Allemande*.

*n'avons pas besoin qu'on nous amène (m'a-t-elle répondu) ; nous venons bien toutes-
seules ; nous les connaissons , parce qu'ils
sont de la petite rue Saintgermain ; mais
nous n'avons jamais fait de partie avec des
Hommes da. Cela m'a fait plaisir. J'ai pro-
posé à Tiennète de nous éloigner de la
foule , & de nous amuser avec ces Jeunes-
filles à de petits jeux. Nous nous sommes
esquivés de ces Importuns , qui venaient
de boire copieusement ; & dans un endroit
écarté, le plus joli du monede, nous avons
joué à M. le Curé. Tu sais ce que c'est :
Oh ! mon Pierre , quel plaisir j'ai eu !
Je n'étais bien donné-de-garde de me
laisser nommer Curé ; c'est Loiseau qu'on
a pris à mon refus ; & il a falu que la jo-
lie petite bouche d'Edmée me tutoyât.
Toutes les foit que j'avais à répondre ,
c'était elle que j'apelais : partagée entre la
crainte de mettre un gage , & la timide
pudeur qui l'empêchait de me dire un mot
trop familier , elle hésitait , rougissait ;
mais avec tant de grâces !... Pierrot , Pier-
rot ! je n'y pouvais tenir. . . . Mais je n'y
étais pas encore. On a rendu les gages ; &
moi , j'en avais mis tant & tant ! ... On
m'a commandé mille choses ; je n'en sou-
haitais qu'une : Enfin mes desirs ont été
satisfaits. C'était à la Sœur d'Edmée à m'or-
donner : De trois choses en ferez - vous*

32 LE PAYSAN PERVERTI ,
une ? Une , volez l'air : deux , prenez
la Lune avec les dents : trois , ... ma foi ,
je ne fais que trouver embrassez Ed-
mée. Il m'a pris comme un éblouissement
à ce mot ; en te l'écrivant , mon cœur bat
encore ; tous mes membres tremblotaient
de plaisir en me levant ; en pressant la
raille d'Edmée , en colant ma bouche sur
ses joues , - plus douces & plus vermeilles
que la feuille de rose , mon cœur se fon-
dait. Ah ! quelle agréable haleine ! c'est
comme le souffle des premiers *solaires* (1)
du printemps... Elles n'a plus ôsé lever les
yeux sur-moi tout le reste du temps qu'a
duré le jeu. Cette honte-là , mon Frère ,
ajoute bien au charme de la beauté... Oh !
le joli jeu , le joli jeu pour l'amour !

Cependant il se fesait tard ; le soleil qui
commençait à tomber , nous annonçait
la fin d'une journée si belle , & l'heure de
retourner à la Ville. Nous partons ; mais
comme nous atteignons le sommet de la
coline , les Rustauds nous ont acostés
pour nous insulter. J'étais entre Edmée
& sa Sœur , à qui je venais d'aider à mon-
ter : un d'eux est venu par - derrière me
donner un coup sur la nuque, Je ne suis
pas querelleur ; mais qui me cherche , me
trouve. J'ai doucement quitté le bras

(1) Zéphires , ou vents-du-midi.

d'Edmée, & j'ai cherché des yeux le Brun-
 tal qui m'avait frappé : je ne voulais pas
 lui faire beaucoup de mal ; je l'ai fait
 ferme ; & puis après l'avoir secoué un mo-
 ment, je l'ai envoyé tomber à quelques
 pas de moi sur le gazon qui borde le che-
 min : il s'est relevé si pesamment, & si
 peu d'aplomb, qu'il est retombé, & a rou-
 lé du haut de la coline en bas, aux huées
 de deux mille Persones. Ses Compagnons
 ont voulu le revenger : c'est dans ce mo-
 ment que j'ai vu l'aimable Edmée s'inté-
 resser à moi ; elle a employé pour les re-
 tenir les plus douces paroles, & quasi les
 larmes. Je souriais de ses craintes, mais
 elles me faisaient tant de plaisir, tant de
 plaisir ! . . . Comme ces Gens étaient pris
 de vin, Loiseau & moi nous n'avons pas
 eu de peine à leur faire suivre l'un après
 l'autre la même route qu'à leur Camarade.
 Nous en avons été débarrassés par-là, &
 nous avons achevé tranquillement notre
 chemin. Mais admire mon étourderie ! en
 arrivant à la Ville, la foule nous a séparés,
 (& peut-être est-ce un tour de la Sœur
 d'Edmée, car elle avait dit un mot à
 celle-ci qui aprochait de cela) je n'ai
 pas eu la précaution de leur demander la
 rue où elles demeuraient, de-sorte que je
 ne fais plus où retrouver ma charmante
 Brunète : mais la Ville n'est pas immense.

54 LE PAYSAN PERVERTI ;

Tiennète m'a beaucoup badiné sur ma mal-adresse, & Loiseau m'a félicité sur mon goût (mais il croyait que j'avais demandé la demeure) : il trouve à la jeune-fille autant de mérite que de beauté. Sa Maitresse a renchéri sur ces éloges : & puis tous-deux se regardaient... Envérité ; ces Jeunes-gens-là s'aiment bien !... Je le savais déjà , mais je ne sens tout-à-fait comme ils doivent être heureux , que depuis que j'ai vu Edmée.

XIII. ME

8 septembre,
jour de la Vierge.

PIERROT, à EDMOND.

[Je lui fais quelques remontrances.]

CELLE-CI est pour répondre à ta longue Lettre, mon Edmond. En lisant le commencement, je suis resté comme une pierre. O seigneur ! cette D.^{lle} Manon ! C'est une vipère que cette Fille-là (supposé, comme tu dis, que ce soit elle) ! Et dans ce cas, il n'y faudrait pas plus songer qu'à ta première chemise : J'avais pourtant cru que c'était quelque chose pour toi ; mais ça pourrait bien être moins que rien : il faudra pourtant voir encore, auparavant de lui dire tout-à-fait *abrenuntio Satana* (comme on dit au batême). Tu as beau-faire, je n'aime pas Tiennète ;

quand on va drait, on ne se cache pas; il y a quelque chose là-dessous. Pour cette gentille Edmée, dont tu parles tant, ça ne me plaît pas autant qu'aurait fait M.^{lle} Manon, vois tu, mon Ami: ne va pas t'attacher sans bien savoir ce que c'est; il faut viser au solide; c'est-là mon mot, à moi: Par-ainfi, qu'elle soit d'Honnêtes-gens, & qu'elle ait des espérances, je t'appuierai; sinon, *nescio vos*. Ne va pas trop vite en besogne: fais l'amour comme ici, on se fréquente quelquefois quatre à cinq ans avant de s'avoir, & on n'en est guères plus familier pour ça; on cause au Père & à la Mère plus souvent qu'à la Fille; & ça fait bien; on apprend le ménage avec eux, & on profite de leurs conseils; au lieu que de Jeunesse à Jeunesse, on ne dit que des balivernes. Je te dirai qu'on parle de nous marier, Marie-Jeanne & moi cet hiver: c'est tout comme il plaira à notre Père & à notre Mère, & aux siens. Je crois que j'aurai une honnête & une aimable Femme: ainsi j'esuis content. Ursule parle de-temps-en-temps à notre Mère pour aler auprès de toi; mais je ne le conseille pas, que je ne te voye plus fixe & plus au-fait. Je n'aime pas ta bataille de *Vaux*; ça sent le petit Freluquet: chés nous, en pareil cas, les Gens raisonnables parlent, & ne font pas rouler du haut-en-bas d'une montagne: si tu les

56 LE PAYSAN PERVERTI,
avais blessés, & qu'ils t'eussent fait un
bon procès!... C'est peu de chose: mais ça
fait du bruit: on dirait ici, Edmond R**
*s'est battu avec des Gens ivres; il l'était
aparemment aussi?* Le bel honneur. Mais
pour ne pas finir fâché, je vais te faire écri-
re deux mots par notre bonne Mère.

*Mon Edmond; je t'envoie des chausses
de filoselle avec les culotes, deux vestes &
l'habit de baracón, pour te faire brave les
dimanches & fêtes: mon Pierrot me conte
tout, & me dit qu'il se presente un bon Parti
pour toi, si tu es sage: il faut l'être, mon
enfant: Je t'enbrasse de tout mon cœur.*

Ta MÈRE BARBE DE BERTRO.

Je n'ai rien dicté, & tout ça est d'elle;
car, vois-tu, mon Edmond, j'aurais cru
manquer au respect, & taire comme un fa-
criste en y mêlant du mien. Adieu; aime
ton Frère autant qu'il t'aime.

Ursule & Marie-Jeanne t'embrassent, ainsi
que toute la Famille.

XIV^{ME}

EDMOND, à PIERROT.

[Scélératesse de la part de son Maître: Edmond
fait connaissance avec le P. d'Arras.]

*Il faut se défier de ce qu'on entend à
travers une porte, & de ce qu'on voit par
le trou de la serrure, chère Aîné: C'est ce*

que nous disait maître *Jacques* ; notre Recteur-d'École, comme il r'en souvient ; & ce mot était plein de sens ; j'en suis la preuve. Ce matin M.^{lle} Manon m'a dit, que M.^{me} Parangon devait arriver dans deux jours. Elle n'avait pas besoin de m'affirmer que cette nouvelle lui faisait plaisir ; sa joie parassait sur son visage & dans les yeux. Elle a ajouté, mais d'un air de confiance & de vérité auquel je n'ai pu m'empêcher de me rendre, qu'elle allait enfin être délivrée des persécutions de M. Parangon : (*persécutions !* ça m'a pourtant donné à penser) ; qu'elles ne demeurerait plus chés lui, & qu'elle ne serait plus obligée de déguiser ses sentimens à quelqu'un qui les menait. Elle m'a regardé, tout en prononçant ces derniers mots ; d'une manière si bonne, si douce, si obligeante, que j'en ai rougi de plaisir ; & M.^{lle} Manon a baissé la vue, en rougissant aussi. Puis elle a continué de parler, en ces termes : — Je ne vous cacherai pas, Monsieur (& c'est la première fois qu'elle m'appelle *Monsieur*), qu'il m'a falut bien de la force, pour résister aux attaques de mon Cousin ; (ces maudites *attaques* & ces *persécutions* ne me plaisent pas) ; il m'a quelquefois mise dans... de... certaines... positions... si nous avions été surpris, l'on aurait cru... Mais, grâces à

Dieu , je m'en suis tirée , avec un-peu de ruse , de-manière à me tranquiliser sur des choses qui m'ont toujours fait peine. J'aurais bien quitté la maison avant le retour de ma Cousine ; mais de *puissantes considérations* m'en ont empêchée ; il aurait falut dire les raisons de ma démarche à ma Mère , à ma Sœur , & peut-être à ma Cousine elle-même ; & suposé que je les eussent tues , on les aurait devinées , car M. Parangon est connu : & vous sentez quel effet cela aurait produit dans le monde , & dans un ménage où la desunion est à-tout moment sur-le point d'éclater : il faut que ce soit ma Cousine , pour y tenir. Vous allez la voir ; c'est une Femme charmante , respectable quoique dans la première jeunesse ; vertueuse sans affectation , cachant sous l'apparence de l'enjouement , les chagrins . . . qui dévorent son cœur ; si bonne , qu'on ne saurait la connaître sans l'adorer ; si tendre , qu'elle paraît l'Amitié personifiée . . . c'est ma meilleure Amie , je vous assure. (O mon Pierre , si ce portrait n'est pas flaté , quel bonheur pour moi de demeurer dans une maison gouvernée par une si digne Femme ! &-puis , si c'est sa meilleure Amie , ce n'était donc pas *elle* . . . tu sais bien ?) M. Parangon ne la mérite pas (a poursuivi M. le Manon). Si vous saviez tout ! . .

(Ici elle a caché son visage dans ses mains, & je crois qu'elle a soupiré); cette Tiennète... (a-t-elle repris). — Je fais, Mademoiselle (ai-je dit), qu'il a fait à Tiennète des propositions... — Oui: mais ce que vous ne savez pas, Monsieur, c'est qu'il a séduit cette pauvre Fille, & qu'il l'a tirée de chés ses Parens à leur insu; ce sont de pauvres Gens, mais ils n'auraient pas souffert une pareille infamie: il fut la recevoir à son arrivée, & la logea à l'Image *Saintjacques*, où elle fit semblant de ne pas le connaître: ils passèrent la nuit ensemble, avec toutes les précautions nécessaires pour sauver les apparences. Cette Fille trompe néanmoins son Corrupteur; ce Loiseau, qui la suit par-tout quand elle sort, est le Favori. (Je n'ai pu cacher ma surprise, chère Aîné; Tiennète ne m'a pas conté son histoire de cette manière). Elle en écoute deux, & je crois, les dupe également. (O ciel! cela serait-il vrai)!... Si vous pouviez un moment douter de ce que je vous dis, il serait aisé de vous en convaincre par vos propres yeux — J'accepte la proposition, Mademoiselle (ai-je répondu); car j'aime à voir le vice démasqué. — Croyez, Monsieur (a repris M.^{lle} Manon), que sans de fortes raisons, je ne détruirais pas cette pauvre Fille dans votre esprit; je compte

60 *LE PAYSAN PERVERTI* ;
d'ailleurs absolument sur votre discrétion : apprenez qu'aujourd'hui je dois aller voir ma Mère , & que le temps de mon absence sera mis à profit. Entendons-nous ensemble ; je vous demanderai à M. Parangon pour me donner le bras jusques chés nous , & vous ne sortirez pas d'ici. Voilà la clé de mon cabinet à coucher ; vous vous y introduirez adroitement , & de là vous verrez.... des choses qui vous étonneront , & qui m'ont indignée , un-jour que le hasard m'en rendit témoin , bien malgré moi—.

Ici notre conversation a été interrompue par l'arrivée de M. Parangon ; & je suis venu sur-le-champ te l'écrire , de crainte d'en oublier quelques chose. J'acheverai tantôt.

• • • • •
Je viens d'avoir un entretien avec Tienne : j'ai beaucoup parlé de M.^{lle} Manon ; elle me répondait peu de choses : je continuais toujours ; à la fin je craisis qu'elle s'est impatientée , car elle m'a dit : — Mon-dieu ! que j'aime votre manière de voir ! si tout le monde l'avait , nous serions heureux , ou tranquiles au-moins : hièr encore , que de jolies choses ne m'avez-vous pas dites d'Edmée ! aujourd'hui c'est M.^{lle} Manon : une autre penserait que vous êtes inconstant dans vos inclina-

tions ; moi , je vous félicité , & je dis que vous voyez tout en beau—. J'ai senti le reproche , & je n'ai pu me défendre d'un peu de honte ; mais j'ai fait comme les Gens des Villes , je l'ai cachée sous un air délibéré. J'ai reparti , que *Mademoiselle* valait bien Edmée par la gentillesse ; que je ne connaissais pas cette dernière ; qu'il me ferait peut-être impossible de la retrouver , puisque toutes mes recherches avaient été jusqu'alors inutiles ; & que la première était d'un caractère qui tous les jours me revenant davantage. Oh ! si tu avais vu comme Tiennète a rougi , mon chère Pierrot ! Se douterait-elle que M.^{lle} Manon fait tout , & qu'elle m'a tout dit ? Elle a rougi , elle est coupable ; on ne rougit pas pour ce que j'ai dit , sans des sujets extraordinaires. J'ai toujours continué à parler de M.^{lle} Manon : Tiennète l'a louée : elle ne l'aime pas ; & elle la loue ! mon Pierre , c'est qu'elle la craint... Il est pourtant bien beau de louer ceux qu'on n'aime point ! il y a bien des Gens qui ne s'y plieraient pas , quelque intérêt qu'ils y eussent. Tiennète a fait plus ; elle s'est attendrie , en me disant : — Je ferai tout pour *Mademoiselle* ; je la connais aussi-bien que vous ; mais *Madame* revient ... je regretterai toujours *Mademoiselle* ... oui , je l'aime , & je le prouve.

rai—. Je ne fais qu'en dire : je remets à porter mon jugement, lorsque j'aurai vu ce que j'attens. M.^{lle} Manon vient me chercher ; elle va partir.

.....

O Pierrot ! Pierrot ! comme le monde est fait !... Eh-bien, mon enfant, j'ai tout vu ; mais absolument tout ce qu'on peut voir. Nous sommes tortis M.^{lle} Manon & moi : M. Parangon est allé chés son Ami le Médecin, un Francmasson, & l'un des meilleurs Biberons de la Ville. Je suis vite rentré : j'ai couru au cabinet : j'ai refermé la porte-vitrée à la clé, & j'ai tiré le rideau. Une bonne heure s'est passée avant que j'entendisse personne. Enfin l'appartement de M.^{me} Parangon s'est ouvert, & je me suis trouvé à portée de m'éclaircir. J'ai d'abord aperçu M. Parangon : le cœur me batait comme si ç'eût été M.^{lle} Manon ou Edmée que j'allais voir avec lui. Je formais cent projets, sans m'arrêter à aucun ; car tantôt je me promettais de détruire l'erreur de Loiseau ; tantôt je prenais la résolution de garder le silence. Enfin Tiennète a paru : je ne l'ai reconnue qu'à ses habits, parcequ'elle avait le visage couvert... Je crois qu'effectivement, elle n'accorde des choses si honteuses à M. Parangon, que malgré elle ; car j'ai vu bien des difficultés,

& j'ai même entendu comme pleurer. Cependant, où est donc la nécessité de se prostituer de la sorte ? O Loiseau ! pauvre Loiseau ! comme on abuse de ta bonne-foi !... Cependant il y a là-dedans du mic-mac, qui me paraît inconcevable... Je ne serai plus jamais témoin de pareille scène ; celle-ci faisait souffrir l'humanité ; j'y ai trouvé quelque chose de révoltant de la part de M. Parangon : cependant il a fallu tout essayer, car je ne pouvais sortir de ma cachette ; & de bon-cœur j'aurais maudit ma curiosité, si ce n'est que cela m'apprend à connaître ceux qui m'environnent, & m'empêchera par-la-suite d'être la dupe de leur grimaces.

Dès que je me suis vu libre, j'ai couru prendre l'air dans le jardin des Cordeliers, nos Voisins. Je m'y promenais en rêvant : un Religieux, qu'on nomme le P. D'Arras (& qui est mon Confesseur) est venu m'acoster. C'est un Homme à la fleur de l'âge, qui me paraît consommé dans la piété ; sa conversation est toute édifiante : il m'a montré de l'amitié, m'a fait mille offres de services, & cela, avec une politesse qui me mettrait à mon aise avec lui ; on aurait dit que je l'aurais obligé en acceptant. Il s'est beaucoup informé de notre Famille, de nos moyens, de mes talens naturels, & de

64 LE PAYSAN PERVERTI,

ma façon-de-penser ; il a paru très-satisfait de la manière dont je lui ai répondu , & m'a fait promettre de le voir souvent , plutôt comme Ami , que comme Père spirituel. Sa conversation m'a remis du baume dans le sang , & je me suis trouvé soulagé.

En le quittant , je suis venu auprès de Tiennète. Oh ! la masque ! elle était d'un tranquile , d'un sens - froid.... c'est une chose bien incroyable , comme les Femmes savent feindre !... Pauvre Loiseau !... Ma-foi , je ne fais plus que penser de toutes ces Magiciennes-là (car elle le sont par le sort qu'elles jettent sur leurs Amoureux). Si M.^{lle} Manon était fausse comme cela !... Il n'y a qu'Edmée , dont un je ne fais-quoi me dit qu'elle est comme elle m'a paru.... Je suis pourtant fâché de l'avoir trouvée à *Vaux* ; car je sens qu'elle m'empêche d'abandonner tout-à-fait mon cœur aux espérances que M.^{lle} Manon semble vouloir me permettre , dans le cas où je m'en rendrais digne.

Voilà bien des nouvelles , mon Pierre , & des choses dont il n'y a point d'exemple chés nous. J'embrasse ta chère Future , ainsi qu'Ursule , & tous nos Frères & Sœur. Il me faudrait un habit noir , outre l'habit de couleur que j'ai reçu ; la décence veut que l'on se mette en noir ici
en

en beaucoup d'occasions ; comme , par exemple , la semaine dernière , que la Fille d'une Princesse souveraine du cercle de Suabe en Allemagne mourut de la petite-vérole , à l'âge de trois mois , la Cour a pris le deuil pour trois jours ; & les Gens comme-il-faut d'ici ne l'ayant su que le dernier jour , l'ont pris trois heures pour aller à la promenade de l'Arquebuse ; & si j'avais eu un habit noir , j'y aurais mené M.^{le} Manon. Je te remercie de l'argent que tu m'as envoyé pour m'acheter des boucles ; j'en ai pris de fort propres , & du dernier goût ; je te renvoie celle de cuivre , que tu as la bonté de trouver assés belles pour moi. Toutes les fois que je pense à Pierre R** , je me dis que j'ai le meilleur des Frères.

XV.^{ME}

Le P. D'ARRAS , à M.LLE MANON.

[Il parle d'un Ami d'Edmond bien dangereux !]

M. GAUDET vous dira que je voulais vous parler hiér , Mademoiselle ; mais je ne pus avoir cet avantage , parce que l'ordre me vint de partir pour *Saintbris* , que je dois desservir durant un-petit voyage du Curé , & la maladie du Vicaire. Voici ce que je voulais vous dire.

Êtes-vous bien sûre de vos dispositions

Tome I.

F

66 LE PAYSAN PERVERTI,
 en faveur du jeune R** ? Le secret sera-t-il
 impénétrable ? en-un-mot, ce Jeune-homme
 sera-t-il heureux ? Ces questions vous
 surprennent ; mais elles sont fondées : en-
 voyant Edmond , j'ai senti que la synpa-
 thie , ce penchant irresistible dont on ne
 peut rendre raison , m'entraînait vers lui ;
 c'est la plus tendre amitié qu'il m'inspire ;
 ainsi je veux le servir en vous servant. Je
 fais tout ce que vous valez , ma Belle , &
 c'est un motif déterminant : mais aussi ,
 Edmond a des préjugés : réüffirons-nous
 assez tôt à les détruire ? Le temps presse.
 Vous savez comme je pense : j'approuve
 tout ; vos raisons seraient les miennes :
 mais prenez-y garde ! Edmond n'est pas
 un sot ; je l'ai pénétré : Vous me direz que
 c'est tant mieux. Oui , pourvu que la ré-
 solution que vous m'avez témoignée der-
 nièrement soit aussi solide , aussi durable ,
 qu'elle m'a paru sincère. Ne vous prépa-
 rez pas des regrets ; ni à moi non-plus :
 je ferais au desespoir de tronner Edmond
 dans le sens que je l'entens ; car s'il est
 heureux , il ne sera pas trompé.

XVI. ME

Réponse.

[O Serpent rusé !]

L'INTÉRÊT que vous inspire Edmond
 m'a flatée plus que vous ne sauriez l'ima-

giner ; il est fait pour être aimé ; tout le monde aura mes yeux & mon cœur quand il s'agira de cet aimable Jeune-homme. Et vous me demandez si ma résolution est solide ! Ah ! D'Arras, est-ce vous qui me faites cette question ? Elle est sacrée , cette résolution , elle est inviolable , craquez-en l'amour & l'honneur.... qui m'est plus chère que jamais. Que les derniers sacrifices m'ont coûté , quoiqu'ils fussent légers en comparaison des autres !... Je méritais cet affreux supplice.... Edmond sera heureux , si ma tendresse & ma fidélité peuvent y contribuer. Quant à la fortune , dont vous ne parlez pas , les arrangemens sont tels , que vous demanderiez de la modération.... mais Maman & ma Sœur le veulent absolument. Soyez tranquille ; seulement guérissez le préjugé , de peur d'accident. Je crains furieusement cette *virtuose* de Tiennète ; ces Filles-là , qui se sont fait un système de vertu qui les accomode , sont pour les autres d'une sévérité sans égale. Ce que vous savez , a réussi ; j'y répugnais ; il (1) l'a voulu ; & malgré le succès , je m'en repens. Toujours des.... mon cœur les nomme : vous pensez autrement , vous êtes ; à la-bonne-heure , si votre système est vrai. Mais j'ai peine à me le persuader. Adieu , cher

(1) M. Parangon.

68 LE PAYSAN PERVERTI,
Père : vous avez tant de qualités, sur-tout
avec vos Amis, qu'il est impossible de ne
pas vous pardonner bien des défauts.

Non signée (1).

XVII.^{ME}

EDMOND, à PIERROT.

[Arrivée de M.^{me} Parangon : Comencement
d'une passion bien malheureuse.]

CHÈR Aîné : Je t'écris, dans un moment
où toute la maison de mon Maître se livre
à la joie. M.^{me} Parangon vient d'arriver
de Paris. C'est une Brune claire, dont
le tour de visage est parfait ; elle a les yeux
d'une douceur à laquelle on ne saurait se
refuser ; la bouche un-peu grande, mais
apétissante comme on n'en vit jamais ; les
dents blanches, petites & serrées ; la taille,
au-dessus de la médiocre, libre, bien dé-
gagée, & mieux prise que ne l'ont or-
dinairement les grandes Femmes. Mais
ce portrait n'est qu'une esquisse grossière ;
il faut la voir, pour sentir ce que tout
cela vaut : il n'est rien en elle qui n'ait un
charme particulier ; sa jambe fine, son
piéd mignon, son sein, une main admi-
rable, tous ces apas semblent avoir en elle
un prix qu'ils n'ont que bien inférieure-

(1) Pierre a mis ces deux mots à la fin des Let-
tres dont l'Originale n'est pas signée.

ment chés les autres Beautés. Ce qui m'a charmé pardessus tout , c'est son sourire ; il reünit tout ce que j'ai vu d'enchanteur dans celui d'Ursule, qui l'a comme tu fais, & dans celui de M^{lle}. Manon , d'Edmée & de Tiennète. Ajoute à cela ; qu'elle est d'une blancheur éblouissante , & que sa peau est d'une finesse & d'un satiné sans pareil.

Elle a demandé à nous voir tous les uns après les autres. Mes Camarades & Tiennète m'ont précédé ; ils ont reçu chacun un présent ; Tiennète , un beau collier, avec des boucles à pierre ; L'Algarde , le plus ancien des Élèves, une belle tabatière ; Tintoret une jolie canne à la mode. J'étais jaloux de l'accueil qu'elle leur faisait , & je restais tout-honteus derrière les autres. Elle a baisé deux fois Tiennète , en l'apelant *sa bonne amie* : j'en ai rougi d'indignation. Mais je ne saurais te tracer un tableau fidèle de ce qu'elle m'a paru en caressant sa Cousine ; c'était une Déesse, je crais, & M^{lle}. Manon me paraissait mille-fois plus aimable entre ses bras qu'auparavant. Enfin , mon tour est venu ; je me suis aproché d'un air si timide , si décontenancé , qu'elle en a paru frappée. Elle m'a donné le temps de me rassurer , en disant à son Mari : —Voilà sans-doute le jeune Élève—? M. Parangon a repondu, qu'oui : & qu'il'était

70 *LE PAYSAN PERVERTI,*
fort content de moi. M^{lle} Manon n'a pas manqué d'apuyer ces éloges, & je lui en ai de l'obligation. — C'est mon Protégé, a repris l'aimable Dame, & je veux qu'il me fasse honneur—. Elle m'a présenté un Livre magnifiquement relié, en me disant, qu'elle voulait seconder le goût décidé qu'on lui avait mandé que j'avais pour mon art. Elle même l'a ouvert; & j'ai vu une anple collection de dessins, copiés d'après les plus grands Maitres, tels que Raphael, Michel-Ange, le Corrège, le Titien, Vinci, Buonaroti, l'Albane, les Caracci, Lebrun, Lefueur, Boucher, Vanloo, &c. Je ne saurais te dire, mon Pierre, combien je suis sensible à ce beau don, que la main qui me l'a fait me rend encore plus précieux.

Après s'être prêtée à l'empressement de sa maison, elle s'est montrée sur la porte; & tout aussitôt la salle a été renplie de Voisins. Oh! comme elle est aimée! Mon-dieu! le bel éloge, que d'être aimée de tout le monde! Chacun senblait revoir une Fille, une Sœur adorée; les jeunes Filles, une Compagne, une bonne amie. J'en étais immobile d'étonement & de satisfaction. Enfin on s'est retiré, pour la laisser reposer, & je suis demeuré seul auprès d'elle avec Tiennète; M^{lle} Manon étant allée porter à sa Mère & à sa Sœur cent

jolies choses que sa Cousine avoit destinées pour elles.

A-présent, mon Frère, je me demande comment une Femme si charmante n'a pas toute la tendresse de son Mari ? Il est vrai qu'elle a été bien-longtemps absente ; mais on dit que les chagrins y ont eu autant de part que les affaires. Oh ! que n'a-t-il mes yeux !... Je sens, en m'occupant d'elle, un feu dans ma poitrine, une joie, un plaisir, avec des mouvemens.... Quel plaisir de la voir tous les jours, d'être à-portée d'exécuter quelques-uns de ses ordres ! plus la chose serait pénible, plus j'y trouverais de délices. Et cela me fait comprendre comment nos premiers Parens s'occupaient avec plaisir & sans peine dans le Paradis-terrestre ; Adam pensait pour Ève, Ève pensait pour Adam comme je pense pour elle, & ils travaillaient l'un pour l'autre. Mais où en étais-je ?

Tiennète aidait M.^{me} Parangon à se deshabiller ; & moi je demeurais là... (Je ne fais pas envérité, comme j'ai été capable de cette indiscretion !) — Eh-bien, ma Tiennète, a-t-elle dit, sans paraître songer à moi, vous m'avez tant désirée ! me voici—. Tiennète lui a baisé la main, sans répondre un mot ; & j'ai vu rouler des larmes dans ses yeux. (C'est qu'elle a des remords ; elle n'est pas encore accoutumée au vice, vois-tu : ah ! elle en doit

bien avoir!) —Ma pauvre Tiennète (æ continué ma belle Maitresse)... j'y suis insensible à-présent... Je ne l'aurais pourtant pas cru.... je suis un imprudente.... je le connaissais.... je ne devais pas... Si j'en suis fâchée, ce n'est qu'à cause de celle... Tiennète a soupiré; ses regards se sont tournés vers moi. M.^{me} Parangon paraissait plongée dans une rêverie profonde; dont elle est sortie tout-à-coup pour m'adresser la parole. Elle m'a dit, à ce que je crai, des choses fort obligantes, mais que j'entendais à-peine, tant le fond de sa voix portait de trouble & d'émotion dans mon âme: tout en me parlant, elle cherchait quelque chose; elle m'a présenté une fort belle montre-d'or, en me demandant, si je la saurais monter? Et sur ma réponse, elle m'a montré; ensuite elle m'a prié de la garder, ajoutant: —C'est de la part de quelqu'un qui vous estime que je vous offre ce présent—. J'ai répondu: —Madame, ce me fera la chose la plus précieuse que je puisse posséder, aussi longtenps que je pourrai me rappeler que c'est de vous que je l'ai reçue—. Ensuite, je me suis retiré. Je soupçonnerais presque M.^{me} Manon de m'avoir fait ce cadeau, si je ne craignais de trop donner à mon amour-propre.

Eh-bien, qu'en dis-tu, mon Pierre?

Envérité,

En vérité, je crois que M^{me} Parangon est la seule Femme tout-à-fait méritante que j'aye encore vue. Admires-tu cette douceur, cette tranquille modération? Elle fait accueil à tout le monde; elle caresse Tiennète; elle fait tout, & elle l'appelle; *ma pauvre Tiennète!* Elle s'accuse, & dit que c'est sa faute à elle-même. Eh! l'autre n'expire pas de bonte à ses pieds! elle ôse la regarder! oh! je m'anéantirais, moi, je m'enfoncerais cent piéds sous terre. Femme aimable, vous méritez une couronne, un cœur... vous méritez un Homme digne de vous.

Je ne me sens plus si pressé du desir de retrouver Edmée; & M.^{lle} Manon me paraît moins jolie: les Femmes de nos Cantons me semblent moins que rien, toutes les grâces sont auprès de *Colète C***...

Adieu, chér Pierrot: tu ne fus jamais si tendrement aimé de Ton EDMOND.

 XVIII.^{ME}

PIERROT, à EDMOND.

[Je continue de donner dans l'erreur.]

JE te fais réponse à la hâte, mon chér Frère; & je te dirai premièrement, que je t'avais toujours bien dit, que ta Tiennète ne valait pas ce que j'ai trouvé hiér, & que je suis charmé que tu n'ayes pas été

74 LE PAYSAN PERVERTI,

bien sûr de ce que tu croyais avoir vu de la M.^{me} Manon : & je ne saurais te cacher, que je suis surpris que tu ailles tant louer M.^{me} Parangon, qui est femme ; c'est tout ce que je te passerais si elle était fille, ou bien veuve ; il n'y a rien là pour toi, entens-tu, mon Edmond, & je ne te conseille pas de t'aler tant mettre son mérite dans l'esprit ; c'est à son Mari à s'occuper de ça ; si il ne le voit pas, tant-pis pour lui. Je te dirai encore, qu'il me paraît que tu es un-peu girouète en amitié ; aujourd'hui celle-ci, demain celle-là ; & que ton humeur change tant-soit-peu. Mais je suis pourtant bien charmé que tu te fasses à la Ville, & je crains même que tu ne t'y feras que trop ; & comme tu es pour y vivre, il vaut mieux que tu l'aimes que de la haïr : mais ne laisse pas effacer de ta mémoire les avis de notre Père, & ne prens pas toujours exemple sur ça que tu vois, & garde-toi de toi-même ; j'ai entendu dire à Gens sages & anciens, que nous sommes nos plus dangereux ennemis. Sois prudent, & choisis celle qui t'assortira la mieux, de M.^{lle} Manon ou de M.^{lle} Edmée ; tu es jeune, & beaucoup trop pour le mariage, vu que tu n'as point encore un état : mais pourtant, si l'occasion se présente, & qu'elle soit bonne, ça t'aiderait plutôt

dans la *Portraiture*, que ça ne te reculerait, à-cause des moyens qu'une Femme à son aise te donnerait. Par ainsi, songe à la conduite, à la famille, au bien; tout ça est important; & pourtant le dernier l'est le moins des trois, quoiqu'il le soit beaucoup: Pour à mon égard, je trouve tout ça dans Marie-Jeanne, avec la gentillesse par-dessus, quoique tu méparles un-peu de nos Paysanes; jete souhaite une Femme tout-comme elle; ou, pour te montrer mon cœur, je souhaite que M.^{lle} Manon te prenne à gré: nous connaissons sa famille; elle est honorable, & il y a du bien; tu monteras, au lieu de descendre, & pourtant consulte encore; & dès que tu seras décidé, tu me le manderas, & je parlerai à nos Père & Mère; & l'on mettra Ursule auprès de toi. Nous t'embrassons tous; mais à l'exception d'Ursule, il n'est aucun de nos Frères & Sœurs qui t'aime autant que

P. R.

Je suis bien charmé de la bonne rencontre du P. D'Arras, & je t'ai réservé ce compliment-là pour la fin. J'ai lu l'endroit de ta lettre où tu parles de lui à notre bonne Mère; elle en a été toute joyeuse; elle t'enjoint de bien profiter des avis de ce bon Religieux, & se recommande à ses bonnes prières.



G 2

EDMOND, à PIERROT.

[Il se défend mal, & se laisse pénétrer.]

GIROUÈTE, moi, chère Aîné! mais, non, je ne le fais pas du-tout. Faut-il donc fermer les yeux, & l'empêcher de penser? J'ai trouvé Tiennète jolie; m^{lle} Manon intéressante & jolie; Edmée intéressante, aimable & belle; m^{me} Parangon plus belle, plus intéressante, plus aimable, plus jolie, & respectable par-dessus tout cela, en-un-mot mot une Femme parfaite. Elle n'a peut-être rien de plus mignon dans les traits que les trois autres; car Tiennète est bien mignone; m^{lle} Manon l'est aussi, & de plus elle a un je-ne-sais-quoi qui parle aux sens, & qui rappelle son Buveur, comme on dit; Edmée a la plus belle chevelure brune, un air séduisant de jeunesse & d'ingénuité si touchant, si touchant!... Mais dans m^{me} Parangon les attraits sont plus développés; elle a cette aisance & ces grâces que donne l'usage du monde, sur-tout le séjour à la Capitale, & dont on n'a pas d'idée chés nous, mais qui se font sentir, dès qu'on les voit; ajoute à cela que ses vertus sont encore plus d'impression sur moi que ses charmes. Si la belle Edmée possédait tout cela, tu ne me verrais pas indécis comme

je le suis... mais je ne l'ai vu qu'une fois, & j'en suis bienaise; je ne chercherai pas même à la voir davantage, afin de vous donner la satisfaction de m'attacher à M^{lle} Manon, pour laquelle je vois bien que vous panchez. D'ailleurs, je sens un plaisir que je ne saurais exprimer, lorsque je songe que par-là je serai le Cousin de M.^{me} Parangon.

Je n'ai point de répugnance pour le mariage; aucontraire, malgré ma jeunesse, il me semble qu'il me faut cet état pour être heureux: mais, en venant ici, je ne me serais pas imaginé qu'il en serait si-tôt question: cela s'agence, je ne fais comment. Je te dirai, qu'aujourd'hui M. Parangon m'a familièrement entretenu de sa Cousine, & qu'il s'est assés clairement expliqué au sujet du mariage, pour me donner à entendre qu'il avait des vues sur moi. De peur néanmoins de faire une bévue, j'ai répondu vaguement; je lui ai représenté, que j'étais encore bien jeune, & sans état, & qu'on n'est pas Artiste, pour prendre les premiers principes d'un Art; que je commençais une carrière longue & difficile, & dont il n'était pas sûr que j'atteignisse le but. Il m'a répondu, qu'il présageait tout ce que je serais un jour, & qu'il en était content.* Que veut dire tant de prévenance, de zèle &

78 *LE PAYSAN PERVERTI* ;
de bonté ? D'un côté , je me dis que je
ne suis pas d'un mérite assés saillant ,
comme on dit ici , pour mériter ce com-
pliment-là , & que ma fortune n'est pas
assés anple , pour qu'on me jete à la tête
une jolie Fille , sans qu'il y ait de secrètes
raisons , que je ne saurais comprendre : de
l'autre , j'imagine qu'on m'aime , parce
que je tâche d'être officieus , complaisant ,
apliqué ; que jamais je ne raille persone ,
& que je dissimule les mauvais procédés
de mes deux Camarades : on me flate (&
je crais m'en apercevoir moi-même) que
je les surpasse : M.^{me} Parangon le pense ,
ainsi que M.^{le} Manon , qui vient souper
ici tous les jours , depuis qu'elle n'y de-
meure plus ; mais cette dernière me loue
trop pour que je la craye , & j'ai fait at-
tention que M.^{me} Parangon en est comme
honteuse ; elle ne l'aplaudit pas , elle qui
paraît si bien disposée pour moi en toute
autre occasion...

Le soir.

On m'a intérompu à la moitié de ma
Lettre ; M.^{me} Parangon a voulu que je fusse
son émule dans une copie d'un petit ta-
bleau de *Boucher* , qu'elle voulait faire ; j'ai
travaillé toute la journée sans interrup-
tion , mais je ne suis pas content de moi.

Deux-fois de suite M.^{le} Manon m'a-
vait demandé mon bras pour aler à la pro-
menade , & je l'accompagnais avec beau-

coup de plaisir. Aujourd'hui, M.^{me} Parangon, avant qu'on sortît de table, m'a donné une commission pressée : je me suis levé sur-le-champ, tant j'avais hâte de lui obéir. A mon retour, je l'ai trouvée seule ; elle m'a reçu d'un air ouvert & riant, en me disant qu'elle ne sortirait pas, & si je voulais lui faire compagnie ? J'ai tout en rougissant balbucié quelque chose qu'elle n'a pas compris, ni moi non - plus ; j'étais hors de moi, tant je me trouvais flaté. Elle s'est assise, & m'a fait mettre à-côté d'elle, en me donnant un Livre, qu'elle m'a prié de lui lire. Comme j'allais commencer, Tiennète est entrée, & s'est placée auprès de sa Maitresse pour m'écouter. Je n'ai pu me défendre d'une réflexion que voici ; *Comment une M.^{me} Parangon, si vertueuse, qui connaît cette Fille, ne la renvoie-t-elle pas ? & pourquoi la souffre-t-elle à ses côtés ? Il faut être bon ; mais je ne crains pas qu'il soit bien d'être faible, & de tolérer le vice.* Le livre qu'on venait de me donner, a pour titre, *Lettres du Marquis de Roselle.* Je lisais rapidement ; il semblait que l'Auteur eût puisé tout ce qu'il disait dans mon propre cœur. Mais comme j'ai été surpris, quand j'ai vue que cette *Léonore* n'était qu'une fourbe ! j'ai regardé Tiennète à la dérobée. Nous en étions au milieu de

80 *LE PAYSAN PERVERTI,*
la I.^{re} Partie; l'on m'a dit de cesser de lire.
Nous avons causé sur notre lecture : M.^{me}
Parangon a montré les sentimens les plus
honnêtes & les plus délicats : à mon grand
étonnement, Tiennète ôsait dire comme
sa Maitresse; elle-avait l'éfronterie d'en
étaler que je n'aurais pas crus moins
beaus, si je n'avais connu le Sujet. Ensuite
je ne fais à quel propos elle a été parler
d'Edmée: elle a découvert ce qu'était cette
aimable Fille, & je vais t'en faire part.

Edmée Servigné est fille d'un Vigneron
aisé, qui peut donner à chacune de ses
deux Filles un affés bon mariage. La Ca-
dète (c'est la jolie) a reçu une éducation
beaucoup meilleure que son Aînée, ayant
été élevé aux Dames de *la-Providence*
depuis l'âge de six ans, jusqu'à quinze.
C'est ce qui fait qu'elle vit fort retirée, &
qu'elle ne se mêle guères aux jeux & aux
divertissemens de ses Pareilles; parce que
dès qu'elle s'y trouve, elle les oblige d'é-
loigner les Garçons de leur connaissance,
que leur grossièreté lui rend insupporta-
bles. Cette Jeune - persone est fort in-
truite, fait faire mille petits ouvrages, &
ne se trouverait pas déplacée parmi d'*hon-
nêtes-gens* (comme on dit ici, en par-
lant des Riches); aulieu qu'elle le paraît
beaucoup avec ceux de sa condition : Ce-
qui n'est peut-être pas avantageus pour

elle (a remarqué Tiennète), & lui fait mener une vie fort triste ; elle mériterait quelqu'un qui l'affortît—.

Effectivement , mon Frère , voila une charmante Fille ! & je regrète bien qu'il faille y renoncer. Je veux prendre quelque temps encore pour me décider , de peur de me préparer un long repentir ; & toi-même , tu ne voudrais pas que j'agisse avec précipitation.

Mes respects à nos chers Père & Mère, &c.



X X. ME

Le Même au Même.

[Ce qu'était d'Arras : Conversation singulière avec une Jeune-personne.]

JE me suis promené hiér après-dîner plus de deux genres avec le bon Religieus dont je t'ai parlé , mon Pierre. Je ne saurais te raporter le centième des amitiés qu'il m'a faites ; nous voila , je pense , amis pour la vie , & il me l'a plusieurs fois assuré. Ce n'est pas des ces Dévots scrupuleus , qui défendent tous les plaisirs , & qui ne dérident jamais ; il permet qu'on s'évertue un-peu , & lui-même se prête à de petites parties honnêtes. Par-exemple , après notre promenade , nous avons goûté dans le jardin du Couvent , avec deux ou trois de ses Amis , & quelques Religieus ,

82 LE PAYSAN PERVERTI,

que le P. D'Arras a vu passer, & qu'il a
apelés. Il est fort considéré dans la Maison,
où les Supérieurs le laissent agir à sa fan-
tasia. Il est d'une bonne famille, & jouit
d'une pension assés forte, qu'une Sœur
unique, richement établie, lui paye exac-
tement; il ne l'emploie qu'à se faire ai-
mer de tout le monde; aussi les meilleures
Maisons de la Ville lui sont-elles ouvertes;
ce qui n'est pas une petite preuve de son
mérite. Il m'a dit qu'il voulait me former,
& me procurer de bonnes Connaissances.
Tu vois que c'est un grand bonheur pour
moi de lui avoir plu. M.^{me} Parangon, à
laquelle il a parlé de moi, ne me paraît
pas fâchée que je sois en liaison avec un
Homme comme lui, si capable de me don-
ner de bons conseils.

Je suis moins décidé que jamais entre
M.^{lle} Manon & la petite Edmée. Si l'une
me tient plus au cœur, l'autre convient
mieux à mon avancement dans le monde.
La dernière me montre toujours plus d'in-
clination, & s'est même assés ouvertement
expliquée, pour que je puisse, sans présom-
ption, croire qu'elle pense à moi. Je ne
dois, ni ne veux rien te cacher, mon Ami.

Hiér, M. Parangon enmena sa Femme
souper en ville. En partant, il dit à Tien-
nère, que si M.^{lle} Manon venait, elle la
priât de rester, & que je lui tiendrais com-

pagnie à souper. Effectivement, lorsque j'eus quitté le P. D'Arras, je la trouvai. Elle me dit en riant, qu'elle m'attendait avec beaucoup d'impatience; qu'il était près de sept-heures, & qu'elle avait appréhendé que je n'en fîsse autant que mes deux Camarades, qui ne devaient pas souper à la maison. Elle ajouta qu'elle allait faire un tour dans le jardin, en attendant l'heure de se mettre à table; & elle me tendit la main, pour que je l'accompagnasse. Il commençait à faire sombre. Nous causâmes d'abord de choses indifférentes, en marchant: après avoir parcouru quelques allées, mademoiselle Manon s'assit sur un escalier de gazon; je me mis à côté d'elle, & nous eûmes cet entretien: — Que le Ciel est serain! cette autone est la plus belle que j'aye encore vue. — Oui, mademoiselle, il fait le plus beau-temps du monde. — Il semble que les étoiles ayent une lumière plus étincelante & plus vive qu'à l'ordinaire? — Oui, mademoiselle. — *Oui, Mademoiselle?*... mais savez-vous, Monsieur, que vous ne répondez pas bien, & que je quêtais un compliment? est-ce que vous n'en savez pas faire? — Pardonnez-moi, mademoiselle: Par-exemple, lorsque, vous m'avez parlé de la beauté des étoiles, il m'est venu en pensée de vous dire. . . . — De me

84 *LE PAYSAN PERVERTI* ;
dire ? — De vous dire... — Eh-bien ?
quoi donc ? — Que le feu de vos yeux est
plus brillant & plus doux que le feu dont
elles brillent. — Envérité , vous l'avez pen-
sé ? — Oui , mademoiselle , & je n'osais
le dire. — Mais ces choses-là se disent ,
sur-tout dans un tête-à-tête ; elles se di-
sent sans difficulté. . . . Il est bien d'autres
choses , lorsqu'on est sans témoins , que
l'on peut se dire encore. . Je voudrais être
votre Confidente. Voyons ; communi-
quons-nous tous nos petits secrets : mais
peint de réserve ; je n'en veux point avoir
pour vous ; à-condition que de votre côté,
vous ne m'alez rien cacher. Avez-vous
aimé ? Aimez-vous ?... Je crains que vous
rougissez ? alons point de honte : la sensi-
bilité ne deshônore pas un bon cœur ; &
puis , songez que votre sincérité sera la me-
sure de la mienne. — J'aimerais si... — Eh-
bien , si ? — Si je crayais l'être. — Je ne
vous crains pas fait pour être rebuté. (Sa
jolie main se jouait dans les boucles de
mes cheveux , en disant ces mots flatteurs.)
Celle qui vous a touché n'est pas malheu-
reuse , & si je la connaissais , je lui parle-
rais en votre faveur. — Vous êtes bien
bonne , mademoiselle. — Mais je crairais
l'être pour elle. Vous me l'alez nommer ?
— La nommer ! — Oui. — Mais.
— Vous n'osez ? — Je crains... — Que

craignez-vous? de lui manquer? — Il est des choses... — Desabusez-vous; on ne manque jamais à une *Fille*, en disant qu'on l'aime, le lui dît-on en face... Elle est bien? — Oh!... charmante. — Sa taille? — Comme la Beauté doit l'avoir. — J'entens; elle est d'une taille avantageuse, sans être colossale. Brune? blonde? Ni l'un ni l'autre peut être? — Il est vrai; ses beaux cheveux (je me suis arrêté en regardant les siens, qui sont cendrés)... — Est-elle riche? — Plus qu'il ne faut, pour que j'ose m'élever jusqu'à elle. — Vous n'êtes pas ambitieux! Avez-vous remarqué jamais qu'elle prît à vous quelque intérêt? — Je ne m'en flate pas. — Mais il ne faut pas être si modeste! — Lorsqu'on se connaît, l'on a toujours peur de s'abuser. — Faut-il donc nous réduire à la nécessité de vous dire crûment que l'on vous aime? de vous répéter, l'on vous aime? Un Amant assés bouché pour nous réduire-là, mériterait... Cependant, c'est un grand défaut que la présomption; un Amant présomptueux... oh! je le détesterais: l'aimable retenue a des charmes si doux!... pourvu néanmoins qu'elle n'excede pas les bornes. Par-exemple, je voudrais qu'un Amant (si j'en avais un) à qui je ferais des questions.. avec... une sorte d'opiniâtreté; de ces questions, là, ... singulières;

je voudrais qu'il devinât que je ne suis pas guidée par une frivole curiosité... Voilà Tiennète qui vient nous avertir; après souper, nous reprendrons notre conversation; & je vous ferai à-mon-tour, des confidences un - peu plus claires que les vôtres—.

Quand nous avons été rentrés, j'ai vu le contraste le plus complet; M.^{lle} Manon était d'un enjoûment qui la rendait mille fois plus aimable; Tiennète, d'un triste assés maussade, qui redoublait à chaque fois que la première me parlait à l'oreille. Cette Fille mangeait avec nous; elle a quitté la table de bonne-heure pour aler sur la porte, où elle n'a pas été long-temps; elle est revenue avec M. Loiseau, que Mademoiselle Manon a reçu fraidement, quoiqu'auparavant elle eût accoutumé de lui faire bon-aaccueil, lorsqu'il venait me demander. J'étais surpris qu'il restât, malgré l'air d'ennui qu'elle ne prenait pas la peine de lui déguiser; dans ces cas-là, moi, je suis à toutes jambes. Enfin, impatientée, poussée à-bout, elle m'a prié de lui donner la main pour retourner chés elle. M. Loiseau se disposait à nous suivre; elle l'a durement prié de s'en dispenser. Il m'a paru tout interdit. Nous alions nous éloigner; mais nous nous sommes aperçus que Tiennète était sortie: il a

salu l'attendre. Pour-le-coup, j'ai trouvé M. Loiseau bien indiscret de ne pas nous laisser ; il voyait notre dépit (car je commençais d'en montrer), & paraissait n'en tenir-compte. Nous espérions pourtant de nous en défaire à force de duretés, lorsque l'arrivée de M.^{me} Parangon a renversé tout notre petit système. Elle s'était trouvée indisposée, & avait quitté la table pour venir se mettre au lit. Elle a prié M. Loiseau de remener sa Cousine ; & moi, j'ai couru chercher quelques cordiaux dont elle m'a dit qu'elle avait besoin.

Tiennète était auprès d'elle quand je suis revenu ; elle n'a rien voulu prendre, & m'a paru fort tranquile, assés même pour que je continuasse la lecture du livre que j'avais commencé la veille. En achevant, j'ai lâché sans réflexion, & tout machinalement, *Ah ! qu'il est heureux ! Elles ont souri toutes-deux ; & Tiennète a dit ; — N'est-il pas vrai, Madame, que ce serait dommage ! — Oui, mon Amie, je t'en assure— !* a répondu M.^{me} Parangon. *Mon Amie !* Envérité je ne conçois pas plus cette Dame que Tiennète ! seraient-elles d'accord, pour... Non ; cela est impossible... Cependant, j'entens soudement courir à mes oreilles un certain bruit, *Que Madame Parangon ne peut plus souffrir les caresses de son Mari ; qu'elle*

88 LE PAYSAN PERVERTI,
voit d'un grand tranquile, une autre jouir
de ses droits; que les desordres de M. Pa-
rangon... je ne fais quoi, des choses ou
je n'ai rien compris, l'ont aliénée. Mais,
dans ce cas là, M.^{me} Parangon ne serait
donc plus cette Femme vertueuse, digne
de tant de respect... (mon cœur dément
cette idée, & se soulève contre) & Tiennète
serait aussi à plaindre que coupable ?
Le temps éclaircira tout.

Je reviens à t'avouer, d'après ce que Ma-
dame Parangon & Tiennète ont dit en-
suite (car elles ont parlé d'Edmée), que
je me trouve moins décidé que jamais.
Mademoiselle Manon est bien aimable ! si
tu savais qu'elle était séduisante, qu'elle a-
vait de grâces, en me parlant dans le jardin !
Et-puis, cela ferait plus de plaisir à nos chers
Père & Mère & à toi... Je sens pourtant que
j'aimerais mieux Edmée : mais cela ne mè-
ne à rien, & quand on est à la Ville, il ne
faut songer qu'à s'avancer... Oh ! si Mada-
me Parangon était à la place de l'une ou
de l'autre, que je serais bientôt déterminé !

XXI. ME

Le Même au Même.

[On s'empare de son esprit.]

MA-FOI, mon Pierre, je n'ai pas le
temps de respirer ; & je ne pourrai m'en
dédire,

dédire , je crâis ? Il n'y a plus de doute ; M.^{lle} Manon me trouve à son gré ; M. Parangon , qui me paraissait si froid , si bourru , prend mes intérêts avec feu : Je suis (dit-il) un Parti sortable pour la Cousine de sa Femme ; il se propose de cultiver avec soin mes dispositions , & de me dévoiler de bonne-heure tous les secrets de son Art. Mais pour te faire mieux comprendre tout cela , je vais te rapporter mot-à-mot , les entretiens que j'ai eus avec tous-les-deux.

Tu fais que M.^{lle} Manon devait me faire à son tour confidence de ses sentimens , & tu te rapelles que nous ne pumes renouer notre entetien après souper. Hier , dans l'après-midi , M. Parangon me dit , que je me tinsse prêt à sept heures , parce que j'irais avec lui souper en ville. Je fus surpris , autant que tu le peux craire , d'une aussi rare faveur : je le fus davantage encore , & bien agréablement , lorsque je me vis chés la Mère de M.^{lle} Manon , qui m'accueillit comme si j'avais été son Enfant. Après les premières politesses , M. Parangon passa dans une autre chambre avec la Mère & une Sœur aînée ; de-sorte que nous sommes demeurés seuls M.^{lle} Manon & moi. Jamais elle ne m'avait paru si jolie : sa parure avait quelque chose de coquet , & de recherché , qui lui séyait

Tome I.



90 LE PAYSAN PERVERTI ,
à-merveilles ; je ne pouvais la regarder
sans admiration ; mais je gardais le silen-
ce : elle se taisait aussi , & nous nous regar-
dions tous-deux. Pour la première-fois ,
j'ai vu dans ses yeux une pudeur timide ,
& sur son visage un modeste embarras.
Au fond de mon cœur , je lui ai dit :
—Belle Manon ! ah ! que vous méritez à-
présent l'hommage que vous paraissez
n'exiger plus—! Notre silence a duré ; mais
longtemps. Elle l'a rompu la première ,
& m'a dit d'un ton affectueux : —Vous
paraissez rêveur , Edmond ? & moi , je
crais en vérité que je partage votre rêve-
rie !... Vous soupirez ! voudriez-vous me
dire quel est l'heureux Objet de ce sou-
pir !... Vous ne répondez rien ! —Apa-
rennement , mademoiselle , que l'on ne
trouve pas d'expressions , quand on sent
trop. —Du sentiment ! Il est bien doux ,
Edmond , d'en éprouver de tendre ; plus
doux de le faire naître ; délicieux pour
des Amans de le savourer ensemble...
Alors , causons. Que me direz - vous ?
—Mais , si je l'osais , c'est moi qui de-
vrais vous le demander. —*Si je l'osais !*
vous vous tenez trop loin des Gens ; Ed-
mond—! (Je me suis approché ; elle a souri ,
comme si ce n'eût pas été cela qu'elle vou-
lait dire). —Eh ! pourquoi donc hésitez-
vous à me faire des questions ? —Eh !
bien , puisque vous m'enhardissez , ... je

crais que c'est vous qui me devez une confiance. — Mais vous me le rappelez !... songeriez-vous encore à cette folie ? — Sageffe ou folie, elle m'intéresse. — Ah ! que je vous aime comme ça !... Eh-bien tenez, vous voila comme je vous desirais... — Si j'ai ce bonheur, satisfaites donc mon ardente curiosité, Mademoiselle ? — Si vous m'en pressez bien fort, je pourrai devenir indiscrete. (Je lui ai baisé la main). Est-ce ainsi que vous pressez ?... plus de retenue. (Je suis devenu rouge, & j'ai craint de l'avoir offensée), Je vois bien qu'il faut se rendre (a-t-elle repris)... Cependant, il est juste que les choses soient égales entre nous ; vous m'intérogerez, comme je fesais, & vous devinerez à-demi-mot : Alons, commençons. — Mademoiselle, quel est votre secret ? — Edmond ! — Oui, de quelle nature est-il ? — Mais, dois-je répondre à cela ? — Oui, & sincèrement. — Eh-bien, je crois que c'est... de l'amour. — Vous croyez ? cela n'est donc pas sûr ? — Supposez-le sûr. — Vous aimez ? — J'aime. — Beaucoup ? — Beaucoup. — Un Homme ? — Un Jeune-homme. — Qu'il est heureux ! — Ceci n'est plus une question, & je ne saurais y répondre. (J'ai gardé le silence durant quelques minutes ; puis j'ai repris :) — Con-

92 *LE PAYSAN PERVERTI,*
 naît-il son bonheur ? — Il le devrait.
 — Vous avez daigné le lui apprendre ,
 sans-doute ? — Oui , mais depuis peu de
 temps. — Comment a-t-il reçu cette pré-
 cieuse assurance ? (elle a été un - mo-
 ment sans répondre) : — Lui seul pour-
 rait le dire. — Douteriez - vous d'être
 aimée ! ah ! vous êtes faite pour tout sou-
 mettre à vos charmes ! — Depuis que je
 le connais , je me défie de leur pouvoir.
 — Seriez - vous constante ? — Jusqu'au
 tonbeau. — Comment l'aimez - vous ?
 — Pour lui-même. — Est-il le premier
 qui règne sur votre cœur ? — Mais , vous
 faites-là des questions.... Eh-bien , oui ; ce
 qu'il m'inspire , je ne l'éprouvai jamais.
 — Est-il jeune ? — De mon âge. — Sa fi-
 gure ? — Trop bien. — Son air ? — Est
 très-bien , & deviendra charmant. — Son
 esprit ? — Il en a ; mais on n'en connaît
 pas encore tout le brillant. —....Je ne
 saurais deviner. — Vous vous découragez
 bien vite ! — Où trouver cet Amant si
 parfait ? — *Parf* ! je ne dis pas cela ;
 mais qu'il est pour le devenir. — Eh-bien ,
 cet Amant donc , mérite-t-il ?... — Oui ,
 Monsieur , il mérite les sentimens qu'il
 m'inspire ; il est digne.... je regrette tous
 les momens de ma vie où je ne l'ai pas
 connu. — Ah ! mademoiselle ! vous me
 rendez jaloux de son bonheur. — Aveu-

gle ! pourquoi le seriez-vous ? — Eh ! où est-il , tandis qu'on lui fait un sort si glorieux ! — Auprès de moi—.

Chèr Pierrot , mes yeux se sont troublés , & je n'ai plus distingué les objets ; j'ai senti sous mes doigts la main de Manon , & mes lèvres l'ont pressée ; je suis tombé à ses genoux , ébloui , tout hors-de-moi. Ma charmante Maîtresse s'est baissée ; sa jolie bouche s'est aprouchée de ma joue , en me disant : — Relève-toi , mon Ami : oui , c'est toi que j'aime , c'est pour toi , qu'en ce moment , M. Parangon sonde les dispositions de ma Mère , pour la porter à t'accepter pour Gendre. — Quel bonheur ! me suis-je écrié ! Ah ! je ne vais plus m'occuper que de vous ! Quelle joie pour mes Parens ! que ma Mère aura de plaisir à vous nommer sa Fille— ! Et tout-de-sùite , j'allais lui montrer la Lettre où tu me le dis , quand M.^{me} sa Mère , M.^{lle} sa Sœur & M. Parangon sont rentrés. Ils avaient tous-trois l'air un peu pensif ; cependant les deux Dames m'ont fait mille caresses , sur-tout la Mère. Durant tout le repas M.^{lle} Manon était fort rouge , & elle n'a presque pas ouvert la bouche ; elle n'ôsait me regarder qu'un instant , & comme à la dérobée. Lorsqu'on a quitté la table , il était près de dix heures ; nous nous som-

94 *LE PAYSAN PERVERTI,*
mes disposés à nous en-aler ; & comme nous étions sur-le-point de sortir , M.^{m^s} Palestine a tiré d'une armoire de très-belles manchètttes , brodées par M.^{lle} Manon elle-même , dont elle m'a fait présent : c'est un ouvrage admirable : je ne savais comment la remercier.

En revenant , M. Parangon m'a demandé ce que je pensais des Persones chés quî nous avions soupé ? J'ai répondu que c'était de bien aimables Dames ; que M.^{me} Palestine était une femme respectable , qui m'avait rapelé ma Mère ; que M.^{lle} Manon était une jolie Fille comme ma Sœur Urfule , & que M.^{lle} Claudon , Sœur aînée , me paraissait d'un bon caractère & d'une humeur fort douce. — Eh-bien (a-t-il continué) , vous leur convenez aussi : je considère vos Parens , & je veux vous regarder comme si vous étiez mon Fils ; j'ai résolu de vous donner à Manon. Vous demeurerez chés votre Bellemère après votre mariage ; vous y ferez comme chés vos Père & Mère de S** , en un-mot comme Garçon ; je redoublerai mes soins pour vous former ; vous pourrez vous livrer sans inquiétude à l'étude de notre art ; au moyen de l'aisance où ce mariage va vous mettre : car Madame Palestine , qui vous regarde déjà comme l'apui de sa vieillesse , fera très-

bien les choses; elle est riche, & sa Fille aînée qui est d'une santé chancelante est décidée pour le célibat, vous aurez tout un jour Sans d'aussi grands avantages, quelque bonne volonté que je me sente pour vous, je ne me presserais pas: mais il faut saisir l'occasion aux cheveux, lorsqu'elle se présente;... à-moins... que ce ne fût pas votre sentiment— J'ai remercié M. Parangon de ses bontés; j'ai dit que Madame Palestine & mademoiselle sa Fille me fesaient beaucoup d'honneur, & que je tâcherais de m'en rendre digne. —S'il est ainsi, je vous répons de tout (a repris M. Parangon) à ma Femme, à qui j'ai communiqué mon projet, m'a fait quelques objections... Mon Enfant, les Femmes font comme cela; elles vous accueillent; vous sourient; vous les croyez bien portées pour vous; & tout-d'un-coup vous vous apercevez que vous ne tenez rien. Par-exemple, n'est-il pas vrai que vous auriez pensé que ma Femme désirait votre bien? & cependant elle s'y oppose: il n'est pas jusqu'à cette bonne pièce de Tiennète, devant qui j'ai parlé, qui n'ait dit son avis: *Notre Cousine peut trouver un Parti considérable, un Homme-de robe, un Médecin, que fais-je?* —Cela ne me surprend pas, Monsieur (ai-je répondu); vos bontés pour moi sont si grandes...

—Laissons-là mes bontés : puisqu'il faut vous le dire , Manon vous aime , & je fers son goût , qu'elle a combattu long-temps ; cette pauvre Enfant me craignait. L'Innocente ne me connaissait guères ! Je vois loin ; vous êtes un bon Sujet ; vous surpasserez un - jour , si vous travaillez , tel qui se craint fort audeffus de vous : voyez à Paris les *Vanloo* , les *Boucher* , les *Vernet* , & beaucoup d'autres , comme ils sont recherchés des Grands... Je vous donne une Femme charmante , qui vous aime ; je lui donne un Mari qui ne pourra s'empêcher de l'aimer , & qui fera son chemin. Tenez , mon Garçon , il faut s'aimer quand on se marie ; madame Parangon ne m'aimait pas ; je l'aimais , moi , de la meilleure-foi du monde : à-la-longue , je me suis aperçu que j'aimais tout-seul ; ma-foi , je suis devenu froid comme un marbre , & je me déplais dans cet état-là , je m'y déplais on ne saurait dire combien... J'ai élevé cette petite Manon ; j'ai vu cela tout jeune ; je m'y suis attaché comme un Père à sa Fille , & je crais faire son bonheur en vous la donnant. Est-ce que ma Femme n'a pas quelquefois été jalouse sur elle ? mais jalouse , au-poinr qu'elle pensait des choses... Elle a reconnu la fausseté de tout ; néanmoins je crains qu'au-fond elle ne l'aime pas.

—Je

— Je crains, Monsieur, que vous ne rendez pas justice à Madame votre Femme; j'ai vu l'accueil qu'elle a fait à Mademoiselle Manon, &c... — Pauvre Crédule! vous y êtes! les Femmes! elles se caressent pour se mieux déchirer; elles s'embrassent, & voudraient s'étouffer. Mais en voilà trop là-dessus; gardez le secret jusqu'à ce que nous soyons sûrs: car nous n'avons affaire qu'à des Femmes, dont l'esprit, vraie girouète, tourne à tout vent. Si elles venaient à se dédire, il ne faudrait pas qu'elles pussent se vanter de nous avoir refusés; avec ma Femme sur-tout & sa digne Confidente, *motus*. J'instruirai vos Parens; écrivez-leur de votre côté.

Nous nous sommes alors trouvé à la porte. Madame Parangon & Tiennète lisaient en nous attendant. Sans qu'on nous questionnât, M. Parangon a menti à sa Femme. Mon Pierre, quoique je sache à-présent qu'elle n'est pas aussi portée pour moi que je le croyais, je n'ai pu m'empêcher de me dire intérieurement: Peut-on mentir à une Femme si aimable! je ne veux jamais avoir de secrets pour la mienne.

Oui; me voilà bien décidé; mademoiselle Manon est ce qu'il me faut. Parle-s-en à nos chers Père & Mère, & fais leur entendre qu'il n'y a plus rien qui les doive empêcher d'envoyer Ursule à la Ville. Mademoi-

98 *LE PAYSAN PERVERTI*,
selle Manon l'aura bientôt mise au fait
des usages & des modes ; elles devien-
dront amies , & notre union en sera plus
heureuse. Nous pouvons être mariés à-peu-
près-tous-deux dans le même temps , chès
Aîné. Je t'enbrasse bien tendrement.

P. S. Le *P.* d'Arras m'a donné la con-
naissance d'un bien aimable Homme
nouvellement arrivé de Paris , & qui se
nomme *M. Gaudet* : il est Graveur , très-
habile dans son art , quoiqu'assés jeune ,
& fort riche : il m'a pris en amitié , sur
la recommandation du Père , qui com-
mence , comme tu vois , à effectuer la
promesse qu'il m'a faite de me produire.

XXI I. ME

PIERROT , à EDMOND.

[Par ignorance, j'aide à le pousser dans le précipice.]

JE te fais réponse bien-vite , mon pau-
vre Edmond , pour te dire ; que te voila
enfin au point où je te souhaitais. Que le
Seigneur bénisse nos mariages à tous-les-
deux , & que nos Prétendues soient en sa
sainte-garde. Et quant au bon *P.* Reli-
gieux , notre bonne Mère & moi nous-
sommes bien contents de la connaissance
que tu en as faite ; & de celle qu'il t'a
fait faire ; & nous crayons qu'il atti-

rera sur toi les bénédictions de Dieu; & en voila deja un bon commencement. Et quant à la chère D.^{lle} Manon, elle doit bien t'ôter de l'esprit toute remembrance des autres; & il m'a semblé, à moi, en lisant tes deux dernières, que j'aurais voulu que Marie - Jeanne fut un peu comme ça: mais ça n'est pas la mode ici que les Filles disent aux Garçons de si jolis petits mots, & puis ci, & puis ça, si gracieusement, qu'il me semble que mon oreille en est chatouillée. On a reçu chés nous deux mots de M. Parangon, où il m'ande ce qu'il a fait pour toi, & notre Père, après les avoir lus à notre Mère, nous a fait tous assenbler pour nous les lire aussi; & il m'a dit après souper de lire dans la Bible le chapitre du mariage d'Isaac avec Rébecca; & pendant que je lisais, nous avons vu qu'il essuyait ses yeus. Et puis ensuite nous avons fait prière comme de coutume, & à la fin, il nous a donné sa bénédiction à tous, & se tournant vers Ursule, qu'il veut t'envoyer ces jours ici, il l'a chargée de te porter celle qu'il lui donnait une seconde-fois pour toi. Nous avons été tout-attendris, & nous avons pleuré de joie; & puis nous nous sommes tous embrassés, & nous avons été l'un après l'autre embrasser notre Père & notre bonne Mère. Ils ne partiront que dans huit ou quinze jours

pour aller faire la demande, à-cause de nos vendanges. Tu auras soin de venir audevant d'Ursule, que je conduirai après-demain jusqu'à Saintbris. Je te dirai le reste de bouche. Nous t'aimons tous de notre cœur ; aime nous de même, & sur-tout.

Ton Frère PIERROT.



XXIII. ME

10 Octobre.

M. GAUDET, à M. LLE MANON.

[Voici le vrai Corrupteur d'Edmond qui paraît.]

CONVENEZ, charmante Cousine, que vous aviez besoin de mon secours ? Qu'aurait fait D'Arras ? les Gens de la robe ont toujours quelques scrupules. Je ne manquerai pas de me trouver à votre grand jour ; mais il ne faut pas que je paraisse ayant, à-cause de la belle Parangon. Le **une**-homme est son protégé, elle fait tout ; elle éclairerait de-près toutes nos démarches. Je suis fort content du Pré-tendu ; il y a de l'étoffe ; mais il m'a bien l'air de ces Fripons, qui ne doivent conserver de leur amour que les ailes. En honneur, vous pouvez le tromper un-peu, sans tous ces petits scrupules que vous m'avez montrés ; il ne fera pas longtenps en reste. Quant au préjugé en question, j'ai déjà commencé à le combattre : mais ces Gens de campagne y tiennent furieuse-

ment ! Sans cela je vous dirais , *Suivez plutôt l'amour que la prudence.* Je suis bien surpris qu'en montrant un rayon de miel à ce Jeune-affamé , il n'ait pas fait comme Jonathas : les Français ne sont aparemment pas si gourmands que les Juifs. C'était-là pourtant le *tranquillisatif* le plus sûr . . . Si nous pouvions lui faire-faire quelques mois séjour à la Capitale , vous en profiteriez pour passer le temps critique dans la retraite ; mais vous trouvez ce séjour-là trop dangereux pour la fidélité.

Papa Parangon a pris le sage patti , & son voyage est bien pensé. Les choses present , vous navigez entre Caribde & Scilla.

P. S. J'aprens que D'Arras a eu la bonhomie de dire mon nom à votre Prétendu : recommandez un silence absolu à ce dernier sur vos affaires : laissez-moi le soin de lui découvrir notre parenté , quand il en fera temps ; je le ferai de-manière à ne rien gâter.

 XXIV.^{ME}

 Le lendemain
10 h. du matin

EDMOND , à PIERROT.

[Beaus commencemens d'un côté ; porte-de-derrrière ménagée de l'autre.]

URSULE est arrivée ici , mon Ami , à dix heures du matin. Au plaisir que j'ai ressenti en l'enbrassant , il ne manquait

102 *LE PAYSAN PERVERTI*,
que ta présence. Pourquoi donc n'est-ce pas toi qui l'as amenée ? Je m'attendais à te voir à Saintbris, & j'étais prêt à partir, quand Ursule & notre jeune Bertrand sont entrés chés M. Parangon : Je t'avouérai même que j'ai été bien surpris que nos sages Parens ayent mis en route Ursule & Bertrand : qu'eussent fait ces deux Enfans, si des Mal-intentionés les avaient attaqués dans le bois de *la-Fée* (1), au fond de ce valon, où les Hommes ne passent jamais sans quelque terreur (2) ? Mais ils sont arrivés sains & saufs, dieu-merci. M.^{me} Parangon était seule dans le salon, c'est elle qui les a reçus. Notre Ursule s'est aprochée en rougissant ; elle a demandé son Frère, sans me nommer. L'aimable Dame à laquelle elle s'adressait, n'a pas voulu jouir de son embarras ; certains traits qui nous sont communs, & qu'elle a remarqués dans ma Sœur, l'ont mise au-fait tout-d'un-coup ; elle a dit à Tiennète de m'avertir. Lorsque j'ai paru, je l'ai trouvée assise à-côté de ma bonne Maitresse, qui lui disait les choses les plus flatteuses. Ursule s'est levée vivement, elle s'est jetée à mon cou,

(1) Ou *la-Fée*, comme on prononce par corruption.

(2) Il s'y est commis plusieurs affacinats, entre autres un dernièrement, en 1772.

& m'a embrassé deux-fois, avant que de me dire un seul mot. — On voit bien (a dit en souriant M.^{me} Parangon) que M.^{lle} n'aime point du-tout son Frère. — Ah ! Madame, a répondu bien sérieusement l'Innocente, après mon Père & ma Mère, il n'est personne au monde qui me soit aussi chère. — Vous êtes fatiguée, mon aimable Fille a repris M.^{me} Parangon ; venez dans la chambre où vous coucherez ; Tiennète, montez avec nous : (& voyant qu'Ursule regardait si je les suivais) — Il faut quitter pour un instant ce chère Frère ; nous ne tarderons pas à l'appeler.

Un accueil si flatteur pour mon sang, m'a pénétré plus que toutes les bontés que jusqu'à-présent M.^{me} Parangon a eues pour moi. Au-bout d'une demi-heure, Tiennète est venue me dire, que je pourrais monter : M.^{me} Parangon nous a laissés ensemble, en disant qu'il fallait que nous nous dissions tous nos petits secrets. Effectivement, ma Sœur en avait à me confier que je n'attendais pas. Après m'avoir assuré de l'amitié de notre respectable Père & de notre bonne Mère, de la tienne, de celle de nos Frères & Sœurs, Ursule m'a fait part de l'entretien qu'elle venait d'avoir avec M.^{me} Parangon, & voici comme elle me l'a raconté : — Après que nous avons été montées ici, Madame m'a

104 LE PAYSAN PERVERTI,
renouvelé ses caresses, & m'a témoigné
que je lui avais fait un plaisir infini de ve-
nir en droiture chés elle. — Je vous re-
garde (a-t-elle ajouté) comme un présent
que le Ciel m'envoie ; c'est moi qui veut ici
vous servir de mère & de sœur : accordez-
moi les sentimens que vous venez de m'ins-
pirer, & ce jour sera un des plus heureux de
ma vie. J'ai le cœur sensible ; aimer est un
besoins pour lui : mais une moitié du genre-
humain m'est interdite, puisque je suis
mariée ; & mon sexe ne m'avait encore
offert que cette Fille... Tiennète, (a-t-
elle dit en s'interrompant) asseyez-vous
auprès de nous... Vous voyez cette Fille,
elle n'est pas tout à-fait ce qu'elle paraît ;
je l'estime ; c'est ma Compagne, ma con-
solation, ma seule Amie ; faites-en aussi
la vôtre ; elle le mérite. Mais je vous aver-
tis que nous la perdrons bientôt ; je l'au-
rais regrettée seule ; nous la regreterons en-
semble : mon âme n'aime à s'unir qu'à des
âmes pures comme les vôtres, Filles aimab-
les... Ma belle Ursule, vous n'irez pas
chés celles avec qui l'on se propose de vous
faire vivre ;... non, vous n'irez pas ;...
il faut me le promettre. Laissez-moi l'ar-
bitre de votre sort ; que l'amitié la plus
tendre en dispose... Vous êtes surprise sans-
doute, de la chaleur que je montre, avant
de vous connaître : je ne m'arrête pas moi-

même à en pénétrer la cause ; il me suffit que je la sens, que je vous aime, & que je vais vous regarder comme l'égal de ma jeune Sœur Françoise, que j'aime bien tendrement. Vous pouvez compter sur la durée de mes dispositions à votre égard... A-présent, parlez à votre tour ; j'attens que vous m'expliquiez vos sentimens-. — Je suis confuse, Madame, de tant de tant de bontés (à répondu notre Ursule) : tout mon desir est de les reconnaître, & toute mon ambition de m'en tendre digne ; vous obéir sera ma loi-. Je ne fais pas (a continué ma Sœur) ce qu'une reponse si simple a eu de charmant pour cette Dame ; elle s'est écriée, en regardant Tiennète : *Son esprit répond à ses attraits*. Elle m'a embrassée ; & sur-le-champ, elle vous a fait appeler-.

Je suis resté muet, chère Aîné, à ce discours d'Ursule. Il me plonge dans un caos où je ne puis rien débrouiller : Tiennète estimable ! l'amie, la consolation de sa Maitresse ! Je le vois, M.^{me} Parangon est la dupe de cette Fillette : elle ignore les nouveaux égaremens de son Mari ; elle ne parlait que des anciens, lors de ces mots entrecoupées, que j'avais d'abord crus si clairs. La vertu sera-t-elle donc toujours la dupe de l'hypocrisie ! Que ma Sœur soit l'amie de M.^{me} Parangon ; c'est un bonheur qui m'enchanter ; elle n'en

peut jamais trouver une plus vertueuse, ni avoir une plus respectable Protectrice : mais être l'amie de Tiennère !... Oh ! quel abîme, que le cœur féminin ! Mais considère, je te prie, comme un malheureux panchant suffit pour nous dégrader ! Sans les faiblesses de Tiennère, Ursule devrait s'honorer d'être son Amie : Sans un goût excessif, non pour l'amour, mais pour les Femmes, M. Parangon n'aurait point de défauts essentiels : mais c'est ce goût déplacé, mal-réglé, qui l'engage dans des parties-de-table, donc M. Gaudet assure qu'il ne se soucie pas, dans la débaûche du vin, & qui le porte au jeu qui l'ennuie ; c'est ce goût, mais dépravé, qui le rend insensible aux attraits de son incomparable Épouse... Oui, mon Frère, tout épris que je suis de M.^{lle} Manon, si sa Cousine était fille, & que j'osasse prétendre... Mais tu m'as défendu ces idées-là. Je reviens à ce qu'elle a dit à ma Sœur

C'est avec le plus grand étonnement, que je vois que M.^{me} Parangon ne veut pas qu'Ursule demeure avec ma Prétendue. (Il est vrai qu'elle ne fait pas en quels termes j'en suis avec M.^{lle} Manon). Cependant, je la voudrais laisser maîtresse ; & je supplie nos chers Père & Mère de ne s'opposer à rien de ce qu'elle paraîtra desirer. Desobliger M.^{me} Parangon ! je crains que

j'aimerais mieux mourir... un si bon cœur ! une si belle âme !... C'est aussi ce que j'ai dit à notre Sœur ; il suffira qu'elle rende de fréquentes visites. . . .

[Comme M.^{me} Parangon ne veut pas absolument que Bertrand s'en retourne aujourd'hui , malgré la représentation que je lui ai faites qu'il avait une voiture , je n'achèverai ma Lettre que ce soir.]

à dix heures du soir.

Les Femmes sont singulières ! montrez-leur de la déférence , de la soumission , ou simplement de la confiance , elle en abusent ! Ce matin M. Parangon venait de partir pour la campagne , lorsque ma Sœur est arrivée (j'avais oublié de te le marquer) ; par conséquent il ne l'a pas vue. Étant redescendu sur les II heures , après t'avoir écrit , j'ai trouvé M.^{me} Parangon dans le salon. — Nous avons là-haut , m'a-t-elle dit , la plus jolie Villageoise qui soit dans le monde : Quand elle s'est présentée , j'ai cru voir la taille dégagée des Nymphes de la Mythologie ; le son harmonieux de sa voix , ses yeux modestement baissés , son embarras , la candeur qui brille dans tout ce qu'elle fait & dans tout ce qu'elle dit , m'on frappé comme je ne le fus jamais. Les deux entretiens que nous avons eus ensemble , m'attachent à elle pour toujours. Tiennète la pare ; vous allez la voir ; les habits de l'aimable Ursule sont simples

& sans éclat ; mais comme elle les embellit ! Je n'ai pu m'enpêcher de répondre : — Madame, ces derniers mots sont aussi ce qu'un jour on disait de vous à Tienne. — Vous me rendez pour Ursule mes complimens... Il est une chose que je voudrais bien exiger de vous : On ignore que votre Sœur soit ici ? — Exactement, Madame. — M'accorderez vous ce que je vais vous demander ? — Moi, Madame ! vous avez la bonté d'oublier que vous pouvez tout commander. — Edmond, vous avez été élevé au Village, & je veux croire que ce n'est pas là une des ces phrases qui ne signifient rien, comme à la Ville ; ainsi je la prens au piéd de la lettre, & vous remercie. — Madame, ai-je repris, daignez vous souvenir toujours, qu'exécuter vos ordres est pour moi... — Il ne faut pas (a-t-elle interrompu) que M. Parangon sache que votre Sœur est ici, ni qu'il la voye ; il ne faut pas que persone le sache après nous, c'est-à-dire, vous, Tienne, & moi ; persone absolument. J'exige cela de vous. (J'étais tout interdit, & ne répondais rien : elle a continué :) Dès demain, elle ira chés une Tante qui m'aime tendrement : ce sera pour Ursule une nouvelle Amie, dont je ne serai point jalouse ; mais je le serais de toute autre : vous m'entendez bien ? Prévenez vos Parens

là-dessus : Ursule est à-moi ; elle vient d'y consentir ; elle est à moi-seule , & à vous s'entend : elle va dîner là-haut avec votre jeune Frère , & vous ici avec moi ; nous passerons l'après-midi auprès d'elle ; mais je veux la dérober aux regards de toute la maison. Allez la voir un moment , & revenez vous mettre à table—.

Voilà du surprenant , de l'étrange , chère Aîné ! Moi , qui comptais que ma Sœur allait assurer mon mariage avec M^{lle} Manon , en gagnant son amitié , celle de sa Mère... Mais il n'y a pas de sens ! Et puis , je serai marié , je verrai ma Sœur , & je pourrais la cacher à ma Femme ! Il faudrait , pour cela , que nous vécutions dans une Ville immense comme Paris. Et pourquoi tout ce mystère ? En vérité toute femme est femme , & Madame Parangon comme une autre. . . . Mes doigts ont tremblé , en écrivant ces derniers mots ; il me semble que je blasphème un Être plus qu'humain. Effectivement , ce qu'elle venait de dire à Ursule , l'empire qu'elle a déjà pris sur son esprit , tout cela me confond , m'étonne , & m'interdit le murmure. En entrant auprès d'Ursule , j'ai trouvé qu'elle avait les yeux rouges comme si elle venait de pleurer ; cependant elle m'a paru fort enjouée. Elle m'a dit en me prenant la main : — Mon Frère , en venant

ici, je ne pouvais contenir la joie que je ressentais à chaque pas qui m'approchait de toi : j'ignorais pourtant un autre bonheur qui m'attendait, & que tu m'as préparé, sans le savoir. Mon Ami, tu m'as ouvert deux cœurs qui ne sont pas difficiles à connaître... en un moment, le mien s'est trouvé à l'unisson... (Elle s'est arrêtée un-peu en me regardant : & puis elle a repris :) Edmond, tout ce que Madame vient de te dire, est raisonnable; il ne faut pas hésiter; car je te dirai, que nous sommes bienheureux tous - deux, d'avoir trouvé une aussi vertueuse Amie... Sans elle, la Ville... ce qu'on en dit... les Hommes... les Femmes... tout me ferait peur—. (Et regardant notre jeune Frère) : — Va, mon chère Bertrand, retourne au Village, & ne sois pas tenté de le quitter; tu n'aurais pas le même bonheur qu'à notre Edmond : je te suivrais, j'abandonnerais toutes les espérances qu'on me fait concevoir, si je n'avais trouvé un bon Guide, qui ne desire que l'avantage d'Edmond & le mien : la Dame d'ici est une protectrice pour moi, que j'aime déjà comme ma Mère. — Est-ce un charme, me suis-je involontairement écrié ! la Sœur, le Frère, tous-deux ont les mêmes yeux, le même cœur—! Tiennète était derrière moi; elle a servi, & s'est mis à table avec Ursule &

notre Bertrand , en m'avertissant que l'on commençait à dîner dans la salle. J'y suis descendu.

Dès que mes Camarades ont eu repris leurs occupations , Madame Parangon m'a conduit auprès de ma Sœur. Nous y étions à-peine , que Tiennète est montée nous dire , que M.^{le} Manon venait d'entrer. M.^{me} Parangon s'est troublée ; Ursule a rougi ; elles se sont regardées. Après un moment d'indécision , la première m'a dit d'aler entretenir sa Cousine , & de l'engager à passer dans le jardin , sous le prétexte du beau temps qu'il fait , tandis qu'elle , ma Sœur & Bertrand fortiraient pour se rendre chés M.^{me} Canon (c'est le nom de la Tante dont elle m'avait parlé) où j'irais les joindre , dès que je serais libre. J'ai volé auprès de ma chère Prétendue. Tu n'as point d'idée de la peine que j'ai ressentie d'être obligé d'user de déguisement avec elle , & de lui cacher ma Sœur ; sur-tout dans de certains momens, où elle me montrait tant de tendresse , de confiance , d'attachement , qu'il n'y eut jamais rien de tel... Oh ! je l'aime à présent pour la vie , mon Pierre. Elle m'a cru seul , & m'a la première proposé de faire un tour dans le jardin. Nous nous sommes assis auprès d'un treillage , où l'on a laissé les plus belles grapes de muscat.

Manon, durant notre entretien, les regardait d'un air d'envie. Elle a quitté m'a main; elle ne me répondait qu'à-bâtons-rompus. Qu'avez-vous (ai-je dit en souriant)? — Ne voyez-vous pas que je les desire? — Et que desirez-vous? — Ne pas me deviner! Elle a lancé sur les grapes un coup-d'œil vif & baissant aussitôt les yeux, je les ai vus mouillés de larmes. Je me suis levé sur-le-champ, & j'ai cueilli les plus beaux raisins, que j'ai mis dans son tablier. Elle ne pouvait cacher son air de satisfaction; à chaque grappe que je lui donnais: — Encore, me disait-elle j'en veux encore. Elle en a dévoré deux plutôt qu'elle ne les a mangées; mais elle a voulu que je reçusse de sa main chaque grain de la troisième. Pour les autres, elle ne s'en est plus souciée, & m'a prié de les ôter de devant ses yeux. Je voyais bien un-peu de singularité, mais je trouvais un plaisir infini à me prêter à tout cela. Nous avons ensuite causé, comme tu vas voir.

— Mon Cousin est en campagne (m'a-t-elle dit). — Oui, il est parti ce matin. — Sait-on où il est allé? — Je l'ignore, mademoiselle; mais Madame... (*Elle m'a vivement interrompu*). — Madame l'ignore aussi. — Que nous importe son voyage (ai-je dit en riant)? auprès de
vous,

vous , quelqu'autre chose doit-il m'occuper ? — J'aime ce que vous dites-là , Edmond : mais en parlant du voyage de mon Cousin , je ne voulais vous parler que de vous : c'est chés vos Parens qu'est alé M. Parangon. Nous serons heureux ; je commence à le croire : je n'avais pas encore ôsé me livrer à cet espoir : mais le secret que vous avez gardé , assure nos projets. Dêfiez-vous de ma Cousine : madame Parangon est singulière , capricieuse ; elle n'a que ce défaut ; elle serait parfaite sans lui : M. Parangon & moi nous voudrions bien que , s'il était possible , elle ne fût notre mariage que le jour même. — Je m'y soumetts (ai-je répondu) : mais cependant pourquoi nous cacher d'elle ? je fais qu'elle vous aime ? — Je le crois aussi... mais... elle a quelquefois des idées particulières... Faut-il vous le dire ? J'ai quelques torts avec elle , & je l'avoue à mon Ami... Ah ! que ne vous ai-je connu plutôt !... Je vous aime sincèrement ; que le secret de nos cœurs ne soit qu'entre vous & moi ; s'il était connu d'un Tièrs , quel qu'il soit ,... vous m'entendez bien , quel qu'il soit ,... vous me perdriez.. Dans quelques jours , nous ferons tout l'un pour l'autre ; & vous sentez que sous ce point-de-vue , il n'est persone au monde que vos intérêts touchent comme moi

Ainsi, crayez à l'amour pur, héroïque ; mais ne crayez pas à l'amitié desintéressée. — Puisque je vous adore, ma belle Maitresse, d'où-vient tous ces discours, qui portent le trouble dans mon esprit ? — Que ce baiser le dissipe. Edmond ! ah si votre cœur était comme le mien, un mot pourrait nous assurer à-toujours notre estime mutuelle... Mais vous n'avez pas assez vécu. Ne pourra-t-on donc jamais trouver dans le même Objet, votre innocente candeur, & l'exemption des préjugés... fondés, je le veux bien ;... mais fondés... fondés sur des chimères, après tout, quand.. Infortunée ! — Vous, infortunée ! vous qui me rendez si heureux, vous ne le seriez pas !... chère Manon !... — Il faut vous l'avouer, Monsieur, vous n'avez pas le premier remué ce cœur qui vous adore uniquement aujourd'hui. — Mais vous m'aimez ? — Plus que ma vie. — Autrefois, avant de sortir de mon Endrait, cet aveu m'aurait peiné ; mais aujourd'hui, dès que vous m'aimez *uniquement*, c'est tout ce que je veux. — Quel heureux augure ?... Vous ne seriez donc pas jaloux, de ce que... un attachement (bien différent de celui que j'ai pour vous)... — Depuis que vous m'aimez ? — Je serais une indigne. — Non. Puisque vous m'aimez seul aujourd'hui, je me trouve

le plus heureux des hommes. — Eh-bien, mon chère Amant ; plus de secrets pour vous ;... je veux ne vous devoir qu'à vous-même : apprenez ... mais auparavant , vous avez reçu un serment que je ne violerai jamais : Je jure... Ah ! quand le voile sera déchiré... , m'aimerez vous encore ? — Je vous le jure à mon tour (ai-je répondu) par ce qu'il y a de plus sacré. — C'en est fait — , (a-t-elle repris)...

En ai-je dû croire mes yeux , chère Frère ? Manon, la fière Manon m'a paru vouloir se mettre à mes genoux ! Je n'ai vu ce mouvement que comme l'éclair ; je l'ai retenue dans mes bras ; je l'ai mise sur un banc de gazon ; & j'ai pris une posture faite pour moi , non pour elle. Ses bras se sont enlacés autour de mon cou : — Tu m'aimes, m'a-t-elle dit : répète-le moi sans cesse : à-force de l'entendre , je me persuaderai peut-être ... mon Époux ,... sois mon Ami ,... un Ami tendre , indulgent : pardonne une erreur ... que j'abhore...

Nous en étions-là , quand nous avons entendu marcher du côté de la porte. Je me suis levé ; j'ai vu le P. D'Arras , qui s'avancait du côté du treillage. Il était vêtu de Saintbris tout-express pour nous voir. Manon & moi nous avons été à sa rencontre. Il a paru charmé de nous trouver ensemble. Je craignais que M. Pa-

rangon, en passant, lui aura fait part de notre mariage, sous le sceau du secret; car il nous a donné de très-belles instructions sur les devoirs des Époux. La manière dont nous l'écoutions lui a paru d'un bon augure; il a glissé quelques louanges fort délicates à Mademoiselle Manon; elle en rougissait néanmoins avec grâce, & pour me cacher son trouble, elle m'a prié d'aler lui cueillir une fleur fort belle pour la saison, qui subsistait encore à quelque distance. Je ne fais ce qu'elle a demandé au bon Père; mais comme je me rapprochais, j'ai entendu qu'il lui répondait: *Il ne le faut pas absolument.* Ce sera quelques cas-de-conscience qu'il décidait. Manon m'a quitté presque aussitôt; le bon Religieux est allé à vêpres, & moi j'ai couru chés la Tante de Madame Parangon.

J'ai trouvé ma Sœur & sa nouvelle Protectrice seules d'un côté, Bertrand avec la bonne Dame Canon de l'autre, qui s'entretenaient paisiblement. On m'a dit que j'avais fait attendre longtemps. J'ai répondu que le P. D'Arras était venu nous joindre dans le jardin. Cette réponse a paru satisfaisante. —Eh-bien, mon chér Edmond, m'a dit la bonne Dame Canon, comment vont les progrès? —Ils sont lents, Madame. —Pas en tout, mon Enfant: mais prenez garde au pot-au-

noir ! chacun a ses vues : *Quand le Chat a méfait , il met de la cendre dessus. Le Moineau fait son nid dans ceux des Hirondelles. Le Coucou pond son œuf dans le nid de la Verdrière. Qui nous flatte , nous veut tromper. La défiance est mère de sûreté.* M'entendez-vous ? — Très parfaitement , madame ; tout ce que vous dites-là est bien vrai ; car ce sont des Proverbes. — Écoutez ma Nièce , c'est une brave Femme ; entendez-vous ? écoutez-la... Ma-foi oui ! à dix-huit aus , un Garçon comme vous s'aler brider ! Il fait beau voir marier les Enfans ! Allez , Femme est marchandise trompeuse : *Qui n'en a point , s'en point ; & qui en prend s'en repent.* J'ai été Femme (car on ne l'est plus à mon âge) , & je les connais ; elles vous *gourent* ces pauvres Hommes ! Hum ! les Serpens ! Tenez , j'en ai connu , & j'en connais encore... Heureusement , madame Parangon & ma Sœur l'ont interrompue en s'approchant , sans quoi j'alais encore essuyer un déluge de Proverbes. Il paraît que le secret de mon mariage a transpiré , qu'on en a bien parlé depuis l'arrivée d'Ursule , & qu'on le desapprouve. Ce qui me console , c'est que notre Sœur ignore qu'il doit se faire si promptement. Cependant j'éprouve une peine bien sensible , c'est que madame Parangon

118 LE PAYSAN PERVERTI,
gon voit que je déguise avec elle. Cette
pensée-là me tourmente. Cependant j'at-
tendrai le retour de M. Parangon, avant
que de rien hasarder.

Voilà bien des nouvelles, mon chère
Pierrot; & nous ne sommes pas aubout.
Je prévois des tracasseries. Mais je suis
bien décidé.

P. S. Ursule est restée chés Madame Canon,
où M.^{me} Parangon veut qu'elle demeure.

X X V. ME

EDMOND, à PIERROT.

[*Finesse de M. Parangon.*]

COMME je vois par tes Lettres, qu'on
ne se sert plus de nos préambules ordi-
naires, *Je vous écris ces lignes*, & autres;
par-ainfi, je les suprimerais des miennes.

A-peine, mon chère Edmond, étais-je de
retour chés nous; après avoir conduit
Ursule & Bertrand jusqu'au-dessus de la
coline, que nous avons vu arriver ton
Maître, le bon M. Parangon, qui est venu
lui-même pour presser notre Père & notre
Mère, de partir dès demain avec lui, à
l'effet d'accomplir ton alliance avec Made-
moiselle Manon: Vous aurez un ban diman-
che, & dispense des deux autres, pour être
mariés de mardi en-huit. Et c'est ce qui
fait, mon chère Frère, qu'à leur insu je

t'envoie celle-ci par Georget, afin que tu les surprennes, en allant au-devant d'eux, jusqu'aux bois. Notre Père sera à cheval, & notre Mère sera sur sa monture ordinaire; car les chevaux qui ont mené Ursule dans la voiture couverte seraient trop fatigués, n'arrivant que ce soir; si-bien que notre Mère pourrait être incommodée durant quatre lieues qu'il y a sans villages, si je n'y avais pourvu: je te dirai donc que j'ai fait faire un berceau de coudriers & de jeunes charmes, avec des branches de vignes garnies de fruits que j'ai coupées; & ce berceau est à la corne bois de la *Provenchère*, tout-justement à l'endroit jusqu'auquel je te reconduisis, quand tu fus demeurer à la Ville: car depuis, cet endroit-là m'a toujours causé comme un attendrissement qui me fait peine & plaisir tout-à-la-fois. Demain dès le matin, j'y ferai porter une jolie petite collation; & ceux qui l'auront portée s'en-iront, dès que tu seras arrivé, par un autre chemin; & toi, tu te tiendras assis à l'entrée du berceau; & lorsque notre Père, notre Mère, & M. Parangon approcheront, tu joueras sur ta flûte cet air que notre Mère aime tant. Ils seront bien surpris; je ferai l'étonné comme les autres; & quand ils verront tout ça, ils auront bien de la satisfaction, & ils feront dans ces pauvres campagnes un agréable repas.

Mon chère Frère, je n'ai qu'un regret, c'est de ne pouvoir être témoin de ton mariage. Il faut que je gouverne la maison en l'absence de notre Père, que je veille au vin nouveau, & que j'avance la semence des blés; nous sommes dans le temps de l'année le plus à ménager, comme tu fais bien; puisque si on laisse échapper un beau jour, on n'est pas sûr de le rattraper. Mais en ma place, j'ai obtenu de Marie-Jeanne qu'elle ferait à la noce; & son Père & sa Mère l'ont bien voulu, parce que je n'y vas pas, & qu'on ne pourra faire aucun discours dans le pays sur son compte. Tu auras aussi tous nos Frères & Sœurs en état de faire le voyage; mais, à l'exception de Christine & de Marianne, ils ne partiront que l'avant-veille de ton beau jour: notre Père a nommé nos Frères Georget & Bertrand; & outre nos Sœurs Christine & Marianne, Brigitte, Marthon & Claudine: il ne restera donc avec moi, qu'Augustin Nicolas, & le petit Charlot, avec Babète & la petite Cathiche, qui sont fâchés, on ne saurait dire combien; ils vont flater notre Mère, ils pleurent, ils emploient toutes leurs petites manigances; ils ont même été prier M. Parangon, qui a bien voulu intercéder pour eux. Mais notre Père, de ce regard un-peu sévère que tu connais bien, a tout-d'un-coup fait ces

fer tout ce trémouffement-là ; nous irons tous reconduire notre Père & notre Mère jufqu'à mi-chemin , là tout jufte-ment où eft le berceau , à l'exception de Georget , qui s'eft offert à garder la maifon à ma place : tu fais qu'il eft la bonté même , ce pauvre Georget. S'il faut te le dire , mon Edmond , malgré leurs *juftes* & leurs habits de village , je ne crains pas qu'on trouve Marie-Jeanne & nos Sœurs mal à la Ville. M. Parangon ne peut fe laffer de les admirer ; il dit fur-tout qu'il fe meurt d'envie de voir Urfule. Je te fouhaite , mon Ami , l'accompliffement de tous tes defirs , & j'enbraffe ta chère Prétendue ; en te recomandant bien Marie-Jeanne , ainfi qu'à Urfule ; car vous favez comme elle eft timide. Il ne nous manquerait rien demain , fi M^{lle} Manon fe trouvait fous le berceau ; mais cela ne ferait pas propofable.

XXV I.^{ME}Le même jour
que la précédente.M. PARANGON , à M.^{LLE} MANON.

[Voici ce qu'il préparait à mon Frère.]

MA démarche a réuffi le mieux du monde & ces Bonnes-gens-ci font tout ce qu'on veut , lorsqu'ils craient voir l'intérêt de leurs Enfans. Eh-bien , petite Bou-

Tome I.

K

122 LE PAYSAN PERVERTI ,
deuse , suis-je de parole ? Il est vrai , &
j'en conviens , je ne fais que remplir un
devoir ; mais enfin la manière & le feu
que j'y mets , ne méritent-ils pas de la re-
connaissance ? Je n'emploierais pas ce
mot , qui semble porter l'idée d'un repro-
che , si je ne m'apercevais depuis quelque
temps d'une réserve bien froide à mon
égard. Je ne crains pas qu'une Fille aguer-
rie comme ma jolie Cousine , ait laissé
prendre son cœur par l'Étourneau que
nous engluons si bien. En tout cas , il faut
que l'un n'empêche pas l'autre ; tu m'en-
tends de reste. Un avis que je te donne ,
& qui n'est pas à négliger , c'est de venir
audevant des Bonnes-gens ; cela ne se dou-
te pas des convenances , ils seront con-
blés ; nous nous en enparerons , afin
qu'ils ne voyent qu'en temps & lieu la
fière Junon : ta séduisante figure achè-
vera de les mettre dans nos filets , sans
parler de ton propos mignard & de ton
petit air prude qui te rend à croquer aux
yeux des Gens-du-monde , mais qui sub-
juguera bien davantage encore des Gens
de campagne. J'ai mis ordre à ce que tu
fais pour dépêcher la célébration : mais
le Diable est bien malin , & les Femmes
encore davantage (soit dit sans t'offen-
ser) , & tu le fais pas expérience ; tes
charmans petits tours surpassent les plus

fins , si bien racontés par *Boccace & Lafontaine*. Voilà ce que je crais à-propos de faire. La Maman est toujours furieuse , n'est-ce pas ? Ma-foi ! tant-pis pour elle ! Cependant c'est une bonne-femme ; elle ne fait qu'un bruit sourd , & elle dévore ses larmes devant le monde. Adieu, Poulette : mais un-peu plus d'ouverture avec moi : un joli Poligon n'est pas fait pour me chasser de ton cœur.

P. S. Sa sœur Ursule est à la Ville ; tu l'auras vue sans-doute ; on loue beaucoup ici la figure de cette *petite Ourse* ; (passe-moi la mauvaise pointe sur son nom qui signifie précisément cela) : on la dit la mieux des Filles d'ici , qui toutes sont fort bien.



XXVII.^{ME}

PIERROT , à EDMOND.

[Son changement commence à me fraper.]

IL n'a pas été en être que j'aye pu te dire un mot à notre rencontre ; & partant j'y vas suppléer par celle-ci. Et d'abord , je commence par te témoigner ma surprise (bien agréable) d'avoir trouvé *M.^{lle} Manon* sous le berceau , avec *M.^{me} sa Mère & M.^{lle} sa Sœur* : mais ce que je ne conçois guère , c'est que ces Dames n'ont pas vu notre Ursule ! Quand elles l'ont dit,

je n'avais pas encore ouvert ta Lettre, que je n'ai reçue que là ; & du-depuis que je l'ai lue , je ne suis pas moins étonné , mais d'un autre façon. Qu'est-c' qu' ça veut dire , & qu'est c' qu' c'est donc que M.^{me} Parangon veut manigancer ? Et toi , tu cèdes comme-ça à une Femme qui ne t'est de rien ? Est-ce que ça n'aurait pas convenu qu'Ursule fût venue avec ces Dames audevant de nos Père & Mère ? le jugement t'a là manqué , mon Edmond. Et-puis je t'ai trouvé l'air comme dédaigneus & nonchalant ; c'était ta Prétendue qui te faisait toutes les avances. T'as pourtant vu le contentement de notre bonne Mère ; comme elle la caressait ; comme elle l'a apelée sa chère Fille ; comme elle ne la pouvait laisser s'éloigner d'elle ? T'as bien vu comme cette bonne & belle D.^{lle} a caressé Christine & Marianne , & comme elle leur a fait de jolis complimens ; & comme notre Père l'écoutait d'un air riant & satisfait , lui qui ne souffre pas volontiers toutes ces petites drôleries là. Quand M.^{lle} Manon t'a demandé , pourquoi elle n'avait pas vu Ursule , qu'as-tu répondu ? Un regard langoureux, voilà ta réponse , & pourtant elle s'en est contentée : Elle a même répondu pour toi à notre Père , qui te faisait la même demande. Sais-tu que je t'ai

trouvé bien changé ? Tu es toujours aussi franc, tes Lettres en font la preuve ; mais tu ne le parais plus tant. C'est l'influence de la Ville aparenment , & ça n'est pas ta faute. O mon Edmond , reste toujours comme je t'ai vu ; ne change pas , mon Edmond ; quand on est bien , on ne peut changer qu'en mal. Je suis rustique , moi , grossier ; mais vertuguié , vois tu , je veux être bon frère , bon mari , bon fils , & un jour un bon père. Voila les douceurs que je débite à Marie-Jeanne. Je ne loue jamais sa figure ; quand il n'y aurait point de miroirs , une Femme saurait toujours mieux que perfone ce qu'elle a de joli ; mais je lui prens la main , & je ne la baise pas au-moins , comme tu faisais , & je lui dis : — Marie-Jeanne , tu me parais bien soigneuse , tu feras bonne ménagère quand nous ferons ensemble ; tu aimes ton Père & ta Mère , tu aimeras bien ceux qui viendront de toi , & ils t'aimeront bien , & tu en feras de bons Sujets : nous ferons toujours de bon accord , car tu es douce , & je ne suis pas méchant : tout me revient en toi , Marie-Jeanne , des pieds à la tête ; ce n'est pas que tu sois plus jolie qu'une autre ; mais tu es propre , & tout te va : tu es un peu délicate pour le manger , tant-mieux , ta Famille en fera mieux nourrie : tu ne saurais voir battre un chien ,

tu élèveras doucement tes Enfans, par réprimandes tempérées de bonté, & tu les engageras à bien faire par ce petit sourire gracieux que tu fais à-présent : tu es un peu dévote ; c'est bien fait ; je ne le suis guère, moi ; mais j'aime le Bon Dieu, & le prie matin & soir, pour mon Père, ma Mère, mes Frères & Sœurs, pour moi ensuite, & je ne t'oublie pas : tu n'aimes pas les Prêtres ; t'as raison ; une Femme doit regarder ces Gens-là sans leur parler, & leur parler sans les regarder ; ce qui veut dire, les voir à l'autel, & leur parler à confesse : si bien donc, Marie-Jeanne, que nous ferons bien ensemble tous-deux—. En finissant ces paroles, je la laisse, & je la vois, quand je m'en vas, qui me regarde tant qu'elle peut ; & si je me retourne tout-à-fait, elle baisse les yeux, & devient toute honteuse. Tout ça ne te paraîtrait plus rien, à cete heure, à toi, que tu as tâté de la friandise des Villes ; & voila comme vous rebronchez la pointe de votre sensibilité dans ce pays-là. Quant à toi, mon Edmond, ton bonheur m'a paru grand & beau ; & il ne s'agit plus que de le bien mériter ; & c'est ce que j'espère de toi. Je te prie de m'instruire de tout, & sur-tout de ces petites manigances de M.^{me} Parangon, dont je ne vois pas le fin ; si ce n'est que je soup-

comme Tiennète de quelque trigauderie. Songe principalement que ta Femme va être plus pour toi que tous les Amis & que toutes les Amies du monde. J'oubliais de te dire un mot du bon P. D'Aras : Qu'il soit ton Ami, entens-tu, & pas celui de ta Femme ; quand elles sont comme M^{lle} Manon, ça trouble les méditations d'un Moine, quelque pieus qu'il soit ; voi-le donc chés lui, & pas chés toi : voila mon mot. Adieu, mon cher Frère, écris devant & après que tu feras marié, à
Ton bon Ami, pour la vie.

 XXVIII.^{ME}

19 Octobre.

EDMOND, à PIERROT.

[Ils des pressentimens de quelque tromperie.]

DANS un violent orage, mon chér Aîné, les branches des noyers plantés sur la cime d'un tertre, sont moins agités que mon esprit & mon cœur ; des pressentimens secrets m'empêchaient déjà de me livrer à la joie, lorsque je te vis sous le berceau. Il me semble que tout se fait pour moi d'une manière différente qu'aux autres mariages. Mes Parens arrivèrent vendredi ; j'eus un ban dimanche, & mardi je serai marié par dispense ! Notre Père & notre Mère ont à-peine le temps de me dire un

K 4

mot ; ils sont obfédés , foit par le P. D'Aras , foit par M. Parangon , ou par M. Gaudet. Nos Frères & Sœurs qui viennent d'arriver , font dans une jolie maison du faubourg , appartenante à la Mère de ma Prétendue , mais où ils ne peuvent voir perfone , que la Famille de M.^{me} Palestine. Bien-plûs , je ne vois pas M.^{me} Parangon ; fon Mari l'a fait partir pour la campagne ; elle a enmené Ursule , & nos chers Père & Mère ne demandent plus à voir ni cette Dame , ni leur Fille , comme les deux premiers jours. Tiennète même est avec fa Maîtresse. Il y a quelque chose là-defous qui m'inquiète & me trouble ; dès que ma chère Manon me laiffe à moi-même , je tonbe dans une mélancolie quasi infurmontable Faut-il te l'avouer ? votre manière d'aimer à Marie-Jeanne & à toi me fait envie. Je l'ai fous les yeux en t'écrivant , cette charmante Fille , qui doit être bientôt ma fœur : Je lui dis que je t'écris Il faut que je l'engage à mettre un mot de fa main Elle ne l'ôse pas. O pudeur aimable ! elle refuse un mot , quoique je l'affure qu'il donnera un nouveau prix à ma Lettre ; mais ma Mère vient d'entrer , qui le lui commande : Lis donc , chér Frère , & baise ces traits chéris :

*P*IERRE , excusez-moi , si je vous ôse

écrire ; mais c'est votre bonne Mère qui l'a voulu , & je le fais par pure obéissance. Vous êtes tout seul à-présent , & vous avez toute la peine : ménagez-vous , je vous en prie ; car je sais comme vous êtes , & comme vous vous tuez de travail : votre bonne Mère n'est plus là pour voir si vous avez chaud en arrivant , pour vous donner un verre de vin , & vous faire changer : Il ne me convient peut-être pas d'en tant dire ; mais si je suis bien aise qu'on me commande de vous écrire ces lignes , c'est principalement parce que j'ai l'occasion de vous mander ça. Je vous salue , Pierre , & vous souhaite un beau temps ; car ça rend les travaux moins rudes de moitié.

M A R I E - J E A N N E C . . .

Je croyais , mon Ami , que le Billet ferait plus doux Ah ! que dis-je ! dans quels termes faudrait-il qu'il fût conçu pour être plus obligeant ! on ne t'y parle que de toi !

Le P. d'Arras est venu m'interrompre ; il nous a tous menés faire un tour de promenade ; ensuite il nous a conduits dans son Couvent , & les Femmes sont entrées dans le jardin , avec la permission du Gardien : on nous y a servi une collation. Je suis en vérité confus de toutes les bontés. Il doit souper ce soir avec nous. Il

130 *LE PAYSAN PERVERTI,*
nous a dit mille choses à l'avantage de ma
Prétendue; & nous l'écoutions tous avec
bien du plaisir. En revenant, il m'a parlé
en particulier; & m'a entretenu sur des
choses que j'avais toujours envisagées
sous un point-de-vue bien différent. Il a
été question de la jalousie; il m'a cité des
coutumes de certains Peuples, qui sont
tout-à-fait singulières; & il affaisonnait ces
traits historiques de raisons si palpables,
que je sentais bien que le bon-sens était
pour lui, quoique cela me répugne en-
core un peu. (M. Gaudet, qui est très-sa-
vant, & qui a une belle Bibliothèque, m'a
promis de me faire lire l'Ouvrage que ci-
tait le Père.) Durant cette conversation,
& comme nous traversions le chemin
de Seignelai (où est M.^{me} Parangon avec
Ursule & Tiennète) un Jeune-homme a
passé près de nous: il m'a fixé d'un air de
connaissance, & en s'éloignant, il s'est
retourné deux ou trois-fois pour me re-
garder. J'ai été sur-le-point de le suivre,
pour lui faire quelques questions, mais
la considération que je dois au P. d'Arras
m'a retenu. A notre retour, ma Préten-
due est venue prendre notre Mère & nos
Sœurs, & elle les a menées chés sa Mère.
J'ai profité de ce moment pour achever
ma Lettre, & m'entretenir avec moi-
même dans la solitude; car j'ai besoin de
me recueillir un-peu.

XXIX.^{ME}Le lendemain
de la précédente.*Le Même au Même.*

[Il découvre la tromperie qu'on lui veut faire.]

L I S , mon Frère , lis ! & si tu le peux ,
commande à ton indignation ; pour moi ,
je m'abandonne à tous les mouvemens
que la rage peut inspirer Lis :

LETTRE de M.^{me} PARANGON à EDMOND.

*J L n'est plus temps de dissimuler , Mon-
sieur ; le silence , dans les circonstances où
je vous fais , deviendrait un crime pour moi.
On vous trompe ; on veut vous deshonorer :
Manon (que le secret que je vous dévoile ne
passe pas vos lèvres) Manon est enceinte . . .
elle l'est . . . de mon Mari. Voita quelle est
la cause d'une précipitation qui sans-doute
a dû vous surprendre. L'on m'éloigne , parce
que je suis instruite , & qu'on n'ignore pas
combien je m'intéresse à vous : on ne de-
mande plus Ursule , parce que ma conduite
avec elle , & notre intimité fait présumer que
je ne lui cache rien. Tienneta , que je fais dé-
guiser , afin qu'elle puisse parvenir jusqu'à
vous , doit vous détailler le reste : croyez cette
estimable Fille ; elle ne vous révélera tout
ce qu'elle fait de Manon , que parce que je
le lui commande. Mais dissimulez ; ne des-
honorez pas ma Cousine dans l'esprit de vos*

432 LE PAYSAN PERVERTI,
*Parents ; je veux vous sauver , & non la
 perdre. Je vous réserve un Parti plus avan-
 tageus , pour un temps plus convenable à
 votre établissement ; c'est une Jeune-personne
 que vous aimerez , j'en suis sûre. Que ce doux
 espoir vous tranquillise. Je vous aime , vous
 & votre Sœur , autant que moi-même. Portez-
 vous bien , mon cher Edmond. Ursule vous
 embrasse. Faites tout ce que Tiennète vous
 dira ; mais défiez - vous d'un M. Gaudet ,
 cousin de Manon , qui ne se cacherait pas
 de moi , s'il avait des vues droites.*

Mon chér Frère ! tout-à-l'heure , quand
 je suis sorti seul , le Jeune-homme que
 j'avais vu passer , & qui cherchait apa-
 rennement à s'introduire , m'a remis ce
 Billet. Il m'a dit de me trouver demain
 de grand matin à l'Arquebuse. C'est
 Tiennète , & je ne l'ai pas reconnue !
 Adieu. Je t'envoie celle-ci avec celle
 d'hier par le Regratier , qui part sur-le-
 champ. A demain pour le reste.

X X X .ME

Le Même au Même.

[Il est détrompé sur le compte de Tiennète , & re-
 connaît celle qu'il a vue avec son Maître sous les
 habits de cette Fille.]

H E U R E U S Aîné ! la respectable Ma-
 rie-Jeanne te met à l'abri des périls que
 je viens de courir , & dont je frissonne

encore. Hièr, à six heures, j'ai été à l'Arquebuse. J'y ai trouvé le Jeune-homme, ou plutôt Tiennète. L'air morne, l'œil égaré, je m'avançais, environé d'un nuage de honte. — Quoi! tant d'abatement pour la perte d'un Objet que vous n'aimez pas- (a dit Tiennète en m'abordant)! Je l'ai regardée avec surprise; — Non vous ne l'aimiez pas (a-t-elle repris); sa jeunesse & sa coquèterie vous éblouissaient; voila tout. Crayez-moi, vous aimez ailleurs.... Venez qu'on vous parle en sureté; passons derrière cette double haie; nous n'y ferons point interrompus.... J'ai lu dans votre cœur, Edmond; il y a longtemps que vous êtes refroidi pour moi. Vous avez conçu des soupçons injurieux: mais mon seul intérêt n'aurait jamais pu m'engager à les diffuser; à vous raconter un tissu de scélératesses & d'infamies..... Il faut prendre les choses à leur origine.

HISTOIRE de TIENNÈTE.

JE suis d'Aval*, comme vous savez. Lorsque le Père de M. Loiseau, quitta Clam** pour se fixer dans notre Ville. Il avait deux Fils & une Fille; cette dernière devint mon Amie, & fut la cause de tous les désagrémens que j'éprouvai. En voyant tous les jours la Soeur, je ne tardai pas à devenir familière avec le Frère aîné;

Ce Jeune-homme avait reçu la meilleure éducation ; il avait toujours vécu dans le grand monde , soit à Dijon , soit à Paris : malgré sa jeunesse , il était Gouverneur du Fils d'un Président de la première de ces deux Villes : son Élève mourut , & il revint à la maison paternelle. Un caractère plein de douceur , un cœur sensible , des mœurs pures le distinguaient des autres Jeunes-gens ; mon Père & ma Mère l'accueillaient : mais dans le temps où nos cœurs étaient déjà liés , sans que nous y eussions songé , Thérèse Loiseau eut une faiblesse deshonorante avec un Commis aux-Aides. C'était un libertin , qui s'éloigna dès qu'il fut l'état de sa crédule Amante. Vous savez comme on est dans nos petites Villes. Mes Parens , & sur-tout mon Père , me défendirent de voir qui que ce fût dans cette famille. Je l'avouerai , à ma honte , je ne me sentis pas la force d'obéir : l'on en eut chés nous quelques soupçons , & l'on se détermina , sans m'en prévenir , à me marier avec le premier qui me demanderait. Je ne voulais être à personne ; mais quand j'aurais été plus disposée à la soumission , ce fut le plus haïssable des hommes qui se présenta. Je l'appris indirectement , & je résolus de fuir ; non pour me donner à M. Loiseau , mais pour éviter d'être à ce

que j'abhorrais : loin d'y applaudir, mon Amant combat d'abord ma résolution, & ne se rendit qu'à la nécessité.

Après avoir quitté la maison de mon Père, je demeurai huit jours dans un Village écarté, où je feignis d'être malade : j'attendais, pour en partir, le signal que M. Loiseau devait me donner, que ceux qui avaient suivi mes traces, étaient de retour. Lorsque j'arrivai dans cette Ville, j'étais inconnue à tout le monde, comme tout le monde m'y était inconnu. Je descendis à une hôtellerie obscure, dont le Maître, nommé *Tourangeot*, avait été *Tartare* (1) dans les Troupes, puis domestique de M. Parangon, qui l'avait toujours beaucoup aimé : je vous dirai même, que pour preuve singulière d'affection, il lui avait fait épouser une Servante-maîtresse, qu'il avait aimée avant son mariage. Je dis à l'Hôtesse (cette même femme qui avait appartenu à M. Parangon) que je venais pour entrer en service. Dès que j'eus fait cette ouverture, que mes habits & ma façon n'annonçaient guère, on prit avec moi un air fort libre. Le soir, je voulus me coucher de bonne-heure ; l'on me dit d'attendre un-peu, que je souperais à table-d'hôte : Je ne voyais point d'Étrangers ; ainsi j'y consens

(1) Valet d'Officier.

tis. Mais comme on allait se mettre à table, je vis entrer un Homme de la Ville, qu'on accueillit beaucoup. Il dit qu'il serait des nôtres, & sa place fut à-côté de moi. Je ne tardai pas à m'apercevoir qu'on me prenait pour une jeune Aventurière; je fus pénétrée de confusion; & dès que j'entendis commencer les propos libres, je voulus me lever, & me retirer. M. Parangon (car c'était lui) me prit entre ses bras pour me retenir. Je me débatis avec tant de courage, que je m'échapai, & que j'évitai ses impudentes caresses. Jugez dans quel embarras je me trouvais! L'Hôte & l'Hôtesse me tournaient en ridicule sur mes craintes & mon humeur sauvage; ils ajoutaient grossièrement, que je n'avais pas l'air d'avoir toujours été si farouche; qu'au-reste, on ne me dirait plus rien. Je demandai ma chambre en pleurant. Je crus entrevoir que M. Parangon faisait signe, qu'on pouvait m'y conduire. Je tremblais dans cette maudite maison. Heureusement on m'avait donné, pour m'éclairer, une lampe remplie d'huile; je résolus de veiller toute la nuit, & de me barricader dans ma chambre. La précaution n'était pas inutile. Sur les onze heures du soir, j'entendis un bruit sourd à la ruelle de mon lit. Je reculai de frayeur: mais
ensuite

ensuite n'entendant plus rien, j'eus le courage d'y aler, pour me rassurer par mes yeux. En tirant un rideau, je me sentis faisie par des bras vigoureux, & la lampe me tomba des mains. Je pouffai un cri perçant; rien n'arrêta le Misérable qui me porta sur le lit, où par les violences les plus indignes, il s'efforça d'épuiser mes forces. Dans cet instant, on frapa rudement à la porte ordinaire de la chambre: le Brutal qui me tenait s'enfuit par la porte dérobée qui était à la ruelle. J'étais épuisée; à-peine je pouvais me mettre à mon séant. Ce fut ce qui me sauva. J'eus le temps de réfléchir. Mon premier soin fut de pousser un verrou que je trouvai à la porte secrète: ensuite, je déclarai que je n'ouvriais à quî que ce fût, que je n'aperçusse le jour, puisque le Scélérat qui m'avait insultée venait de fuir, & que j'avais pourvu à ma sureté, en fermant les portes en dedans. On fut quelque temps sans me répondre, & je crus entendre deux Personnes qui chuchetaient: enfin l'Hôteffe éleva la voix, pour me demander, si je rêvais, ou si mes terreurs étaient réelles? elle m'exhorta sérieusement à dormir; & se retira. Il ne m'arriva rien le reste de la nuit. Le lendemain je descendis sur les huit heures, lorsque j'entendis beaucoup

de monde dans la maison. Je demandai à payer, pour changer de logis. L'Hôtesse me fit des excuses; elle me dit, que tout ce qu'on avait fait, n'avait été que pour m'éprouver, qu'elle voyait bien que j'étais honnête-fille, & que pour me faire voir qu'elle était aussi honnête-femme, & détruire les impressions fâcheuses de la nuit, elle allait me procurer une condition; ce qu'elle n'aurait pas osé faire la veille.—Et afin que vous n'ayiez aucune défiance (ajouta-t-elle), voilà l'adresse; allez vous présenter à la Dame; informez-vous auparavant de sa renommée à toute la Ville, si vous voulez, & vous verrez ce qu'on vous en dira.— Je pris l'adresse, & j'eus lieu d'être satisfaite de mes informations; de sorte que mon séjour dans cette maison, qui devait me perdre, fit tout le contraire. Je me présentai chez M.^{me} Parangon; il lui fallait une Fille; la conduite de son Mari venait de l'obliger à renvoyer celle qui me précédait; je convins: mais elle m'a dit depuis, qu'elle ne m'arrêta qu'en tremblant. Voilà quelle est la première Partie de mon Histoire. Je passe à la seconde.

Mon étonnement ne fut pas médiocre, lorsque je servis à table, de trouver dans le Maître de la maison, ce même Bourgeois avec lequel j'avais soupé la

veille dans une taverne. Je ne savais encore rien déguiser, & dans le premier mouvement de ma frayeur, je crus devoir tout conter en particulier à ma jeune Maitresse. Cette vertueuse Femme me répondit : — Mon enfant, il faut être prudente : on ne doit pas tout dire ; vous auriez pu vous conduire ici avec sagesse, & me laisser ignorer les écarts de mon Mari : mais puisque le mal est fait, il ne s'agit plus que d'en tirer tout l'avantage que je pourrai : Je compte sur vous, Tiennète : vous m'avez tout-d'un coup paru honnête, & mieux élevée que les Filles de votre état ; j'en atens plus aussi : tâchez d'être longtemps avec moi ; je n'aurais connu qu'une seule Personne pour me servir, si ... Vous êtes aimable ; j'aurai beaucoup de plaisir à vous avoir ; & je tâcherai qu'il soit réciproque—. Tant de bonté me pénétra ; je me sentis prête à lui ouvrir mon cœur ; je pris une de ses mains, je la baisai, & mes larmes coulèrent. — Ma Fille, me dit-elle, je ne fais que penser! ... serait-ce donc vous qui seriez.. Levez-vous; un certain présentiment semble m'anoncer que vous êtes digne de mon amitié ; mais connaissons-nous auparavant toutes-deux ; la prudence le demande-. Elle me quitta, parcequ'il vint du monde. Et lorsqu'en suite je fus seule avec

elle, cette Femme incomparable qui avait entendu parler de mon aventure, & qui m'avait à-demi reconnue, ne me fit pas une seule question pour achever de l'instruire.

Quelques jours se passèrent sans que M. Parangon parût faire attention à moi. Ce calme apparent ne dura pas. Un jour que Madame dînait chés sa Tante Canon, il vint me trouver dans l'appartement de sa Femme. Il employa d'abord les promesses les plus séduisantes, & des offres avantageuses: ensuite il me dit, que si je changeais son amour en haine à-force de refus, je pourrais bien m'en repentir. Je répondis, que je ne craignais rien, en faisant mon devoir. Depuis qu'il était entré, j'avais toujours eu les yeux sur la porte, pour m'esquiver, & le laisser seul; mais sa position me fermait le passage. Enfin, dans un mouvement qu'il fit, pour venir plus près de moi, je réüffis à m'échaper, & je restai dans le salon, où tout le monde passe, jusqu'au retour de Madame. Il était furieux contre moi; car je ne voulus pas exécuter quelques ordres qu'il me donna, & qui m'exposaient à retomber entre ses mains (1). Il s'en plaignit à sa Femme, lorsqu'elle fut de retour: ma Maîtresse

(1) Il y a dans l'Original, *car je ne voulus pas et arroser à la cave de la chicorée blanche, &c.*

féignit beaucoup d'étonnement, me gronda un-peu, & le pria de me pardonner. Mais dès que nous fumes seules ; elle me dit : — Je vois tout , ma Fille , tu es faite pour moi : ne m'apprens rien de M. Parangon ; mais , parle-moi de toi-même : Qui sont tes Parens ? Je rougis à cette question. — Crains-tu (reprit-elle) de me confier tes secrets ? — Moi , madame ! (lui répondis-je) ah ! vous avez tout favoré. Effectivement , je lui avouai tout ce que je viens de vous raconter à vous-même. Elle blâma la hardiesse & l'inconfidération de ma démarche ; mais avec tant de réserve, que je sentis bien plus sa bonté que mes torts. Je lui montrai une Lettre de M. Loiseau, qui devait arriver dans quelques jours, de l'aveu de ses Parens, avec toutes les précautions nécessaires pour ne donner aucun soupçon de notre intelligence. — C'est dorenavant, ma Fille (me dit M^{me} Parangon) que tu me prouveras que tu es digne de mon estime, en ne voyant jamais ton Amant seul à seul ; il faut t'y engager ici ? Je n'hésitai pas à le promettre ; & je n'y ai manqué qu'une seule fois, & dans une occasion où des raisons importantes m'y obligèrent ; ce ne fut pas même une entrevue, puisque je ne lui dis qu'un mot pour l'engager à venir sur-le-champ dans

142 LE PAYSAN PÉRVÉRTI ,
une maison où sa présence était nécessaire. M. Loiseau arriva : mon aimable Maitresse le vit, & elle aprouva mon choix : elle fit plus, elle se chatgea de tranquiliser mes Parens, en leur marquant, que j'étais dans une maison honnête, dont la Maitresse devenue mon Amie, ferait une caution suffisante de ma conduite, dès que cette Dame voudrait se faire connaître. J'ajoutai de ma main quelques lignes à cette Lettre; je leur demandai mille pardons de ma fausse démarche, & je leur promettais devant Dieu de ne jamais rien faire d'indigne de leur sang, & de l'éducation qu'ils m'avaient donnée. J'appris de M. Loiseau que mes Parens avaient montré cet Écrit à tout le monde, & qu'il avait beaucoup diminué l'amertume de leur douleur.

Ce fut dans ces circonstances que la mort d'un Parent fort riche, dont elle est unique héritière, obligea Madame d'aler à Paris. Dès qu'elle en eut la nouvelle, elle m'apela : — Mon Enfant, me dit-elle, il ne serait pas prudent de laisser un tendre agneau sous la dent du loup affamé : je vais partir ; comment ferons-nous ? Si je t'emmène, il en connaîtra le motif, si je te laisse, je t'expose : je voudrais bien trouver un biais pour ne point marquer de défiance, & cepen-

dant te mettre à couvert-? Elle réfléchit un moment : — Je crains l'avoir trouvé (ajoutat-elle) ; ma Cousine Manon est une Fille sensée , quoique fort jeune , & qui fait mener lestement mon Mari , lorsqu'il s'avise de s'émaniciper ; je vais l'engager à tenir ma place durant mon absence ; vous ne vous quitterez jamais , & M. Parangon n'osera manquer ni à l'une ni à l'autre Je ménagerai tout par-là Oui (-poursuivit-elle) , ce parti est le seul raisonnable ; me voila presque tranquile. Manon est un-peu haute ; tu pourras avoir quelque chose à souffrir Je lui dirais bien deux mots ; mais gardons nous-mêmes notre secret ; dans la position où tu es , les bonnes-façons trop marquées seraient dangereuses , parcequ'elles feraient faire attention à toi-. Tout s'exécuta comme Madame l'avait projeté.

Ma respectable Amie partit. Que je la pleurai ! . . . Mademoiselle Manon me fit passablement d'amitiés les premiers jours , & nous étions inséparables ; mais insensiblement je la vis changer , & se refroidir ; elle commença de me laisser seule , contre ses promesses à Madame. Un jour M. Parangon en profita pour me renouveler ses infâmes propositions ; il ôsa m'enfermer , & se permettre des discours

144 *LE PAYSAN PERVERTI ;*
libres , qu'il me forçait d'entendre. Je ne
fais à quel propos , il alla me dire , que
l'Homme qui m'avait tourmentée dans
l'Auberge , ne cherchait qu'à lui procu-
rer un triomphe facile ; & que si j'avais
ouvert , lorsqu'on avait frappé , sous pré-
texte de venir à mon secours , il ne fe-
rait pas en ce moment réduit à désirer
une chose dont il aurait joui dès ce
jour-là. Durant ce discours , il employait
la ruse ; il me disait en riant , que pour-
le-coup , je ne pouvais échapper. Ma si-
tuation m'effrayai ; je me défendis en des-
espérée ; mes cris l'étonnèrent , mais ne
le rebutaient pas ; il s'efforça de les faire
cesser par un moyen digne de lui... Il y
réussissait , & mon indignation en redou-
blant mes efforts , épuisait mes forces ,
lorsque j'entendis M.^{lle} Manon tout-
essoufflée , qui criait d'ouvrir. M. Par-
çon se hâta de se remettre de son desor-
dre. Il ouvrit M.^{lle} Manon entra furieu-
se ; je fondais en larmes. Elle accâbla son
Cousin de reproches ; elle ôsa me dire
à moi-même que je venais d'avoir ce que
j'avais cherché. — Non , mademoiselle ,
m'écriai-je , non je ne l'ai pas plus que
je ne l'ai cherché ; non , grâce au Ciel ,
& à vous ; quoique vous me traitiez si
durement , je ne vous en ai pas moins
d'obligation. Mais je m'en-vais ; je ne
resterai

resterai pas une minute ici- Je descendais vivement : M.^{lle} Manon courut après moi. Elle me représenta que j'alais faire un éclat fâcheux ; que je devais attendre M.^m Parangon , & répondre à sa confiance. Elle n'eut pas de peine à me persuader , mon cœur m'en disait autant. Où trouver une Maitresse , une Amie comme Madame ? Je me retirai dans une petite chambre , où je pleurai bien amèrement les tristes effets de ma fuite de chés mes Parens ; jusques-là je l'avais crue excusable ; mais les suites qu'elle avait eu déjà , & celles qu'elle avait encore , m'en faisaient sentir toute la témérité.

» Depuis ce moment , M. Parangon ne me dit plus rien. La tranquillité renaissait dans mon cœur : les fraideurs de M.^{lle} Manon croissaient visiblement ; j'y parus insensible ; les dédains les plus marqués succédèrent : elle s'attachait à m'avilir. Que me faisait tout cela ? Ma véritable Maitresse m'estimait ; elle daignait me l'écrire. Je ne parlais plus à M. Loiseau ; mais je le voyais , j'étais tranquile , presque sans remords. Vous arrivâtes en ce tems-là , M. Edmond : je vis en vous , dès le premier jour , un Jeune-homme estimable par ses mœurs , fait pour être l'ami de M. Loiseau & le mien. Vous aviez encore d'autres droits sur mon cœur ; c'était Madame qui avait

fait sonder vos Parens par un Huissier de V... ; elle vous avait vu un jour sur le chemin de S. , que vous conduisiez le troupeau de votre Père à la rivière pour l'y faire laver ; elle fut charmée de votre conversation avec de jeunes Villageoises qui vous accompagnaient ; elle s'informa qui vous étiez : & sur la réponse, elle souhaita de vous tirer du Village , & elle en parla à M. son Père. Vous imaginez qu'elle fut bien fâchée d'être absente lors de votre arrivée : elle m'écrivit d'avoir soin de vous dédomager de tout ce qu'on pourrait vous faire souffrir ; & ceci vous donne la clé de mes procédés à votre égard. Mais d'un autre côté, votre aimable candeur fit un effet inattendu sur M. Parangon & sur la Cousine de Madame ; (si pourtant ils ne vous avaient pas mandé, dans les vues qu'ils comptaient remplir aujourd'hui.) Les dédains que cette dernière vous montra, n'étaient qu'affectés ; c'était une suite des conseils de M. Parangon, auquel l'expérience n'avait que trop bien appris combien les obstacles donnent de valeur aux objets. M.^{lle} Manon sentit pour vous un goût naissant ; elle ne m'en fit pas mystère un jour de belle humeur, & me laissa voir qu'elle me craignait pour rivale. Je crus devoir la rassurer. Mais quel fut l'effet de ce goût naissant ?... Lisez ce Billet : vous reconnaissez la main qui l'a tracé ?

*J*L faut une fin , charmante Cousine , aux rigueurs comme à toute autre chose : Je n'ai pas voulu te le dire ce matin , quand je l'avais si belle , de peur de voir tes beaux yeus s'armer de colere ; mais je te l'écris : & comme je vais dîner en ville , tu auras le temps de faire tes réflexions avant mon retour. Aussi , n'est-ce pas ta faute , si cette Tiennète me distrait encore de l'adoration que je dois à tes charmes ? Tu n'avais qu'à me laisser l'autre jour , & je n'y songerais déjà plus. Je craisis même que ce n'est pas elle que je convoite ; c'est sa taille pincée ; cet ajustement simple & charmant , si maussade sur les autres Filles de son acabit , si apétissant , si mignon sur elle. Prends-le , Cousine ; je t'en ai fait faire un de la même étoffe que le plus joli de Tiennète , sous prétexte d'un Bal ; aye la complaisance de le mettre ; tu effaceras cette Fille. Que tu seras mignonne !... Non , petite Lutine , je n'aime que toi : ma belle indolente de Femme , avec ses dix-huit ans & ses grands yeus bêtes , ne m'a jamais inspiré la moitié de ce que je ressens pour toi : ta vivacité , tes petits transports , ta résistance , tout est enchanteur. Ah ! ma chère Manon , tu es un trésor !... Abjure donc cette fatale réserve , qui jusqu'à-présent a tout gâté ; ne crains plus , ma Poulette , l'épouvantail ordinaire des Filles , puisque nous avons une pièce toute prête pour raccomoder ton honneur .

si j'y fesai une brèche visible ; notre Sot est tout trouvé... Ma-foi , l'épithète ne lui convient pas ; il est neuf , mais pas sot ; il pourra l'être un-jour d'une certaine manière , lorsqu'il aura servi à nos desseins. Le plus plaisant de tout cela , c'est qu'il est le Protégé de ma Femme : Tu es bien-sûre d'ailleurs que je ferai pour lui plus encore que je n'ai promis , à-cause de ma charmante Cousine. Adieu ; Poupone ; je te reverrai dans trois heures , un-peu gai , mais pas plus qu'il ne le faut pour l'amour.

(Tel était , mon pauvre Frère , le Billet que j'ai lu : c'est bien l'écriture de M. Parangon , ce l'est bien : ô infamie !...)

— Lisez cet autre (a repris Tiennète :)

VOUS voulez qu'on vous passe tout , impérieus Cousin... à-condition que vous me répondrez de votre Elève & du consentement de Maman : vous savez la tourner , & vous ne vous engagerez à rien que vous ne puissiez faire. Pour vous montrer que de mon côté je ne cherche qu'à vous traiter à votre manière , je vous envoie ce Billet par le Réparateur ; te ragout sera piquant pour vous. Quant à l'assaisonnement que vous me proposez , je m'y prête d'autant plus volontiers , que je vois jour à détruire par ce moyen la Tiennète dans l'esprit du Jeune-homme. Il ne s'agira que des précautions à prendre pour être vus d'une manière qui ne me commette pas.

(Oh ! l'indigne Créature ! Je suis resté muet... Je me souviens de l'avoir porté ce Billet abominable !... Tiennète a continué.) —Voilà M. Parangon & son aimable Cousine : ils sont démasqués par ces deux Billets , que Madame & moi nous nous ferions bien gardées de montrer à un Jeune-homme moins prudent que vous. Mais nous avons assez compté sur votre modération , pour croire que vous laisseriez à Madame le soin de retarder , & de rompre ensuite ce mariage. Votre Sœur fait tout ; c'est elle , qui en temps & lieu doit instruire vos Parens. Permettez à présent , qu'après vous avoir fait une question , j'achève de vous mettre au fait ? Avez-vous vu ce qu'on se proposait de vous faire voir ? J'ai répondu que je l'avais vu. —Eh ! qu'avez-vous donc pensé de moi ? —Des choses (ai-je dit en rougissant) dont je vous demande pardon-. Et dans ce moment , ayant réfléchi que j'avais une montre , que je croyais venir de mon Indigne , je l'ai tirée , en m'écriant , que je l'alais briser. —Eh non , non ! m'a dit Tiennète , en me retenant la main) ; vraiment , vous ne m'obligeriez pas ! ... Pour vous déterminer à la garder sans scrupule , il faut vous dire , qu'elle ne vient pas de celle que vous soupçonnez.. En sortant de chez mes Parens , j'a-

vais une petite somme des présens que l'on m'avait faits depuis mon enfance ; j'en ai peu dépenfé : vous témoignates un jour beaucoup d'admiration pour la montre de M. Loiseau... vous êtes son ami, & j'ose dire le mien ; je priai Madame de l'apporter pour vous... je n'en rougis pas ; vous savez combien sont purs les présens de l'amitié : & ce qui doit vous rendre celui-ci précieux, c'est que ma femme ne fit que la moitié de la valeur ; une Personne digne de tout notre respectueux attachement, a fourni le reste. Mais revenons à ce que j'avais à vous dire.

»Les deux criminels Amans ne brûlèrent pas, comme ils l'auraient dû, les Billets que vous venez de lire : M. Parangon laissa le sien dans son Cabinet, avec d'autres papiers, & l'oublia : M.^{lle} Manon lui avait remis l'autre, ou il l'avait repris. Dans le même temps, Madame m'ayant écrit de lui envoyer quelques paniers de fruit & du gibier, j'eus besoin de papiers pour arranger tout cela ; j'en demandai à M. Parangon ; & dans ceus qu'il me dit de ramasser, les deux Billets se trouverent par-hasard. Je ne les vis pas ; les paniers arrivèrent à Paris, & Madame jeta ces papiers sans les regarder : mais les Personnes chés quî elle était, les virent, & lui en parlèrent en termes couverts ;

ces Persones d'ailleurs ne connaissaient pas M.^{lle} Manon, & ne se doutaient pas qu'un des deux Billets fût de celle qui gouvernait la maison. Mais, après que Madame a été de retour ici, on a cru devoir renvoyer ces Lettres. Jugez de son étonnement, quand elle a reconnu l'écriture de son Mari & de sa Cousine! De mon côté, j'avais eu divers indices d'un commerce criminel entre Monsieur & M.^{lle} Manon; mais je ne crus pas devoir en rien témoigner à Madame. A son retour, elle a pénétré les desseins de son Mari à votre égard, par quelques conversations qu'elle a entendues à la dérobée, entre lui & M.^{lle} Manon. Elle en a eu horreur, & ce n'est que depuis ces lumières, qu'elle ne voit plus sa Cousine de bon-œil; elle lui pardonnait presque une faiblesse; elle ne saurait excuser une tronomie aussi noire. Vous l'intéressez vivement, je vous l'avoue de sa part; mais lui fussiez-vous indifférent, odieux même, elle ne souffrirait jamais qu'on trompât un honnête Jeune-homme de la manière indigne dont on se proposait de le faire avec vous. Qu'un Tourangeot, une âme vile, épouse, en le sachant, la Concubine de son Maître, il avait pour le faire une raison valable aux yeux d'un homme tel que lui, l'intérêt: mais vous,

M. Edmond, que le bonheur attend, si vous savez le mériter, vous deviendriez le voile méprisable dont on couvrirait une criminelle intrigue !.. Non, vous ne ferez pas avili jusque-là.. Calmez votre douleur ; séchez ces larmes, qui ne doivent être que de honte d'avoir été joué. Madame s'occupe d'un projet qui ne vous laissera ni regrets, ni confusion : une Jeune-personne plus belle.. — Serait-ce la jeune Edmée (ai-je interrompu avec émotion ? — En vérité, cette aimable Fille serait bien capable de vous dédomager ; mais, si j'en crains certains mots échappés à notre charmante Maitresse, c'est mieux encore. Vous ne devez pas voir si-tôt le parti qu'on vous destine : on compte la placer avec la chère Ursule, & sous la conduite de M.^{me} Canon, dans une maison estimable de la Capitale, où Madame est chérie : elles prendront-là toutes-deux, sans danger pour leurs mœurs, ces airs aisés qui vous ont séduit. Madame ne prévoyait guère, lorsqu'elle vous fit cacher l'arrivée de votre Sœur, que tout dût tourner de la sorte, & que vos Parents fussent sur le point de venir : mais d'après son nouvel arrangement, Ursule doit se montrer tantôt, & Madame tâchera de le faire approuver à votre Père & à votre Mère : elle ne songe qu'à votre

avantage , à tous - deux ; c'est le but de toutes ses démarches. Un motif puissant l'y détermine. — Eh ! quel est-il ? — Madame n'a point d'enfans ; elle est presque sûre de n'en jamais avoir ; elle vous regardera comme son Frère : c'est un parti pris , & que rien ne changera : M. Parangon vous faisait une donation conditionnelle , par le Contrat de mariage avec M.^{lle} Manon , de la plus grande partie de son bien , dans le cas où il n'aurait pas d'enfans : Madame fera plus encore , & si la mort l'enlevait , vous seriez son légataire unique , sans que sa famille pût & voulût s'en plaindre. Aimez - la donc comme une Sœur tendre ; elle en a pour vous tous les sentimens. Bien-loin d'être enportée contre sa Cousine par la jalousie , le plus sincère de ses desirs au sujet de son Mari , serait qu'il s'attachât à cette Fille , puisqu'aussi bien elle a commencé de se manquer à elle-même : par-là M. Parangon ménagerait sa santé , il éviterait de folles dépenses , & toutes les suites du libertinage ; elle-même se trouverait tranquile : car elle le répète souvent , le bonheur n'est plus fait pour elle ; c'est à la seule tranquillité qu'elle aspire. Je vous quitte. Modérez-vous ; dissimulez ; obéissez à Madame : si tantôt quelqu'un vous

demande , sortez , & faites tout ce que l'on vous dira-».

Eh - bien , mon Frère ? ... Oh ! quel coupe-gorge , que ces Villes que je commençais à tant aimer ! Voilà donc mon digne Maître ! quelle scélerateffe !... comme ce vil Corrupteur de l'innocence tend des pièges à la simplicité !... Je veux que ma Mère , que mes Sœurs partent d'ici sur-le-champ ; l'air impur qu'on y respire les fouillerait ; Marie-Jeanne , par un plus long séjour , y deviendrait moins digne de mon Frère. Mais que dis-je ! M.^{me} Parangon , ou plutôt la Vertu même , n'y habite-t-elle pas ? O séjour des contraires , affreus caos , quand te débrouilleras-tu pour moi !...

Je t'écris en attendant qu'on soit levé. Mon ami , viens chercher nos Parents & ta Maitresse ; accours ; feins des malheurs ; mens pour la première-fois. Ursule , qui va paraître , découvrira tout en route à notre Mère , & rompra mes indignes liens. Adieu :

FIN de la Première Partie.



LE PAYSAN

PERVERTI,

OU LES

DANGERS DE LA VILLE;

*HISTOIRE récente, mise au jour
d'après les véritables LETTRES
des Personages.*

SECONDE PARTIE.

TRENTE-UNIÈME LETTRE.

PIERROT, à EDMOND.

[Les Femmes aiment la Ville.]



VOILA notre Famille de retour
ici, mon Edmond; & une Let-
tre de M.^{me} Parangon, qu'Ur-
sule a remise; instruit de tout nos Père
& Mère: mais nous sommes d'un trou-
blement & d'un enbaras que nous ne sa-
vons quasi cacher; car tout le monde
nous demande, si tu es marié; & à nos

Sœurs & à Marie Jeanne, si elles ont bien dansé à la noce ? & on répond comme on peut. Il vaut pourtant mieux encore que ça soit comme ça , qu'à dire que tu sois attrapé si vilainement. Et ne m'en crains plus, quand je te dirai quelque chose ; il falait louer ce que j'ai blâmé , & blâmer ce que j'ai loué. Nos Père & Mère sont dans le chagrin ; & si tu le veux , je vois le moment où ils seraient tout-prêts à changer d'idées , & à te reprendre chés nous : je n'attens que ta réponse pour leur en parler. A l'égard d'Ursule , ils ne veulent plus qu'elle retourne à la Ville : & il faut que M.^{me} Parangon l'ait déjà bien gagnée , car elle ne paraît pas contente , & je ne saurais croire que la Ville lui ait plu en deux jours : au reste , il ne faudrait jurer de rien ; suivant le peu que j'en ai vu, les Villes sont le pays des Femmes , & c'est , comme disait un jour Mefire Antoine Foudriat notre Curé, *Bêtement qu'il leur faut* ; quand une fois elles en ont tâté , & qu'on les en retire , c'est comme le poisson qu'on jeterait hors du vivier. Pour revenir à toi , mon Edmond, comporte-toi prudemment , à-celle-fin de ne te pas faire d'ennemis : prends les conseils du bon P. d'Arras & de M. Gaudet. Ursule est discrète ; elle ne m'a rien dit à moi-même , parce qu'elle ne se doute

pas que je suis au-fait ; & nos autres Frères & Sœurs ignorent tout. Je t'embrasse d'un cœur véritablement fraternel, & desire que tu sois bientôt avec nous ; si pourtant c'est ton vouloir.



XXXI.^{ME} 1 novembre

EDMOND, à PIERROT.

[Voici la première Lettre où la sincérité manque en grande partie.]

NON, chère Aîné, je ne jouirai plus du bonheur de vivre à la Campagne : le sort en est jeté ; j'aime tout-à-la-fois la Ville, & je la déteste ;... mais je sens que je ne puis la quitter ;... c'est une chose impossible, à-présent, & j'y suis pour toujours. En-effet, m'y voilà retenu par mille liens, tous si forts, que rien ne peut les rompre. Si je cherche la cause de mon goût pour la Ville, je la trouve dans la politesse, plus agréable que la cordialité ; dans la grâce des manières ; nos Élé-gans de Campagne ne sont ici que ridicules : il résulte de-là, qu'on s'accoutume insensiblement à se mettre au-dessus d'eux ; il y a plus, un Homme de Ville qui aura séjourné quelque temps au Village, semble à son retour reconnaître cette supériorité des Citadins ; il paraît plus timide, moins

assuré , jusqu'à qu'il se soit remis au courant. De-là , cette invincible répugnance que l'on voit à tous ceux qui ont goûté de la Ville , à retourner s'abâtardir à la Campagne ; à quitter le rôle d'Homme poli des Villes, & les airs qui lui conviennent , pour redescendre au titre de Campagnard , & participer à l'ignobilité qui en est le vernis. On ne saurait croire combien un motif si faible en apparence , retient de Jeunes-gens, sans qu'eux-mêmes se doutent que si peu de chose les détermine. Ajoutez cependant aussi , que le séjour est plus riant , les objets plus agréables ; que la faculté de penser y est plus fine , plus développée : (&c'est ici un grand point , mon Ami ; car la même façon-de-penser se comunique , & dès qu'on l'a prise , on ne se plaît constamment qu'avec ceux qui l'ont ; on dédaigne les autres ; on est fatigué de sa supériorité). Tu me diras, que les Gens des Villes ont plus de méchanceté ; je te les abandonne : mais les raisons que je t'ai données sont fortifiées par une autre , qui a sa source dans le penchant le plus naturel & le plus doux ; c'est que les Femmes sont ici de belles fleurs , des espèces de syrènes enchanteresses , qui donnent des plaisirs de mille genres différens : chés nous , l'on ne sent que le physic de l'amour ; (c'est-à-

dire, les plaisirs des sens) à l'exception de quelques cœurs délicats, tels que le tien, mon Frère, on n'y connaît guère la tendresse : mais ici, le physic de l'amour & la tendresse ne sont que la centième partie des délices connus que les Femmes procurent : Il est ici des Jeunes-gens qui sont contents dès qu'ils se sont montrés, & que les Belles de la Ville les ont vus passer & repasser à la promenade : ils savent que ce plaisir est réciproque, & que celles dont ils veulent être vus, desirent de voir & de l'être : s'ils sont salués d'une jolie Femme, c'est une gloire qui gonfle leur cœur, & le remplit le plus agréablement du monde. La société du beau-sexe est ici charmante ; l'entretien des Femmes séduisant ; leurs manières ont une aisance, une légèreté, tant de grâces, que le temps s'écoule auprès d'elles dans une continuelle ivresse. Tu n'as pas d'idée, mon Ami, des mouvemens qu'excitent dans le cœur d'un Homme, le sourire obligeant d'une jolie Personne, un mot, un geste de familiarité devant une foule de Rivaux, & mille autres choses que je tais, de peur que cette matière ne soit pas de ton goût. Je reviens à ton offre. Je t'en remercie comme d'une preuve d'amitié ; mais je ne veux point en profiter : ne demande donc plus pour moi un retour qui

ne me rendrait pas heureux : je ne mérite quasi plus de vivre parmi vous : & si tu m'aimes autant que toute ta conduite me l'a prouvé jusqu'à ce jour , accorde moi un dédommagement que je desire avec ardeur , emploie tout pour qu'on me rende Urfule : sa présence m'est nécessaire , ses avis me seront utiles , sa société me garantira du besoin d'en chercher , & nous nous soutiendrons mutuellement.

Je me trouve assés tranquile aujourd'hui , pour te continuer le détail de tout ce que tu ignores.

Dès que Tiennète m'eut quitté , je retournai dans ma chambre , pour y réfléchir sur ce que j'alais faire. Après mille résolutions qui se détruisaient les unes les autres , je m'en tins à laisser agir M.^{me} Parangon. A l'heure d'aler chés M.^{lle} Manon, je m'y rendis à l'ordinaire. Je la trouvais plus tendre , plus belle , plus intéressante que jamais ; en ce moment , elle effaçait tout ce que je connaissais d'aimable. Je baissai les yeux , mon cœur palpita ; je la regrètai... je regrètai qu'elle ne me parût plus digne de mon attachement. Je me dis : On est dans une joie vaine , qui tout-à-l'heure va s'évanouir comme la fumée ! Manon ! Manon !... Elle excitait au fond de mon cœur des desirs ; son indignité ne les empêchait pas de naître ; je
sentis

sentis même un aiguillon plus vif; je ne fais de quelle nature était ce mouvement-là; sans-doute il n'était pas pur, car j'en rougis l'instant d'après; je le ressentis encore, & la honte le suivait aussitôt. Je craisis que c'est-là le commencement du crime; car je me disais: Elle ne sera pas ma femme, j'aimerais mieux mourir, que de souffrir qu'elle devienne ma femme; & je la desirais! Voilà ce qui se passait dans mon intérieur, lorsqu'elle m'aborda. Je ne lui dis pas un mot: elle m'entraîna dans une chambre particulière. — Vous êtes muet, aujourd'hui, me dit-elle en me prenant la main: regardez-moi je vois de l'inquiétude dans vos yeux, qu'avez-vous? qu'as-tu, mon chère Mari? Ce qu'elle prononça d'un ton sicareffant, que je n'y pus tenir: mes larmes coulèrent. Oh! quelles larmes! je n'en versai jamais d'aussi amères. Si je ne t'eusse rien écrit, que M.^{me} Parangon n'eût rien su, je me jetais dans ses bras, & je m'écriais, *Mannon, je fais tout & je pardonne tout.* Mais il ne dépendait plus de moi. — Qu'avez-vous, me répétait-elle? mon chère Edmond! que vous m'effrayez! — Ah! Mademoiselle, je suis bien malheureux! — Ciel! — Mademoiselle, je vous aimais. — Qu'entens-je! vous ne m'aimez donc plus! — Il doit peu vous inporter

—A moi, grand Dieu! peu m'importer ;
à moi ! —Mademoiselle , vous ne m'aimez pas ; vous ne m'avez jamais aimé...

—Arrêtez.... Qui vous l'a dit , ingrat ?

—Votre conduite : ma perte doit peu vous toucher : vous m'avez cruellement...

Mademoiselle , que vous avais-je fait , & quel intérêt aviez-vous à accumuler l'infamie sur un Infortuné , ... sur vous-même ? —Je vous laisse dire , je vous laisse pa-

tienement enfoncer le poignard. —Vous l'avez auparavant plongé dans mon cœur.

—Ah ! c'en est trop ! Edmond , je vous aime. Je vous aime... —Vous alicz me le prouver. —Oui , je vais vous le prouver : Je ne pouvais prévoir ce cruel entretien... je ne pouvais prévoir... Je m'y perds ! Prenez ce papier , il ne manque que votre signature à la minute qui est chés le Notaire. Vous lirez ensuite cet Écrit ; je devais vous le remettre aujourd'hui même , le contenu le prouve , & que je voulais tout devoir à votre générosité. Edmond , je vous suis fidelle depuis que je vous aime : Et si par-malheur auparavant... Mais lisez-

J'ai lu , chère Frère. un acte par lequel la Mère & la Sœur de Manon me donnaient tout leur bien. Ensuite j'ai déchacheté le papier que je vais transcrire.

« Q U A N D tu commenceras à lire cet

humiliantaveu, celle qui le fait, qui mourra de douleur, si elle ne te peut toucher, embrassera tes genous, & cette posture lui convient. (Elle y était, chère Pierrot ; je n'ai pu l'y souffrir). Elle n'aurait pas attendu jusqu'à ce jour à t'ouvrir son cœur, à te rendre maître de tous ses secrets, si des conseils étrangers, son inexpérience, & la crainte de te perdre ne l'en eussent empêchée. Oui, chère Amant, mon sort est entre tes mains ; tu peux me donner la vie ou la mort, l'infamie ou l'honneur. Je suis perdue sans toi ; avec toi, je suis heureuse (si l'on peut l'être encore, même dans les bras de ce qu'on aime, avec un cœur que le remords déchire!) cet Écrit que je te donne, que je signe, où je vais m'avouer coupable ; que ma Mère & ma Sœur ont signé comme moi, serait ou ton assurance contre des rechutes, que tu peux regarder comme impossibles ; ou le titre certain de ta vengeance, si je te donnais à l'avenir des sujets de plainte. Je te permets de le déposer entre les mains de celui de tes Frères en qui l'on dit que tu as toute confiance, cacheté cependant, afin que je ne rougisse qu'à tes yeux. O mon chère Amant! ne me hais pas ; je suis à tes genous comme une Criminelle, qui attend sa sentence, ou son absolution. Laisse-toi fléchir aux pleurs que je répands, Si



je ne t'avais pas uniquement aimé ; si ma tendresse pour toi , ne me faisait pas te préférer à mon bonheur même , ton Amante aurait pu se résoudre peut-être à chercher à te tronner. Mais elle ne peut vivre sans toi ; un Autre qui lui offrirait sa main , ne lui inspirerait que de l'éloignement. C'est toi seul qu'elle veut , ou la mort. Ayez pitié de son desespoir. .. Un Autre .. ô douleur ! ô source intarissable de larmes.... Mais on n'a pas eu les prémices de son cœur ; que l'Amant qu'elle adore daigne l'en croire , tout-indigne qu'elle en est !

» Prête à m'unir à l'Homme que j'aimerai toujours , ma conscience m'oblige , malgré l'avis de mes Proches , à lui découvrir , qu'on a trionfé de ma vertu , & que je porte actuellement les marques de mon crime.... Mais ! s'il est assez généreux pour me le pardonner , j'espère faire en-force qu'un jour il aura lieu de s'en féliciter : je l'adore , il le fait ; les devoirs ordinaires d'une Femme , ne seraient pour moi qu'une récompense ; je veux les étendre audelà des bornes prescrites , & m'imposer une dépendance qui me punisse & le dédomage. Ma Mère & moi , nous voulons que cet Écrit étende ses droits , & qu'il lui donne sur ma personne une autorité sans men-

re ; qu'il soit le maître , dès qu'il le voudra , & sans autre motif que sa volonté , de m'obliger à vivre soit à la campagne , dans ma ferme d'Étivé , soit dans un Couvent , en payant une pension , la plus modique qu'il se pourra , sur mon bien , que nous lui abandonnons en toute propriété. Mais s'il a l'indulgence de me souffrir auprès de lui , de me permettre de l'aimer , jamais il ne se verra d'Amante plus tendre , plus fidelle , plus soigneuse de lui plaire , & d'Épouse plus prompte à prévenir ses moindres desirs. Je le supplie de regarder comme la première remarque de mon devoûment cet écrit que je lui remets. Fait à A... ce 22 octobre 17...

signé de la Mère & des deux Sœurs.)

» P. S J'attens à présent mon fort , chère Edmond : prononcez : mais hélas ! que ce soit sans rigueur ».

Aussi-tôt que j'eus achevé de lire , elle est venue dans mes bras ; elle m'a pressé dans les siens ; je ne savais où j'en étais : elle ne parlait pas ; mais elle pleurait ; je pleurais aussi , plus touché de sa douleur qu'irrité de ses torts. Je lui ai dit enfin : — Mademoiselle , je ne vous hais pas , je ne vous méprise pas ; mais..... — Accable-moi de reproches (a-t-elle interrompu) ; je les mérite , cher Edmond : essaye ton pouvoir , abuse-s-en , si tu le

166 LE PAYSAN PERVERTI;
veus, & connais jusqu'où peut aller mon
amour. — M. Parangon... — Il m'a per-
due, & tu peux me sauver : il est un
monstre à mes yeux, je ne le verrai ja-
mais. — Vous m'avez raillé ; vous m'a-
vez fait porter un Billet.. — Je ne des-
voue rien.. Chèr Amant, je n'étais pas
encore changée, & cependant, ce n'é-
tait point par le motif qu'ont pu me
prêter celles qui t'ont instruit (car je les
devine). — Ah ! Manon, qu'il était
cruel d'être moi-même le porteur. . . .
— Va, je te vengerai, de moi-même com-
me de mon Complice. Apprens que l'in-
digne Suborneur craint continuer... après
notre union ; qu'il m'aime ; que j'ai tout
effacé dans son cœur, & qu'il ne me cède,
que par un excès de tendresse : ce
sentiment, qu'il ne croyait pas fait pour
lui, il l'éprouve, & c'est la première-
fois : je m'en sers pour le maîtriser, &
l'obliger à nous servir ; il le fait en en-
rageant, & comme ces méchans Esprits
que la Puissance Divine force quelque-
fois d'obéir aux Justes.. Mon Ami, si
tu savais comme s'opéra son infâme sé-
duction, tu m'excuserais peut-être un-
peu... Il me reste un rayon d'espoir...
si tu le veux, tu peux me rendre le cœur
de ma Gousine ; elle serait désormais
ma seule Amie ; je la verrais, & jamais

son Mari. — Ma chère Manon, il n'est plus d'espérance ; vous me voyez accablé de la douleur de vous perdre. — Non mon Ami, ton cœur n'est pas assés dur ; non... Viens, mon Amant, viens mon aimable Mari-.... Elle s'est panchée sur mon sein. Nous avons été longtenps dans les bras l'un de l'autre ; sa beauté m'y retenait ; la douceur de ses caresses rendait à mon esprit sa liberté ; il senblait qu'elle le débarrassât de l'incertitude cruelle qui le resserrait auparavant ; elle rendait à mon âme son allégresse, à mes sens leur vivacité... (O Dieu ! quelle félicité je perds ! me disais-je à moi-même !) que font auprès de Manon toutes les autres Beautés, finon de belles peintures, d'admirables statues, qu'il faudrait, comme Pygmalion (1), prier l'amour d'animer de ce feu divin qui embellit la Beauté. — Serai-je à toi ? (m'a-t-elle dit après un long silence.) — Manon ! vous êtes ma divinité ; vous vous jouez de mes irrésolutions. — Je vous aurais touché ! — Vous avez plûs fait.

(1) Pygmalion étoit un fameux Sculpteur, qui fit une Statue si belle qu'il en devint amoureux ; il pria Vénus de l'animer, & sa prière fut écoutée : c'est un trait de l'ancienne Mytologie, que je suis obligé d'étudier pour mon Art. (Note d'Edmond lui-même.)

—O bon Jeune homme ! ton cœur est droit , ton âme est sensible : va je n'en abuserai pas. — Abusez-en , si vous le voulez ; Manon , mes jours , mon honneur , tout est à vous. — Alons , mon charmant Ami , courons dire à ma Mère , que je te dois la vie ! Viens mon Epous- !

Nous nous sommes rendus auprès de M.^{me} Palestine : là , différentes questions que l'on m'a faites , n'ont plus permis de douter , que je ne fusse informé de tout avant que Manon m'eût rien avoué. La Maman & les deux Filles se son regardées quelque temps en silence ; ensuite M.^{me} Palestine m'adressant la parole , m'a dit : — Consentiriez - vous que dès ce moment on alât à l'Autel , s'il était possible ? — Tout ce que vous voudrez , (ai-je répondu) : je ne fais pas si je serai heureux , mais elle m'a dit qu'elle le ferait , & c'est affés-. Les remercimens de Manon ont été si tendres , qu'ils m'affermis- saient dans ma resolution. M. Parangon s'est fait entendre ; Manon a prié sa Mère de nous garantir de sa vue. Tout a été bientôt prêt. M. Gaudet a fait les démarches avec moi , nous avons obtenu l'avancement qu'on demandait , & le P. D'Arras devait nous donner la bénédiction , de la veu & en présence du Curé : tout allait se terminer ; je souhaitais alors que ce-
lus

lui qui venait de ta part chercher nos Père & Mère n'arrivât pas. Néanmoins nos démarches & nos apprêts avaient consumé du temps, il était près de onze heures : ma Mère & mes Sœurs étaient auprès de ma Prétendue, l'on avait envoyé avertir la Famille, que des raisons imprévues obligeaient de précipiter les choses, quand un jeune Inconnu s'étant glissé jusqu'à Marie-Jeanne, l'a priée de m'avertir, dans le plus grand secret, que l'on voulait me parler. Je suis descendu sans qu'on me vît ; je m'attendais à trouver Tiennète, & j'étais bien déterminé sur ce que j'avais à lui dire ; ce n'était pas elle. — Que faites-vous, m'a-t-on dit ! allez vous achever de vous perdre ? Quoi ! l'on vous marie, malgré ce que vous savez ? Au son de sa voix, j'ai reconnu M.^{me} Parangon. — Oh ! madame, c'est vous ! me suis-je écrié. — Suivez-moi, a-t-elle continué ; venez m'expliquer cet inconcevable mystère : vous épousez Manon ! — Je suis plus aîné qu'elle n'est coupable : ah ! si vous la connaissiez ! — Que trop ! — Elle veut être votre amie, ne jamais revoir votre Épous. — Et elle a pu vous séduire ! — Si c'en est une, madame, laissez-moi mon erreur, elle m'est chère & j'aime votre Cousine. — La jeuneffe... (ah-dieu !

que l'inexpérience est quelquefois dangereuse !)... la jeunesse & les desir vous abusent ; vous croyez aimer : voilà, Jeune - homme, vous pouvez m'en croire, comme presque tout le monde se prend, & s'en repent le lendemain : on s'est vu ; on s'est plu ; l'on craint se convenir ; on se marie : l'on ne tarde pas à s'apercevoir qu'on s'était trompé ; l'on en enrage ; mais il est trop tard. Frissonnez, tremblez au seul nom de mariage ; frémissez, en songeant qu'elle est celle que vous allez vous donner pour inséparable Compagne.... Parlez, l'estimerez - vous ? — Je l'aime ; c'est plus qu'estimer. — Vous me faites pitié ! c'est mille - fois moins. — Madame, l'amour renferme tous les sentimens honnêtes, obligeans.... — Eh - oui ; l'amour ; mais non ce charme produit par les avances & les caresses d'une Coquette, qu'il vous plait de nommer de l'amour. — J'ai pour elle de la reconnaissance. — Fondée ? — Oui, Madame, fondée. — En - effet, vous & moi, nous lui en devons beaucoup ; unissons, je vous prie, notre reconnaissance, elle aura des effets rares.... Eh ! rougissez, Edmond, non pas devant moi ; je suis votre Amie, mais à vos propres yeux. Auriez-vous tenu de pareils discours devant Ursule ? — Madame, je ne vois pas...

—Ce qui vous en aurait empêché. Ah ! mon pauvre Edmond , sans moi , vous étiez donc perdu ! L'on vous aime , dites-vous ! l'effort est rare ; il me surprend beaucoup ! L'on vous donne son bien (je suis instruite , comme vous voyez) : un si petit intérêt vous toucherait - il ? N'est - il donc que ce parti d'avantageux pour vous ? Ne voyez-vous pas qu'elle a d'abord voulu vous rendre sa dupe ; qu'elle vous a vu de trop près , & qu'elle-même est devenue celle de l'amour (car je ne dois pas dire la vôtre) ? & vous voilà pénétré ! D'Atlas (à bonne intention sans-doute) & M. Gaudet (sûrement à mauvaise) aident à vous pousser dans le précipice : je rends justice au premier ; c'est par amitié pour vous ; parce que , ne sachant pas qu'on a d'autres vues plus avantageuses , il crait que vous n'avez de route à suivre , que celle que vous offre la fortune présente ; quant au second , il ne ferait pas plus délicat pour lui-même. Un Célibataire n'a pas l'idée d'une certaine décence de mœurs , qui n'est connue que des Honnêtes-gens mariés Venons au - fait , Edmond : si vous étiez aimé ailleurs , & plus tendrement , & plus desintéressement , & par une Personne plus digne , plus belle , plus tendre , que fait - on ? plus fortunée (mais

je n'appuie pas sur cet article-là), que résoudriez-vous? — Madame, Manon en mourrait, si je l'abandonnais; voila un éclat; des Parens ici; un bruit répandu; votre famille prévenue: laissez-moi remplir mon sort; je vous manquerais à vous-même. — Mon étonnement n'a point de bornes! . . . , Aveugle que vous êtes! M. Gaudet a dressé l'Écrit qu'on vous a fait lire; il a tout dicté.... Vous ne ferez pas le maître de vous perdre; non, vous ne le ferez pas. Adieu. Dans un instant votre Sœur va vous prouver sa tendresse. Elle m'a quitté. J'étais immobile en la regardant s'éloigner; elle avait disparu, que je croyais l'entendre & lui parler encore;.....

Malgré - moi, chère Aîné, l'on a su m'arracher à mon penchant. Au bout d'un quart-d'heure, Ursule a paru; elle a entretenu notre Mère. Celui que tu envoyais a fait le reste. Nos Parens effrayés en apparence d'une bagatelle qu'on leur exagérerait tout - haut après les avoir prévenus (1), suspendirent la cérémonie, ils s'éloignèrent, laissant le festin préparé, le contrat signé, même les registres de Pa-

(1). Il s'agissait de l'incendie d'un petit apenti plein de paille, causé par l'inprudence d'un Garson-de-charrue, qui y avait été le matin avant - jour avec une lampe.

roisse ; le P. d'Arras , toujours prévoyant , & M. Gaudet qui l'est d'avantage encore , ayant engagé le Rédacteur à tenir l'Acte prêt , afin qu'on ne restât pas si longtemps à l'Eglise , vu qu'il était déjà tard. En une heure , toute cette nombreuse assemblée s'est dissipé comme un nuage léger , & ton Frère s'est trouvé seul avec Manon.... La prudence abandonne quelquefois les plus Sages.... Mais j'en dis trop. Quelquefois aux jours de printemps & d'automne , le Ciel est couvert de nuées volantes ; tantôt la brillante lumière du soleil présente l'image du plus beau jour ; & tantôt , obscurcie par un nuage épais , l'on se crairait au triste décembre : tel est mon état.

Adieu, mon ami. M.^{me} Parangon attend Ursule , & l'attend cette semaine : que je te doive la satisfaction de les voir réunies.



XXXIII.^{ME}

Même jour.

MANON, à M. GAUDET.

[Elle paraît changée.]

MON Mari écrit à son Frère aîné , dans la vue de préparer de loin un aveu nécessaire , comme vous nous l'avez conseillé. J'ai maintenant une grâce à vous demander au P. d'Arras & à vous , après

néanmoins vous avoir témoigné à tous-
deux la reconnaissance la plus vive ;
car (& j'en conviendrai toujours) sans
l'aveu & le dévouement que vous m'avez
suggérés comme dernière ressource, d'a-
près la manière dont vous aviez disposé
l'esprit de M. R ** ; sans les lumières que
vous m'avez données sur les démarches
de ma Cousine, j'étais perdu : je vous
dois davantage encore ; c'est que les sen-
timens que vous m'avez inspirés me sont
devenus naturels ; ils régleront toujours
ma conduite. Mais je vous demande une
grâce : crayez que je ne vais parler que
d'après la parfaite connaissance que j'ai
de vos sentimens : Vous êtes un Athée (je
me fers ce terme, parceque je fais qu'il
ne vous offense pas) : au nom de... tout ce
qui vous est chère (car rien ne vous est sa-
cré, voila le malheur !) n'achevez pas de
détruire ce que vous apelez des préjugés,
dans mon Mari ; j'ai été votre complice ;
je cesse de l'être : vous savez comme j'ai
été élevée ; tôt ou tard, les bons princi-
pes reprennent le dessus ; je reconnais
donc que sans les sentimens de Religion,
d'honneur & de retenue, il n'est pas de
bonheur : j'abjure mes égaremens ; eh !
puissent mes larmes en effacer la tache !...
Je suis heureuse, mais je ne l'ai pas mérité ;
c'est à moi de réparer par ma conduite

à venir, ce que la précédente eut de coupable ; j'espère que vous ne m'éconduirez pas ; & je suis dans cette persuasion, avec reconnaissance, &c.

XXXIV.^{ME} Réponse.

Que l'huile du méchant ne parfume pas ma tête.

CA R T E blanche sur tout ce qui ne regarde que ma croyance, charmante Cousine : mais vous me feriez la plus grande injustice, si vous pensiez que je suis sans mœurs. J'ai trente-deux ans, & l'on est formé à cet âge. Connaissez-vous quelques travers où j'aye donné ? Vous savez comme je pense sur votre sexe ; je le crains, je le suis, & l'adore : la présence des Femmes est un feu bienfaisant qui m'échauffe & me réjouit ; mais j'en reste à la distance convenable pour n'éprouver qu'une douce chaleur, & je serais bien fâché qu'on me contraignît à le tenir dans le creux de la main, comme en autre *Scévola*. De ce qu'on nomme amour, je n'estime que le physic, dans la modération convenable. Il n'en est pas de-même de l'amitié ; c'est un sentiment dont je suis plus avide que l'Hydropique de la boisson prohibée ; & je ne fais quel charme naïf répandu sur la figure & dans toutes les manières d'Edmond, m'attire vers lui ;

176 *LE PAYSAN PERVERTI,*
je l'aime, & j'avoue que vous devez des actions-de-grâce à mon exemption de préjugés ; car sans cela, vous ne tiendriez rien, & je l'aurais servi contre vous. Le P. D'Arras pense comme moi sur le compte de cet aimable Jeune - homme, & il est enchanté de me trouver dans les mêmes dispositions que lui. Prescrivez-nous donc tout ce qu'il faudra faire pour rendre votre Mari heureux, & nous le ferons. Je vous le jure par ce que j'ai de plus chér, par mon jeune Ami.

XXXV. ME

15 novembre.

EDMOND, à PIERROT.

[Celle-ci est un piège qu'il nous tendait.]

Y pense-t-on chés nous, mon chér Aîné ! Quoi ! l'on ne fait rien dire à M.^{me} Palestine ; l'on n'écrit rien !... Ne fallait-il pas ménager les choses, de manière qu'on amenât la rupture sans choquer ouvertement personne ? Représente cela, j'en prie, à notre chère Mère : le mal n'est pas grand encore ; on peut facilement y remédier, lorsqu'on nous renverra Urfule, que M.^{me} Parangon demande avec de nouvelles instances.

C'est à qui me fera ici plus d'amitiés ; j'en reçois également de mon Maître, & de sa respectable Epouse : mais les ca-

resses du premier sont tronpeuses, & je m'en défie : ces termes ont un double sens pour moi.... Je me trouve enfin dans un état qu'on pourrait dire heureux, si je n'avais pas quelques retours.... Ils cesseront bientôt, & quand je n'aurai plus devant les yeus les marques de ma honte,... je serai plus content que je ne l'aurais espéré.

M.^{lle} Manon a quitté sa maison pour six mois ; elle est dans une Communauté dont la Supérieure est sa Parente ; sa Mère & sa sœur l'y ont accompagnée. Que nos chers Parens leur écrivent une Lettre honnête, qui marque simplement de l'estime, sans parler de mariage en aucune façon, & qu'on en charge Ursule : qu'elle arrive au plutard Dimanche. Je me recommande à toi pour tout cela, chère Aîné ; te priant de me croire, pour toi & pour tous nos Frères & Sœurs, renpli de la plus vive amitié.

P. S. Tu vas trouver dans la feuille incluse, l'Histoire de la séduction de M.^{lle} Manon ; & je crois qu'après que tu l'auras lue, cette infortunée Demoiselle te paraîtra un peu plus excusable : elle l'avait écrit pour me la donner au lieu d'un autre papier que lui dicta son cousin M. Gaudet, & qu'elle me remit le jour que tout s'est découvert.

« MON CHÈR MARI : Jusqu'à l'âge de seize ans, je n'avais guère songé qu'il y eût des Êtres d'un sexe différent du mien. Je ne voyais d'aimable que mon cousin Gaudet ; mais j'étais encore trop jeune lorsqu'il quitta la Ville ; & vous savez que lorsqu'il y est revenu, je n'avais plus de choix à faire. Parvenue à ce période de ma vie, où les passions se dévelopent, je tombai dans une inquiétude & dans un dégoût de mes amusemens ordinaires, qui me les fit trouver insupportables. Je ne savais à quoi attribuer cet état de langueur de l'âme. Toute l'observation que je fis, c'est que lorsque je me trouvais dans des cercles où il y avait beaucoup de Jeunes-gens, mon tourment était comme suspendu. Cependant aucun Jeune-homme ne me fixait en particulier ; ils m'intéressaient tous également ; de sorte que c'était moins tel homme dont la présence me faisait plaisir, qu'un instinct qui me portait vers les hommes en-général. (J'étais dans cette situation quand je vous vis à V*** ; ce fut moi qui vous donnai un petit coup sur la joue, poussée par je ne sais quelle envie de vous engager à jeter les yeux sur moi). Les Jeunes-gens de la Ville d'A.... sont peut-être les moins aimables qu'il y ait au monde. Grossiers, vains, impertinens, in-

discrets, sensuels, aimant la table & le vin; il faut, pour s'en accomoder, avoir de terribles besoins physics, & n'avoir jamais rien vu qui vaille mieux. C'était le cas où je me trouvais. Cependant je ne me prévins pour aucun d'eux, & mon cœur flota durant une année entière.

» Ce fut à ce terme fatal pour moi, que ma cousine Parangon fut obligée d'aller à Paris. Elle me proposa de gouverner sa maison durant son absence. Mon innocence fut la cause de ma présomption; je ne redoutais pas le danger, parce qu'il m'était encore inconnu.

» Je remplis donc la place de ma Cousine. Son Mari, sans être trop séduisant, était pourtant bien dangereux pour une Jeune-personne de mon caractère. Il avait environ trente-six ans: c'est l'âge de la maturité: il a de l'esprit, l'usage du monde; un goût effréné pour les Femmes, & une morale qui s'accorde à merveilles avec tous les desordres. Tel est l'Homme entre les mains duquel tonbait une Fille sans expérience, assez jolie pour mériter qu'on cherchât à la perdre, & qui portait au fond de son cœur un ennemi secret, prêt à livrer traitreusement la place au premier Assaillant.

» Quelques semaines s'écoulèrent de façon à me donner toute la sécurité pos-

180 *LE PAYSAN PERVERTI,*
fible, supposé que j'eusse eu de la méfiance ; mais je n'en avais pas, & je regardais les avis que ma Cousine m'avait donnés avant son départ, comme les craintes chimériques d'une Jeune-femme qui passait dans le monde pour une Prude achevée : d'ailleurs, son âge, qui ne surpassait le mien que d'une année, ne m'inspirait pas beaucoup de déférence pour ses conseils. Hélas ! j'ignorais alors la différence que met entre des Persones égales en aparence, une âme forte, & le goût de la vertu.

» Environ au bout d'un mois & demi, M. Parangon devint plus assidu auprès de moi ; ses discours étaient obligeans, & quelquefois flatteurs : il tâcha d'exciter le feu qui couvait dans mon sein, par des lectures voluptueuses ; il me fit lire le *Tombeau Philosophique*, le *Sopha*, quelques Romans de M.^{me} *De-Villedieu*, où l'on voit des Femmes mariées écouter & favoriser des Amans ; enfin, il séduisit à-la fois fois mon esprit & mon cœur. Mais ce n'était pas encore assés pour triomfer de ma vertu & vaincre les préjugés d'une bonne éducation : pour détruire l'une & les autres, il me procura des livres impies : le premier fut *la P.* de M. de V....., qui ne faisait que de paraître pour-lors. On ne saurait donner un poison plus agréable à

prendre : cet Ouvrage , qui fans doute est un chéf-d'œuvre en son genre , captiva d'abord mon esprit par le charme des vers , & finit par m'inspirer du mépris pour les saintes vérités de la Religion. A l'appui de ce livre dangereux , vinrent le *Christianisme dévoilé* ; le *Dîner du Comte de Boulainvilliers* ; la *Contagion sacrée* ; l'*Essai sur les Préjugés* ; *Bolinbroke* ; les *Lettres sur les Miracles* ; la *Confession-de-Foi-des Théïstes* , & quelques autres Ouvrages de la même trenpe. Mais en-même-temps que M. Parangon m'éclairait , selon lui , il songeait à porter dans mon cœur une corruption , qui me fit desirer que ce que je trouvais dans ces livres d'abominables fût la vérité. En-conséquence il me donnait à lire tout ce que la lubricité a dicté de plus infame. Je n'avais jamais entendu parler de mauvais livres ; je prenais sans défiance tous ceux qu'il me donnait , & je les lus d'abord par curiosité , bientôt par goût ; enfin , j'en demandai moi-même.

» Ce fut alors que M. Parangon crut pouvoir hasarder quelques discours. Je le reçus comme il le méritait ; la corruption de mon cœur n'était encore que *théorique* , pour-ainsi-dire , & j'étais dans la pratique , aussi réservée qu'auparavant. Mais l'on sent bien qu'une vertu qui n'a

plus de fondement, ne peut pas durer ; insensiblement je m'accoutumai à entendre de sa part des discours beaucoup plus retenus que mes lectures ; & dès qu'un de mes sens eut perdu la chasteté, qui n'était déjà plus dans mon cœur, le dangereux Ennemi de ma vertu crut qu'il pourrait attaquer impunément les autres. Je souhaiterais que ceci puisse être utile aux Jeunes - personnes, & s'il était praticable de le rendre public, sous un nom supposé, je le ferais avec beaucoup de zèle. Dès qu'on vit que j'écoutais les discours, on en vint aux actions. Les entreprises ne furent d'abord qu'une sorte de badinage un - peu libre : mais insensiblement on se permettait davantage, dans la vue d'émouvoir les sens, & de les révolter contre une vertu chancelante. On joignait à cette conduite un langage flatteur, capable tout-à-la fois de chatouiller ma vanité, & de me donner de la compassion pour les maux que causaient mes charmes *incomparables*.

» Il n'était guère possible qu'une Fille de mon âge, de mon tempérament, & de ma figure, résistât à des attaques si bien combinées. Cependant je tins - bon pendant quelque temps ; ensuite je ne cédaï que peu-à-peu ; d'abord une liberté, puis une autre, jusqu'aux plus dé-

cisives : je m'en tins longtems-là : mon cœur était corrompu ; je desirais moi-même de franchir la dernière barrière ; mais le danger me retenait : je savais trop ce qui pouvait résulter d'un commerce plus intime que celui qu'on avait avec moi , & la seule idée de cet accident me faisait frémir. Tant que je ne dis pas ce motif , on fut pressant ; mais avec quelque ménagement pour ce qu'on nommait mes scrupules ; mais dès que j'eus lâché le mot , & fait connaître le motif qui me retenait , je fus perdue. C'est peut-être la plus grande imprudence que puisse faire une Fille , que de se mettre derrière ce faible retranchement. En-effet, quand on fut la cause de mes refus & que la vertu n'y entraît pour rien , on ne tarda pas à me parler des moyens d'éviter ce que je craignais. On n'eut garde de me proposer de ces moyens dangereux qui exposent la vie , & qui m'eussent révoltée ; on me parla de quelques autres , & j'eus le malheur , ou plutôt l'indignité de me rendre : car je ne prétens pas atténuer ma faute , en disant qu'on employa la violence , quoique ce soit la vérité , puisque je consentis par la suite.

» Mais bientôt je m'aperçus que les précautions criminelles étaient souvent oubliées ; je tremblai ; je refusai tout-

à-fait de me prêter à ce qu'on voulait de moi. Ce fut dans ces circonstances qu'il vint chés mon Séducteur, un jeune Elève, dont l'aimable simplicité, fournit à l'Homme que mes refus desespéraient, un nouveau moyen d'en triomfer. Ce Jeune-homme était le même que j'avais vu à V..., & qui m'avait dès lors intéressé. Mon Séducteur s'était pressé de demander ce Jeune-homme à ses Parens, dans la vue sans-doute de le faire servir à ses desseins sur moi : il était d'ailleurs accoutumé à cette manœuvre. Dès que ce Jeune-homme fut chés lui, il dressa une autre batterie; il me parla de certains Hommes qui mariaient leurs Maîtresses à des Jeunes-gens bonasses, qu'ils avantageaient. Il me vanta les Gens de Village, & le talent qu'ils avaient pour faire leur chemin dans le monde, pour peu qu'ils trouvassent quelqu'un en état de leur faire vaincre les premiers obstacles, &c. Il n'eut pas de peine à me persuader, dès qu'il m'eut fait voir celui sur lequel il avait jeté les yeux. Il me pria de le seconder : jugez avec quel plaisir je dus le faire.

» Tant que je n'eus pour l'Elève de mon Séducteur que le simple goût que m'inspirait sa beauté, je continuai mon desordre sans ménagement, & j'eus la bassesse

fesse de regarder en lui , la dupe qui devait
 couvrir mon deshonneur. Mais bientôt il
 prit le ton & l'air qui nous subjuguent si
 aisément nous autres Femmes ; sa figure
 intéressante & noble se para de toutes les
 grâces qui ne lui manquaient que faute
 d'usage ; & mon goût devint de la ten-
 dresse. Ce fut alors que la vertu commen-
 ça de rentrer dans mon cœur avec le vé-
 ritable amour. Je ne souffris plus mon Sé-
 ducteur qu'avec répugnance , avec dé-
 goût, & bientôt j'en eus horreur. Je ne pou-
 vais cependant encore m'en débarrasser :
 que j'étais punie ! & quel supplice , que ce-
 lui d'aimer , avec passion , & d'être forcée
 de se livrer.... Non , je ne crains pas qu'il
 en soit de plus cruel. Ce fut dans ces cir-
 constances que la situation que je redou-
 tais si fort se découvrit. J'en pris occa-
 sion d'interdire les familiarités à mon Sé-
 ducteur , & je cherchai toutes les occa-
 sions imaginables d'amener mon Amant à
 prendre avec moi ces mêmes familiarités.
 Je ne pus y réussir , & j'en étais dépitée.
 Mon Séducteur en souffrit. Voyant qu'il
 n'avait plus rien à espérer , que je ne
 fusse tranquile , il travailla de tout son
 pouvoir à conclure le mariage qu'il avait
 projeté.

» Plus je voyais mon Amant , & plus je
 m'attachais : dans le fond de mon cœur ;

je lui jurai de l'aimer uniquement. C'est ce qui m'empêchait de mourir de honte de la tronerie que j'alais lui faire : Je me proposais de la réparer si-bien, en le rendant heureux après notre mariage, que ma faute fût un bonheur pour lui.... Hélas ! cet espoir si flateur est-il perdu pour jamais ! ou plutôt. »

Elle en est restée-là, chère Aîné : Tu vois par ce récit aussi sincère que si elle l'avait fait pour son Confesseur, qu'il a été comme impossible que cette pauvre Demoiselle ne fût pas trompée : c'est M. Parangon qui est un misérable tentateur, & qui répondra un-jour devant Dieu de tout le mal qu'il nous a causé, à M.^{lle} Manon & à moi.

XXXVI. ME

EDMOND, au P. D'ARRAS.

[Il parle ici à découvert.]

S *i tout a réussi*, chère Père, c'est à vous & à M. Gaudet que je le dois ; vos sages conseils & votre adresse ont sauvé mon Epouse & moi-même, sans me brouiller avec mes Parens, ni avec mes Amis, parmi lesquels M.^{me} Parangon tiendra toujours le premier rang. Mon Père vient d'écrire la Lettre que nous demandions : ma Sœur

est avec M.^{me} Parangon ; elles sont inséparables, & leur mutuel attachement augmente le bonheur dont je jouis par vos soins. Je pense comme vous , que c'est sur la-chère Ursule qu'il faut compter, pour faire ma paix avec tout le monde. Quî que ce soit ne soupçonne mon mariage : nous le découvrirons lorsque tout sera bien disposé. Mais, ce que je ne puis me lasser d'admirer, c'est comme les circonstances se sont réünies ! tout était prêt ; tout était signé ! M. Gaudet précipitait le départ de mes Parens, il les troublait, au - point que M. Parangon l'a cru fou lui-même ! Il jetait de côté le contrat, les registres, il faisait disparaître tout cela, sans affectation ! Qu'il est facile de tronper la candeur, la droiture & la simplicité ! que cette noble confiance m'humiliait, & comme elle me livrait aux remords ! Nous alons à l'Eglise ; il était une heure ; personne que nos Témoins : nous pouvions parodier le mot de *Denis. Voyez comme les Dieus favorisent le manège des Fourbes !* quand je pense à tout cela, je ne saurais m'enpêcher de voir une destinée que je ne pouvais éviter. Eh ! qu'aurais-je fait ? Maçon, il n'en faut pas douter, allait se donner la mort ; j'ai vu le poison ;... & , comme vous l'avez très-bien dit, vous & M. Gaudet, j'aurais été la cause

188 *LE PAYSAN PERVERTI*,
de ce malheur. Enfin, elle est ma Femme :
c'est un secret à garder quelques années
peut-être. Ma plus grande peine est de le
cacher à mon premier Ami, à mon Frère ;
mais il le faut bien. Je vous remercie de la
bonté que vous avez eue d'accepter la di-
rection des consciences du Monastère ; où
la Mère & les deux Filles se sont retirées :
c'est une consolation pour moi, dans l'éloi-
gnement auquel j'ai voulu me condamner,
de vous savoir à portée d'entretenir sou-
vent mon Epouse. Adieu, chère Père ; ser-
vez-nous-en à tous deux.

XXXV I. ME

PIERROT, à EDMOND.

[Conseils difficiles à suivre.]

CA est décidé, mon Edmond ; notre
mariage à Marie-Jeanne & à moi, se fera
dans un mois ; prépare-toi pour dans ce
temps-là, à celle-fin d'y venir avec Ur-
sule : Et si M.^{me} Parangon voulait nous
en faire l'honneur, aussi-bien que M.^{lle}
Tiennète, notre Père, notre Mère, ma
Prétendue & moi nous en aurions bien de
la joie ; & voici pour cet effet une Lettre
de notre chère Père, ci-incluse : de ton
côté n'oublie rien pour les y engager. Je
suis sûr de celle que j'épouse, mon Ed-
mond ; elle n'est pas comme les Filles de

la Ville , qui embrassent le visage de l'un , & donnent leur main à baiser à l'autre , comme je l'ai vu sur une Estampe chés un Chanoine d'Au**. Te voila débar-rassé : songe que tu ês encore trop jeune pour penser au mariage ; attens que tu faches ton état , & laisse à ta bonne Maîtresse le soin de te chercher une Femme ; car il fera moins dangereux d'en recevoir une de sa main que de celle de ton bon Maître. Oh ! le fin Matois ! comme il nous engeolait par ses beaux discours & son air benin ! Notre Père & notre Mère ne peuvent s'en taire , quand nous ne sommes que nous trois. Ta Demoiselle Manon prend le bon parti ; car il paraît qu'elle va se faire Religieuse. Et toi , mon Ami , songe à te bien conporter ; sois un sage Garçon ; écoute M.^{me} Parangon & M.^{lle} Tiennète ; leurs paroles sont belles & bonnes ; elles ne sont que sagesse & prudence , & je m'y fie bien pour toi ; mais je me défierais de leurs yeus : sarpejeu ! sur ce qu'en disent nos Frères , comme ils sont friands ! Tiens , ils sont traîtres , sans qu'elles - mêmes le sachent. C'est tout comme avec Marie-Jeanne ; quand il arrive que quelquefois elle ne fait pas tout-à-fait à ma fantaisie ; si je veus gronder , il faut que je baisse les yeus ; car si je la regarde , me voila-mou comme une

soupe : c'est un air si doux , une petite œuillade si mignardone ! & voila que vous ne savez plus où ce que vous en êtes , & que vous dites tout justement ce qu'il ne falait pas dire. Veille sur Ursule ; on voit mieux pour les autres que pour soi ; par-ainfi aye l'œil à toutes les démarches. Autre chose ne te peux mander , chër Frère , sinon que j'ai beaucoup d'ouvrage , & que malgré ma bonne envie je ne te saurais faire de longues Lettres. J'enbrasse Ursule ; Marie - Jeanne vous salue tous-deux , & nos autres Frères & Sœurs s'y joignent.

LETTRE du Père R. , à M.^{me} PARANGON.

M A D A M E ,

IE prends la liberté de vous escrire , & celle - fin de vous remercier de toutes vos bontés à l'endroit de mes Enfans , dont ie conserverai toute ma vie une très-parfaicte reconnaissance : Car vous estes à l'esgard de ma Fille , Madante , ce que Noëmi fut pour Ruth ; & à l'esgard de mon Fils , ce que Michol fille du Roi Saül fut pour David , laquelle le descendit par la fenestre dans une corbeille , à-celle-fin de le soustraire à ses Ennemis : C'est donc pourquoy , Madame , ie remets en vostre bonne garde , & sous vostre protection le Frère & la Sœur , comme le saint homme Tobie remit son Fils à l'Ange qui le devoit

conduire chez Raüel, où il le préserva des embusches du Démon, & lui fit espouser une Femme vertueuse ; vous priant d'estre envers eulx comme fut Debora à l'esgard de Balac qu'elle corrobora ; & de faire aux Ennemis de leur salut, comme fit Iahël à Sisara, Général de l'Armée de Iabin, Roi de Moab, laquelle lui ficha un clou en la temple, & comme la généreuse Iudith fit à l'impie Holofernes : vous conjurant au-surplus, Madame, s'ils avoient le malheur de cheoir en quelque faulte, de les porter à se ramentevoir, & de les rapatrier avec leurs Supérieurs, comme fit la Femme de Thécua, laquelle par une ingénieuse similitude, reconcilia Absalom à son père David, envoyée qu'elle avoit esté par Ioab. Je sais, Madame, que vous avez toutes les vertus de Sara & les grâces de Rachel, laquelle plut tant à son mari Jacob, qu'il servit Laban quatorze ans pour elle : Il ne vous manque plus que d'estre favorisée du Seigneur comme Anna, laquelle prioit devant le parvis du Tabernacle qui estoit en Silo, alors que le Grand-Prestre Hély la crut yvre, & lui demanda ce qu'elle avoit, & qu'il lui prédit qu'elle auroit un Fils, lequel fut le Saint Prophète Samuel. Je vous souhaite la mesme bénédiction, Madame ; vous priant d'agrèer la prière que ie vous ose faire, de nous honorer de vostre présence aux nopces de mon Fils aîné, qu'avec la grâce de Dieu nous alons

192 LE PAYSAN PERVERTI ,
 marier ces jours ici. Accordez-nous cette fi-
 veur , Madame, & croyez que vostre honora-
 ble assistance doublera notre ioye. C'est une
 Fille bonne & honneste qu'espouse mon Pierre ;
 elle est d'advenante & gracieuse figure , &
 d'humeur encore plus gracieuse , & telle que
 ie me représente qu'était Rébecca , alors qu'E-
 liézer l'amena pour espouser le ieune Isaac ,
 fils du Patriarche Abraham son maître. Quant
 à vous , Madame , nous vous verrons ici com-
 me le fleuron le plus beau de la couronne de
 fleurs que portera la Mariée , & telle que la
 Sunamite du Cantique des Cantiques , que
 chantoit le sage Roi Salomon. Ma Femme
 vous présente ses très-sincères respects , vous
 suppliant d'exaucer notre supplication. Et
 moi finissant , j'ai l'honneur d'être , avec
 une parfaitement respectueuse recognoissance
 de vos précieuses bontés , Madame ,

Ce sera pour le 13 janvier. Vostre très-humble
 & très-obéissant
 A Saey, ce 20 xbre 1749. serviteur E. R. . .

XXXVIII. ME

1752.

EDMOND, à ses PÈRE & MÈRE.

[Lettre de bonne-année , & d'hypocrisie.]

MON très-chèr & très-honoré Père , &
 ma très-chère & très-honorée Mère ;

JE m'acquite , au comencement de
 cette année, d'un devoir qu'il m'est bien
 agréable

agréable de remplir, puisqu'il s'agit de vous souhaiter un bonheur qui retombe sur nous. Puissiez-vous, très-chèr Père & très-chère Mère, passer tous les jours de l'année où nous alons entrer comme le moment où votre Fils vous écrit! & puisse votre satisfaction résulter particulièrement de la conduite de vos Enfants, & sur-tout de la mienne, ainsi que de celle de la chère Ursule qui se joint à moi. Cependant, chère Père & chère Mère, il arrive quelquefois que les Enfants, entraînés par les circonstances, comettent des fautes auxquels le cœur & la volonté de déplaire n'ont aucune part; j'espère que si j'en ai commis, ou que si j'en commets de pareilles, vous aurez de l'indulgence envers votre Fils. Je me suis acquité ces fêtes de Noël, des devoirs de notre sainte Religion, pour me préparer à commencer ce nouvel an; le P. D'Arras m'a entendu. Ma Sœur en a fait autant, & sûrement plus dignement que moi, qui fais toujours quelques fautes dont je suis bien-marri, mais qu'il n'est pas en mon pouvoir d'éviter. J'espère en vos bontés, & que si jamais j'en avais besoin pour des choses de conséquence, vos cœurs seraient toujours ouverts à votre Edmond.

Il est des cas, chère Père & chère Mère, où l'on sent mieux que jamais toute

194 *LE PAYSAN PERVERTI,*
l'étendue du devoir des Enfans; c'est lorsqu'on est soi-même entré ou prêt à entrer, comme le chér Aîné, dans les liens du mariage: on se représente alors ce qu'on souhaiterait que fissent pour nous ceux qui nous devront le jour, & d'après ce qu'on en desire, on rend le même hommage à ses Auteurs. Je ne parle pas de la sorte sans raison, & j'espère quelque jour vous découvrir le fond de mon cœur.

Tout le monde d'ici à qui j'ai parlé de vous, chér Père & très-chère Mère, vous font les plus heureux souhaits; parmi les principaux, je vous nommerai M. & M.^{me} Parangon, M.^{me} Palestine & ses deux Filles, sur-tout M.^{lle} Manon, qui conserve pour vous l'attachement d'une Fille, & qui se flatte d'un retour de votre part: M. Loiseau & M.^{lle} Tiennète vous présentent leurs respects.

J'ai l'honneur d'être avec la plus profonde vénération, &c.

D' U R S U L E.

*J*E me joins à mon Frère, très-chér Papa & très-chère Maman, pour vous souhaiter les bénédictions du Ciel, & vous demander la vôtre. Ma soumission, mon respect, ma tendresse sans bornes, c'est tout ce que je puis vous offrir: mon Frère est plus heureux; il vous envoie les choses qu'il sait que vous ai-

mez : mais quelques marques qu'il vous donne de son attachement , je suis bien sûre qu'elles sont au-dessous de ce que nous ressentons tous-deux pour vous.

Je suis avec un profond respect & un dévouement filial , chère Papa , &c.

X X X I X.^{ME}

EDMOND, à GAUDET.

[Sa corruption commence à se manifester , quoiqu'il marque encore des sentimens , & un bon cœur. Mais depuis le mariage qu'il a fait , & pour lequel a falu manquer de délicatesse , il marche à grands pas dans le chemin du vice. Mes Enfans , ce n'est pas sans raison que l'on avait autrefois consacré ce que nos Étourdis nomment aujourd'hui les *Préjugés* ; ils sont les sauve-gardes des mœurs , & qui les respecte , a un mur entre les crime & lui.]

ME voici dans la maison paternelle ; chère Ami ; les plaisirs m'environent , & je m'y livre sans contrainte. Ma-foi , tu as raison , il faut jouir ; ce n'est pas manquer de Religion , que d'user des biens que Dieu nous a donnés : cette maxime , il est vrai , peut mener loin ; mais , chère Mentor , tu joins à cet art admirable que tu as pour lever les scrupules , une prudence consommée ; ainsi je m'y abandonne , & regarde ta connaissance comme le plus grand bienfait du P. d'Arras , notre bon

Q 2

Ami, & comme le plus grand bonheur que m'ait procuré mon union avec ton aimable Cousine. Sans toi, j'avais la sottise de manquer un mariage qui me rend maître de vingt-cinq-mille écus A-propos, est-il bien vrai que la Mère & la Soeur aînée vont prendre le voile, afin que je ne me repente pas du sacrifice que je leur ai fait ? Si elles craignent de m'incommoder ; elles ont tort ; je ne suis pas dur ; j'aime ceux qui m'aiment ; c'est à elles à se juger là-dessus ; & lorsque Manon sera débarrassée du fardeau, je pense que je ne l'aimerai pas moins, que s'il ne fût jamais rien arrivé. Tes principes sont excellens, chère Mentor, je les goûte plus que jamais ; tout cela n'est qu'idées & préjugés. Tu m'as fait connaître tant de Femmes dans le cas de la mienne, & dont pourtant les Maris sont si tranquilles ! tant de Filles que leurs Amans craient des Lucrèces ! tant de vertus qui se perdent, & qui chaque jour renaissent de leurs cendres ! qu'en vérité je dois être tout consolé de mon petit malheur. C'est à toi, chère Mentor, que je dois toute ma tranquillité . . . Mais fais-tu que tu es bien méchant ! Ma Femme ne t'aurait pas d'obligation du conseil que tu me donnes : cependant ton idée de la peine du talion est vraiment plaisante Je t'avais cru l'ami du *grand*

Dormeur ? (c'est un nom que nous lui donnons entre nous, parce qu'il n'ouvre ses rideaux qu'à onze heures.) Je te le dis, & tu me répons: — *Est-ce qu'il peut en avoir ? Un homme né pour lui seul, qui se sacrifie tout, qui veut tout faire servir à ses plaisirs— . . .* Ma-foi ! le voila trait-pour-trait ; je crains voir M. Parangon. Sa Femme est ici ; elle n'a pas voulu quitter Ursule ; & Tiennète y est avec elles. Sais-tu bien, malgré tes plaisanteries, que je trouve pour-le-coup déplacées, que mon aimable Maîtresse me fait croire à la vertu des Femmes ! . . . Que voulais-tu dire, l'autre jour, avec ton rire en-dessous, lorsque je te parlais de son attachement pour Ursule ? Je t'avoue que je ne t'ai pas compris. Mais, quoi qu'il en soit, le respect que je ressens pour M.^{me} Parangon, est un plaisir pour moi : je n'en ai pas davantage à aimer Manon, qu'à respecter la vertueuse Colète C**.

Je ne disconviendrai pas, chère Ami, que la Fête, & la joie qui l'anime, n'aient fait quelque impression sur mes sens. Et tu ne devinerais pas quel est le premier Objet que l'Amour a choisi pour les remuer ? une Beauté séduisante ; une Jeune-personne modeste, naïve & pure, couronnée de fleurs ; ma Belle-sœur enfin : non que j'aye désiré un seul moment d'obtenir,

quelque chose de celle quise donne à mon Frère (la seule pensée m'en ferait horreur !) mais elle m'a plu ; mais j'avais un plaisir infini à danser avec elle , à l'entretenir. Je ne l'ai embrassée qu'une fois , parce que j'ai senti que je le faisais avec trop d'émotion. Ne va pas répéter toutes ces folies à ma Femme : d'ailleurs ce sentiment n'a pas duré. Une Jeune-fille du pays de ma Mère (qui ne m'a pas été indifférente autrefois) invitée comme le reste de la Famille, quoique parente éloignée du côté de ma Mère, est arrivée fort tard. Le Marié l'a reçue , & m'a chargé de lui faire les honneurs. Je m'en suis acquité comme envers une ancienne Inclination. La petite Cousine est charmante ; sa taille est svelte , ses yeus sont plus tendres que vifs ; sa bouche est petite & fraîche ; toute sa figure est riante & naïve : sa gorge est à-demi-formée ; sa jambe est la plus parfaite que j'aye vue. Elle a seize ans accomplis. Son teint n'a point de roses , mais c'est une esquisse charmante , qui semble attendre que le plaisir & l'amour viennent y mettre le coloris. C'est aussi ce que je tâcherai de faire , mon bon & fidèle Mentor. Ma foi , il aurait été à souhaiter pour Télémaque que le sien t'eût ressemblé ; M.^{lle} Eucharis s'en fût mieux trouvée , mais non pas Antiope ! Cepen-

dant il me faut user ici de bien des précautions : tu sens ce que j'ai à ménager ; mes Parens, mon Frère aîné sur-tout , auprès duquel il faut que je me déguise encore longtenps ; & pardeffus tout cela , M.^{me} Parangon ; c'est elle dont je crains le plus de perdre l'estime. Tout va pourtant assés bien , grâce à l'innocence de ma jeune Conquête , & aux restes d'une antique confiance , autrefois bien méritée à tous égards. A ma première , je t'instruirai plus amplement. Adieu , mon Papa.

 X L.^{ME}
Le Même au Même.

[Celle-ci est une de celles que j'aurais retranchées , s'il ne falait pas suivre la gradation du vice. Il y raconte comment il a séduit notre Cousine.]

TO U T est dit , ou presque dit , avec la petite Cousine , mon chér Mentor : c'est un plaisir que ces Filles de Village ! elles sont d'une naïveté charmante : & puis vous en avez la fleur. *Voilà le monde*, comme tu disais un-jour ; *qui perd un , retrouve deux*. Bien fou qui s'affligerait ! celui qui prendra la Jeune-persone , ne sera-t-il pas dans le même cas où m'a mis le grand Dormeur ? *A bon chat , bon rat ; sauve qui peut ; j'en prendrai où j'en trouverai*. Je pourrais entâsser ici autant de proverbes que

Sancho-Pança, tous plus consolans les uns que les autres. Un bon Ami est un trésor, & tu me le prouves : nous ferons pénitence de nos fredaines quand nous serons vieux , n'est ce pas, Cousin ?

Ma petite Parente a cédé avec une grâce inexprimable, comme tu vas voir. Hiér soir, lorsque tout le monde a été retiré, & que mon chér Frère tout occupé à faire perdre à sa chaste & jolie Moitié le nom de Fille, s'enivrait, ou devait s'enivrer de plaisirs permis, j'en cherchais, moi, de défendus, en conduisant la petite Laure dans sa chanbrète. Je me suis retiré pour la laisser mettre au lit, après l'avoir priée de ne pas éteindre la chandelle, parce que je n'en avais pas d'autre. Elle s'est bien dépêchée, pour ne me pas faire trop attendre ; & lorsqu'entre deux draps, elle eut arrangé ses apas ; elle m'a dit, — *Mon Cousin, je suis couchée ; venez querir votre lumière*-. Je suis rentré sur-le-champ ; j'ai laissé tomber le chandelier, j'ai mis le pied sur la mèche comme par mégarde, & j'ai paru très-fâché de cet accident : ensuite, je me suis aproché du lit de l'aimable Fille, pour lui souhaiter le bonsoir, & l'enbrasser. Un baiser, deux baisers ; la petite Cousine souriait : une liberté ; la petite Cousine se défendait, mais si maladroitement ! pour dérober son sein, elle livrait tout le reste... Imagine-toi

ce que je deviendrais, si l'on se doutait seulement ici d'une pareille équipée ! . . . Aujourd'hui, la petite Personne me paraît distraite, rêveuse : la leçon qu'elle a reçue hier l'occupe sans doute, elle mérite d'être repassée & j'espère la renouveler ce soir. Mais la voici : je te quitte un-moment : l'Amitié n'est pas si pressée que l'Amour.

.

Il faut te conter la fuite de mon aventure. Laure est venue timidement auprès de moi ; elle n'osait lever les yeux. — Qu'avez-vous, Laurote (1) ? (ai-je dit) ; vous me paraissez triste ? — Oh ! non ; c'est que je suis honteuse. — Bon, honteuse ! une jolie Fille doit-elle jamais l'être ? Venez, venez, ma petite Cousine. — Oh nenni, nenni. — Comment, nenni ! êtes vous déjà changée pour moi ? — Non, mon Cousin ; mais il faudra donc m'épouser ? — Qu'à cela ne tienne ! — Votre bonne-vérité ? — Pourquoi non ? n'êtes-vous pas aimable ? ne sommes-nous pas égaux ? — Si vous me le promettez . . . — Je vous le jure. (Je ne suis pas mal scélérat., comme tu vois : hem ! qu'en dis-tu ? J'ai ce-

(1) Dans le pays, on dit *Laurotè*, au lieu de *Laure*, ou *Laurète*.

pendant des remords ; cette petite vie-
là ne conduit pas dans la voie étroite).

—Je puis donc vous croire ? —Ah !
ma chère Laurote ! me regarderiez-vous
donc comme un fourbe ? —Je ne dis pas
ça. —Ai - je donné lieu à ces injustes
soupçons ! —Nenni, nenni, mon Cou-
sin ; & je me souviens que nous nous
aimions bien dans notre jeunesse. —Vous
ne me jugez donc pas capable de vous men-
tir ? —Eh ! mon dieu, non ! —Montrez-
moi donc que vous me croyez vrai ?
—Je vous le montrerai quand il vous
plaira-. Je l'ai prise au mot ; elle s'est
défendue : j'ai fait semblant de me rebu-
ter ; des larmes perfides sont tombées de
mes yeux ; j'ai dit qu'elle ne m'aimait pas.
L'aimable Enfant se tuait de me rassu-
rer : enfin elle est devenue douce come
une pauvre petite Brebiète (1) ; & ce n'est
que de ce moment que je puis me flater
de l'avoir réduite. Je ne suis pas résolu de la
quitter comme cela ; ce petit trésor m'at-
tache ; en vérité le goût qu'elle m'inspire
est si vif , que s'il continue... Je verrai la
tournure que tout cela va prendre. Si
j'alais m'en entêter ? Elle s'en retourne

(1) Il n'est peut-être pas mal que les Jeunes-
personnes lisent de ces traits , si fréquens dans la So-
ciété.

dans trois jours ; j'aurais sujet de me repentir de ma scélératesse ; car la noce passée , où la joindre ? . . . Le secret , mon Ami : c'est une confession que je te fais , comme je la ferais au P. d'Arras , entens-tu bien ?

X L I. M E

Le Méme au Méme.

[Mélange de bien & de mal ; mais ce dernier l'emporte.]

HEU ET jours sans m'écrire ! es-tu malade , mort , enseveli , enterré ? ou-bien la petite Cousine (1) Ma-foi , autant vaut , mon Papa : la petite Cousine m'a presqu'anéanti. Je l'aime , je l'adore , j'en suis fou , je ne pouvais la quitter : je l'ai retenue jusqu'à ce moment. Ce qui te paraîtra singulier , c'est que mon goût pour elle ayant percé , la vertueuse M.^{me} Parangon s'est fait un devoir de le protéger ; l'on dirait que tout Objet est bon , pourvu qu'il m'arrache à sa Cousine. Enfin , je perds aujourd'hui tous mes plaisirs ; Laurète part : mais nous restons encore

(1) Ces mots italiques , sont d'une Lettre de Gaudet à Edmond , qui ne s'est pas retrouvée , par la raison qu'on versa dans la LV.^{me} Lettre. [Note de l'Éditeur.]

cii huit jours ; M.^me Parangon le veut.

Rien n'a donc pu ralentir le zèle de ma Bellemère & de ma Belle-sœur ! *elles ont pris le voile*. En fondant mon cœur , je trouve que j'en suis fâché ; si je vous soupçonais toi ou D'Arras de les avoir sollicitées , je vous en voudrais.... come on peut en vouloir à des Amis trop chauds. Ma *Femme se porte bien* : cette nouvelle m'a fait un plaisir infini. Entre nous , mon Papa , je ne me propose d'être infidèle que jusqu'à notre réünion : après , nous vivrons comme deux tourtereaux , toujours soupirant leur tendresse , & satisfaisant leurs desirs. Ainsi tu vois qu'il n'est pas nécessaire de m'embarquer dans l'aventure dont tu me parles : si je déterminais ma petite Cousine à se rendre furtivement à la Ville , ne pourrait-elle pas être découverte ? Alors quel boulevaris dans la Famille ! Non , cela ne se peut pas. D'ailleurs , ma Femme vaut son prix ; elle m'aime , & je l'aime à mon tour , ne fût-ce que par reconnaissance. J'en suis pour les vertus morales ; sans elles , l'on n'est pas digne de vivre , car l'on doit racheter ses vices par quelque chose. Tu penses & tu fais mieux que tu ne dis , mon Papa : tu as de l'humanité ; tu es le plus obligeant , le plus généreus des Hommes ; tu fais secrètement du bien à

des Inconnus ; & tu voudrais que je fîsse une injustice à ma Femme ! ... Ah ! souffre que j'imité tes vertus, puisque je prends tes vices Aureste , peut-être as-tu un *retentum* que je n'entens pas bien.

Je ne desapprouve pas que ma Belle-mère ait mis *toute sa fortune en argent comptant* , & que tu travailles en mon nom à l'acquisition de ce joli bien proche le Couvent des Bénédictines. Les prés, les terres à bléd , les moulins à écorce & à farine , avec l'enclos en vignes & en vergers peuvent rapporter , suivant ce qu'on m'en a dit , trois-mille-six-cents livres ; c'est plus que l'intérêt de notre somme ; j'y souscris , & tu peux conclure à *soixante-dix-mille francs* , avec un honnête *pot-de-vin* , puisque M.^{me} Palestine dit qu'elle en a *soixante-quinze mille de reste* chés son Notaire. Quand je songe à tout ce que cette Dame fait pour moi , je ne saurais m'enpêcher de m'accuser d'ingratitude ; je manque à sa Fille , en considération de laquelle elle me cède toute sa fortune : M. Parangon nous a plûs fait de mal , à mon Épouse & à moi , qu'on ne saurait craire (1) ! J'en veux à tous ceux qui m'ont instruit : pourquoi l'a-

(1) Voila un trait de lumière qui pénètre le cœur d'Edmond : il en a souvent de pareils ; mais ce sont des lueurs qui éclairent sa turpitude , sans le corriger.

voir fait ? sans eux , je me fusse respecté davantage Oui , ma Femme est une imprudente ; M.^{me} Parangon oh ! pour celle-là , telle chose qu'elle fasse , je ne fais quoi me dit qu'elle est fondée : mais j'en veux à M.^{lle} Tiennète , à M. Loiseau ; je tâche d'en vouloir à ma Sœur elle même Cependant où est le tort d'Ursule ? Je suis de mauvaise-humeur ; rapelons des idées plus riantes.

Tu me fais envisager pour l'avenir une vie fort agréable : je m'en trace le tableau d'avance. Nous serons unis ; nous nous verrons tous les jours : j'espère que nous pourrons un jour reconcilier M.^{me} Parangon avec ma Femme ; alors nous ferons une petite société charmante , dont tu seras le Philosophe , & d'Arras le Directeur. Je desire vivement cet arrangement , & je travaille dès-à-présent à le préparer. M.^{me} Parangon m'a toujours tant fait d'amitiés , que j'espère beaucoup d'une amie aussi belle que la sienne Je vais reconduire la petite Cousine. Adieu , chère Mentor : modère tes plaisirs , & ménage ta santé pour ceux qui t'aiment.

P. S. Si tu n'as pas encore gravé ta dixième figure , attens mon retour ; j'ai desiné une situation qui te plaira.



X L I I. M E

Le Même au Même.

[Voici bien encore un autre péril !]

RÉPRÉSENTE-TOI, mon chère Mentor, un Vaisseau voguant sur une mer orageuse, tantôt faisant route, & tantôt jeté sur les côtes opposées à celles où il tend : tel est mon cœur depuis quatre jours, que la petite Cousine est partie. L'occupation qu'elle me donnait, m'avait pour ainsi dire fermé les yeux sur les attraits de toutes les autres Femmes : les siens n'étaient cependant pas les plus dangereux. . . . Depuis que le tumulte est cessé ; que tous les Étrangers sont partis, & que nous sommes tranquilles dans notre petit cercle de Famille, nous profitons de quelques beaux instans que la saison nous accorde, pour nous promener dans l'enclos de la maison paternelle, ma Maîtresse, Tiennète, M. Loiseau, Ursule, Marie-Jeanne & moi. Tiennète & Loiseau vont seuls ; Ursule cause le plus souvent avec la Nouvellemariée ; & je suis avec M.^{me} Parangon : je l'aide à marcher, & je crains voir de la satisfaction dans ses regards. Pour moi, dès qu'elle s'appuie un peu sur mon bras, mon cœur palpite : je voudrais supporter entièrement le poids de ce précieux fardeau.

Notre entretien roula t hier sur Laurette ; M.^{me} Parangon me demanda ce que je pensais de cette aimable Fille ? Je crus devoir être circonspect : — Elle est bien, répondis je. — Bien ? vous êtes retenu dans vos éloges. — Mais, oui, elle est affés bien. — Moi, Monsieur, je dis qu'elle est charmante. — J'en conviens. — Je lui trouve un air de jeunesse séduisant. — Il est vrai. — Cette Jeune personne mérite beaucoup. — Oui, Madame. — Mais beaucoup plus que ne le suppose la fraideur de vos réponses, Monsieur. — J'y mets toute la chaleur que je puis, Madame — En-effet, *j'en conviens ; il est vrai ; oui, Madame ; cela est d'un chaud !..* J'ai tort, & je me suis trompée ! — Supposons, Madame, que mes réponses aient la fraideur que vous y trouvez ; est-ce ma faute à moi ? — C'est la mienne, vous allez voir. — On pourrait plus mal rencontrer : je connais un Objet qui efface tout ce qui prétend briller à-côté de lui : que pourront les Absens ? — Je ne vous entens pas, Edmond. — Je le crois, Madame ; ce que je dis est doublement inintelligible pour vous. — Eh d'où-vient donc le dire ? — C'est, Madame, que je desirerais que vous m'ordonnassiez de le rendre plus clair—. Dans ce moment son piéd a tourné ; elle a fait un faus-pas ; je l'ai retenue en la soulevant
dans

dans mes bras : une jouissance ne vaut pas ce que j'ai éprouvé ; je ne pouvais me résoudre à la poser à terre. Un regard) j'ai cru que la Pureté même l'avait lancé) un simple regard m'a imposé ; je l'ai timidement priée de s'asseoir. Elle l'a fait , parce qu'elle ressentait une petite douleur. Je lui ai laissé voir combien je craignais que cela n'eût des suites : un aimable sourire m'a rassuré. J'ai touché son pied ; je l'ai remué ; (ah ! l'Ami ! de ma vie je n'ai rien éprouvé de pareil à ce que je sentais !) & j'ai vu dans ses yeus un embarras qui n'avait rien de sévère. Nous avons repris notre conversation.

— Vous voudriez me faire entendre (c'est-elle qui parle) que Laure ne vous a plu que médiocrement ? Je vous avais cru vivement épris ? — Il y a dans mon cœur , Madame , un obstacle à l'attachement dont vous parlez. — Tant-pis ! je m'intéressais à Laure. — Vous vous intéresseriez aussi à celle... — Je ne fais pourquoi (a-t-elle été interrompu vivement) j'ai repris cette conversation ; elle me fatigue. — Quittons-la ; Madame , & souffrez que je vous parle de vous. — De moi ? Eh ! qu'en dirons-nous ? — Que vous êtes digne du plus profond respect comme du plus tendre attachement , & que c'est-là ce que vous m'inspirez. — Je ré-

Tome I.

R

pons à ces sentimens, par une amitié sincère ; je la partage entre votre Sœur & vous, de manière pourtant que chacun des deux la possède toute-entière— J'ai ôsé lui baiser la main. Elle l'a vivement retirée, en me disant : — Ces choses-là ne me plaisent que de la part d'Ursule. — Tout n'est donc pas égal, & voici déjà de la différence ? — L'égalité n'est que dans mon cœur. — Comment le connaîtrai-je, si les signes ne sont pas les mêmes ? Vous allez me rendre jaloux. — Vous serez donc injuste ? — Non, Madame ; je devrai toujours craindre qu'on ne m'ait enlevé un bien précieux dont rien ne m'assurera la possession. — Personne ne peut vous l'enlever— Vous préférez ma Sœur ? — Mais, vous devenez exigeant, Monsieur ? je veux être libre dans mes dons — Vous vous fâchez de ce que je vous ai baisé la main. — Mais, Edmond, de quelle nature sont vos sentimens pour moi ? — Ah ! Madame ! ils sont tels que vous devez les inspirer ; tendres & respectueux ; vos bontés & vos attraits, je ne sépare rien. — Demeurons-en-là : ce n'est point ici un manège de Coquette ; je connais mes devoirs ; soyons Frère & Sœur ; prenez les sentimens qui conviennent à cette qualité, comme je les ai pris : Edmond, je vous aime, & vous saurez

bientôt dans quelles vues : je me flatte de pouvoir faire votre bonheur par des moyens sûrs ; mais j'attens pour vous les découvrir, que votre âme soit moins flotante. Eh! plût-à-dieu, que je pusse, mieux que toute autre fixer l'irrésolution où je vous vois ! — De l'irrésolution! je n'en ai plus, madame —. : Mes Sœurs & Tienne ne s'étant approchées alors , M^{me} Parangon s'est interrompue pour leur répondre sur quelque chose; ensuite elle s'est levée; elle a marché; en boitant un-peu. J'étais quasi charmé de ce petit accident, & tu sens pourquoi; elle était obligée de s'appuyer sur mon bras Nous sommes rentrés.

Dans la maison, autre scène amusante, chère Mentor. M^{me} Parangon & ma Sœur se sont retirées dans leur chambre. Au-dessus est un réduit où je savais qu'il se trouve une petite ouverture : je m'y suis glissé le plus adroitement possible. J'ai perdu les premiers mots de la conversation; mais voici comme la belle Dame répondait : — Non, ma Fille : je n'oublierai jamais que je suis mariée; les écarts de mon Mari n'autoriseraient pas les miens, je le fais trop : mais je veux le bonheur de ton Frère, je puis m'en occuper, & c'est le seul plaisir qui me soit permis... Je ne fais, mais je me sens des inquiétudes... Je voudrais qu'il osât m'ai-

mer : je suis bien sûre de le retenir dans de justes bornes : un amour réglé ne corrompt point les mœurs ; les femmes sont pures encore : (oh ! Gaudet que ce mot-là m'a fait une douloureuse impression !) s'il m'aimait , je le détacherais de Manon, de cette Fille indigne de lui , capable de l'avilir , & qui a voulu le tromper : Il ne me ferait pas difficile ensuite ; lorsque l'âge l'aurait mesuré , de l'amener au but que je me propose. Ne pouvant espérer, n'osant même nourrir l'espérance qu'il puisse être à moi, c'est à ma Sœur que je le destine ; je n'ai jamais songé sérieusement à Laure, ni à la jeune Edmée ; j'aurais seulement voulu que ces Jeunes personnes l'éloignassent d'une Séductrice ; parce que ma Sœur n'est encore qu'un Enfant : vous la connaissez , elle a dix ans ; ses traits , en se développant , deviennent tous les jours plus flatteurs : Edmond ferait mon bonheur , je crois qu'il fera le sien. Il ferait mon Frère : à ce titre je pourrais l'aimer d'une manière innocente ; je ne rougirais plus de suivre un penchant plein de douceur.. Ursule ! ah si tu savais !.. la jalousie est un cruel tourment !.. Tout-à-l'heure , il m'a pris la main , il l'a baisée.. il m'a fallu toute ma raison pour la retirer ; il a fallu me ficher , pour m'étourdir sur une satisfaction criminelle.. Ensuite, tan-

dis qu'il me parlait, mon imagination, en dépit de moi-même, me peignait le plaisir que j'aurais à le payer de retour... Mais j'en dis trop, & j'oublie que le souffle d'un coupable amour peut ternir la pureté de mon Amie. — Je trouve à vous écouter un plaisir infini. — J'ai donc été trop loin, Urfule. — Non, c'est que je vous aime, que j'aime mon Frère, & que vous l'aimez. — Ce sentiment, qui est une vertu dans votre cœur, n'est dans le mien... — Et dans le vôtre aussi. — Non, ma Fille; un pas encore, il deviendrait un crime. — Vous ne ferez jamais ce pas-là. — Eh! qui peut en répondre! *qui cherche le péril, y périra...* Ah! ma chère Urfule! — Mon aimable, ma respectable Amie! vous pleurez! laissez, laissez-moi recueillir ces larmes. — Arrachons Edmond à cette passion que je redoute; oui, dussé-je y perdre tout mon repos, il le faut absolument. — Si mon Frère m'aime, il y renoncera: je vais lui dire que je l'exige de son amitié. — Garde-t-en bien, mon Amie! c'est par l'amour que l'on combat l'amour; les discours, les raisonnemens, l'amitié même ne font rien contre cette passion... Je ne saurais te définir l'état de mon cœur: quand j'ai vu ton Frère rechercher cette Jeune personne qui nous a quittées, j'en ai ressenti de la joie: je me

fuis dit , Elle effacera Manon ; elle est moins dangereuse que Manon ; elle n'est pas fourbe , vile comme Manon : Tout-à-l'heure je l'ai fondé ; la fraideur qu'il m'a laissé voir pour elle m'a charmée ! que comprendre à cela ? — C'est que vous souhaitez qu'il vous aime seule. — (*levant les yeux au ciel*) L'ingénuité vient de le dire... (*à ma sœur* ,) Et c'est aussi ce que je crains , mon Enfant. Sans ton amitié , que je serais malheureuse ! — Vous avez tout mon cœur ; oui , tout-entier. — Ursule!.. — Ma chère Fille ! — Ma respectable Amie ! — Tu m'aimes donc bien ? — Les expressions me manquent ; mais souffrez , que mes caresses vous le prouvent-.

Ici la plume me tombe des mains. Ah-dieu ! qu'Ursule était heureuse ! . . . Tienne ète est entrée ; elle s'est mise de la partie. Représente toi ce groupe charmant , & dis-moi si l'Amour ne l'aurait pas préféré à celui des Grâces ? — Ah ! mes bonnes Amies , s'est écriée M^{me} Parangon , que ces plaisirs-là sont doux ! ils ne laissent point de remords ; on ne craint ni l'infidélité , ni l'inconstance ! ce n'est pas la bouche d'un Perfide , qui me dit tant de douceurs : Filles charmantes , votre cœur est aussi pur , que vous êtes belles-!

Comme il était l'heure de se mettre à

table, Tiennète est sortie, pour aller aider à ma Mère & à mes Sœurs. Je suis descendu; mais mon émotion était si grande, qu'au-lieu d'aler auprès de M.^{me} Parangon, j'ai fait un-tour de jardin. Le souper a été enjoué; tu t'imagines que je devais y contribuer. Les yeus de tous nos bonnes-Gens étaient fixés sur la belle Dame, & je jouissais pour elle de leur admiration. Mes Frères se disputent l'honneur de lui rendre quelques services; mes Sœurs ne peuvent s'enpêcher d'être un-peu jalouses d'Urfule; & cette adorable Femme qui s'en aperçoit, leur montre à toutes combien elle est flatée du prix qu'elles mettent à son affection. Ce n'est pas sa beauté seule qui fait tant d'impresion sur tout le monde: Urfule est peut-être aussi mignone, mais M.^{me} Parangon est... elle est elle-même; c'est, pour-ainsi-dire, le type de la beauté; une Femme ne peut avoir des grâces, ce charme inexprimable qui remue les cœurs & les subjugue, qu'autant qu'elle aprochera d'elle. Je ne fais si cet air de bonté, cette aisance qu'on n'est qu'à elle, si tout cela lui vient de la nature; ou si la Capitale, comme on le dit, le lui a donné; mais qu'inporte à elle ne l'en a pas moins. Oh! je veus la voir cette Capitale si vantée, où les Femmes enchantent, même sans beauté; font des passions sans être fidelles; gouvernent

les hommes sans prendre la peine de cacher leur autorité despote; & font adorer jusqu'à leurs défauts les plus décidés; je veux la voir bientôt; j'en brûle d'envie (1).

En sortant de table, j'ai passé dans la chambre de M.^{me} Parangon. Notre entretien a été peu de chose; parce qu'elle m'a prié de lire un livre nouveau, qu'elle avait reçu dans la journée. Ce sont les *Lettres d'Héloïse à Abailard*, en vers français assez méchants, ou plutôt mauvais, de peur d'amphibologie. Cependant comme elles nous ont touchés! je dis nous; car... tu m'entends de reste. Adieu, l'Ami. Ne vois-tu pas que M.^{me} Parangon m'a presque fait oublier que j'ai une Femme? Dis lui que je me porte bien, & que je lui écrirai au premier moment pour lui marquer mon retour.



XLIII.^{ME}

Madame PALESTINE, à EDMOND.

M. TIENNOT le Médecin vous dira, mon chère Fils, l'accident qui vient d'arriver à ma Fille votre épouse. Craquez que si le Ciel me l'enlevait, mes résolutions pour vous ne changeraient pas. Je contracte par ce Billet, l'obligation de

(1) Tu ne la verras que trop tôt, Malheureux!

les

les remplir. Ma Fille aînée vous salue.
La pauvre Malade vous embrasse de tout
son cœur. Votre sincère Amie & bonne
Mère, MARIE Q***, V.^c PALESTINE.

XLIV.^{ME}

Même jour.

EDMOND, à MANON.

[Comment peut-on marquer les mêmes senti-
mens à tant d'Objets différens ! La Ville est un
dangereus séjour pour quiconque a le cœur
fait comme Edmond.]

PRENS courage, mon chère Cœur ; l'ac-
cident qui vient de t'arriver n'aura pas de
suites fâcheuses pour toi ; le Médecin me
l'assure ; s'il y avait eu le moindre danger,
il ne t'aurait pas quittée , quoiqu'il t'ait
laissée entre de bonnes mains ; car tu con-
nais , comme toute la Ville , le mérite de
M. Berryat. Conserves-toi soigneusement
pour ton Mari , & n'aye pas la moindre
inquiétude à l'égard de tout le reste. La
nuit de l'éternel silence couvre notre des-
honneur , qui n'en est plus un , dès qu'il
est ignoré. C'est à-présent que je vais me
livrer à toute la douceur d'être à toi ;
rien ne m'en distraira ; & je fonde sur
un sincère retour de ta part , tout l'es-
poir de mon bonheur à venir.

Je reçois en-même-temps une-Lettre de
M. Parangon, que j'ai brûlée après l'avoir

luc. Il m'apprend, que l'Enfant a été enlevé, & baptesé dans un Village à plus de huit lieues d'ici (c'est Pourain), sous le nom de son Père, & qu'on a déguisé celui de la Mère en cette sorte, ENITSELAP; qu'on assure qu'il vivra, malgré la manière forcée dont il a vu le jour; que l'envie seule d'avoir un Fils, l'avait déterminé à te séduire: il m'assure, que désespéré de ne point avoir d'enfans de sa Femme, il n'avait cherché qu'à se procurer avec une autre la satisfaction d'être père: que tout lui ayant jusqu'à-présent réussi, rien ne l'inquiéterait plus, si je lui témoignais être content de mon sort. Il forme des projets pour l'établissement de cet Enfant, auquel il trouvera moyen d'assurer sa fortune: mais tu conçois combien tout cela sent encore la chimère. Il n'importe; je t'en entretiens pour t'en amuser, & flater ton cœur; car je n'ai pas l'injustice de trouver mauvais que tu ayes des entrailles de Mère; je te mépriserais, si tu n'aimais pas toute ta vie ce que tu as porté dans ton sein.

Ce qu'il m'apprend ensuite de ton Cousin Gaudet, & du P. d'Arras, me surprend moins que tu ne l'imaginerais. Je sais combien la façon de penser du premier est libre; mais tout ce qu'on peut m'en dire, & tout ce qui me l'aurait fait haïr lorsque j'étais

sans expérience, à-présent je le tolère (1).
 Quant au P. D'Arras, ne savons-nous pas comment on pense dans les Cloîtres ?
 Ma Chère, il faut prendre les Hommes comme ils sont, & s'en faire des Amis.
 Quant à toi, je te déclare, que je m'en reposerai toujours sur ta vertu : si tu me trompais, & que je le découvrisse, le mépris serait ma vengeance : si au contraire tu m'ês fidelle, je regarderai ce qui n'est que ton devoir comme une grâce, & j'en aurai la même reconnaissance. Ton bonheur & le mien dépendent de notre attachement mutuel ; & quand une Femme est aimable comme tu l'ês, qu'elle joint l'esprit à la beauté, c'est la faute si elle ne trouve pas dans un Mari honnête-homme, l'Amant, l'Époux & l'Ami.

Je ne me fatigue pas à t'écrire, mais tu te fatiguerais à me lire. Adieu, chère Pouponne : j'enbrasse ta Mère & ta Sœur : Dis-leur que je les trouve bien généreuses ; & que si le malheur fût arrivé, il y aurait eu des refus de ma part aussi sincères que leurs offres. Mille choses obligantes à la chère Mère Prieure ; c'est une Parente que j'adorerai toute ma vie.
 Ton ami, ton Amant & ton Mari, &c.

(1) C'est ce qui arrive toujours, quand on s'est mis dans le cas de ménager un Scélérat par d'infâmes confidences. (Les notes sans indication sont toutes de Pierre.)

MANON, à D'ARRAS.

[Point de paix pour les Méchans.]

LE voila tel que vous le desiriez, ce me semble; que voudriez-vous davantage? l'un cherche à le tromper; l'autre à l'aguerrir; vous à le tranquiliser; & moi, je suis la victime souffrante; ce rôle me déplaît; signifiez-le à M. Gaudet, ainsi qu'à l'autre; il répugne à mon caractère: qu'ils s'arrangent là-dessus. Ah-dieu! qu'il est fâcheux, qu'il est cruel d'avoir perdu l'estime de soi-même, ce frein salutaire qui nous retient plus que la Religion & les lois, toujours inpuissantes, s'il ne leur donne tout leur nerf!... Si je l'avais eue, cette estime de moi-même, mon Séducteur aurait-il obtenu hiér la promesse.... Cependant il faut jouer la vertu!... Je la jouerai; mais si je suis découverte, qu'ils tremblent! (Sans signature)

EDMOND, à M. LOISEAU.

[Il découvre son mariage avec M^{lle} Manon.]

TU connais le sujet de mes peines secrètes, chér Ami; je t'ai avoué ce qui m'humiliait, & ce qui me montrait toute la

bassesse de l'action que j'ai faite, en troupant mes Parens. Mentir en toute occasion ! négliger un Frère que j'aime, être faus avec une Femme comme M.^{me} Parangon ! fermer mon cœur à Ursule, à ton Amie, à toi-même ! Je n'y pouvais plus résister : je t'ai choisi, pour cette ouverture pénible, & je ne m'en repens pas, l'amour même n'a pu te rendre indiscret ; mais le poids de ma confiance ne t'embarrassera pas longtems. Nous avons été interrompus si mal-à-propos (1), que je n'ai pu te faire part de mes dispositions actuelles ; je vais suppléer à ce que ton départ m'empêcha de te dire.

Ma Femme était dans un grand danger, lorsque je lui écrivis ; je le savais, & je le dissimulai : on dit que ma Lettre lui causa tant de joie, qu'il survint une crise heureuse qui l'a tirée d'affaire. Je lui rends donc la vie une seconde-fois ; tu fais que le bien que l'on fait, attache plus que les bienfaits reçus (2). Elle est sortie du Couvent : rien n'a transpiré. En la voyant, je l'ai trouvée si jolie, que je n'ai pu me repentir du sacrifice. Et puis, c'est un ragoût délicieux & nouveau que

(1) Il lui avait comencé sa confiance à 9**.

(2) Belle vérité, à laquelle on ne fait pas assez d'attention : c'est ce qui nous rend si sensibles à l'injustice des Ingrats.

222 LE PAYSAN PERVERTI ;

ces voiles du mystère, dont nous sommes obligés de nous envelopper. Comme on ne fait pas tout l'intérêt que je prens à elle, dans les cercles où nous nous trouvons. on me dit tout-bonnement ce qu'on en pense : jusqu'à présent, on n'a fait que la louer, chacun à sa manière. L'un soupire pour elle, & me le dit; l'autre s'exprime cavalièrement, & veut que je fasse de même : Ellipud voudrait une de ses nuits, dût-elle être la dernière de sa vie; Des-F** lui sacrifierait tout, jusqu'à son impertinence; le beau Etiferreip, son miroir & sa fatuité; Ch*** ses bois & ses métairies; Bell** son Château; il n'est pas jusqu'à l'automate B*d** qui ne vendit pour elle ses gras labourages de Varzi. Cependant, je ne suis pas tranquille : je sens qu'une Jeune-personne qui demeure seule avec une Fille qui la sert, & chés laquelle se rend tous les soirs un homme dans l'obscurité, ne peut vivre longtemps de la sorte sans donner une ample matière à la médisance, dix-fois plus venimeuse ici que par-tout ailleurs, comme tu fais. Je ne vois de préservatif que dans une liaison intime avec M.^{me} Parangon, & les deux autres, que tu nommes si bien le *trio des Grâces*; Manon ferait le nombre complet; car tu fais que les Poètes sont partagés là-

dessus, & que les Anciens en admet-
 taient quatre aussi souvent que trois : au-
 surplûs, pour quelque opinion que tu
 prennes parti, on peut se concilier :
 M.^{me} Parangon fera Vénus. Je disais donc
 qu'une liaison avec les *trois Grâces* para-
 trait à tous les inconvéniens, & nous pré-
 serverait des enbuches du grand Dor-
 meur, s'il ne persévérât pas dans les sen-
 timens qu'il montre. Mais comment faire
 pour en venir là : Il faudrait tout révéler :
 ma belle Maitresse est si généreuse, que
 ce n'est pas ce qui m'enbarrasse ; mais en
 cherchant à me soulager, je fais sûr de
 lui donner le plus violent chagrin.

Parlons un peu de toi, mon Ami : se-
 ras-tu bientôt de retour en cette Ville ?
 M.^{me} Parangon vient de me dire, que les
 Parens de ton Amie paraissent disposés
 à se mettre-à-la-raison. Te donner leur
 Fille est le seul parti qu'ils aient à pren-
 dre. M.^{lle} Tiennète est tout le contraire
 de Manon ; avec l'innocence la plus en-
 tière, elle donne prise sur elle. Je te con-
 seillerais de ne choisir pour votre séjour,
 ni votre petite Ville, ni Au** ; je préfé-
 rerais, à ta place, ou la Capitale, ou Dijon :
 j'ai mon intérêt à cette proposition ; celle
 de ces deux Villes que tu choisirais, de-
 viendrait ma patrie, & je me fixerais au-
 près de vous : par conséquent c'est une né-

cessité que Manon & M. le Tiennète deviennent amis. J'ai déjà prévenu ma Femme sur la véritable condition de ta Prétendue; elle m'a paru très-surprise, & m'a prié de lui ménager les moyens de réparer ses torts avec cette aimable Fille.

M. Gaudet, contre lequel tu parais fort animé, ne mérite pas toute l'amertume de tes reproches: quant au P. D'Arras, il n'a pas l'esprit de son état, j'en conviens; mais du-moins, ce n'est pas un hypocrite; il s'est montré à découvert devant nous. Tu parais refuser au premier jusqu'à la qualité d'honnête-homme; & moi, je la lui accorde aux titres suivans: Il est fidèle Ami, discret, sincère, quoique trop avide de certains plaisirs (& tantpis pour les Filles dont les Pères & Mères sont négligens, ou pour les Maris dont les Femmes sont faciles!) il est d'ailleurs incapable de se les procurer, ces plaisirs, par des moyens bas, avilissans. Il m'a développé depuis quelques jours, des principes qui m'ont paru si clairs, que je n'ai pu m'empêcher de m'y rendre. Hâte-toi de revenir; nous nous entretenons avec lui sur ces intéressantes matières (1)... Je ne finirai pas ma Lettre en ce moment. J'entens beaucoup de remû-

(1) On peut voir dans la *xcvii.^{me}* Lettre quels sont les principes clairs dont il est ici question.

ment dans la maison : si l'occasion est favorable , j'en profiterai pour l'exécution d'un projet que nous méditons ma Femme & moi.

Le lendemain.

Je fus interrompu hiér bien agréablement : c'était la jeune Sœur de M.^{me} Paragon qui arrivait. Les *trois Grâces* l'ont reçue avec une égale tendresse. C'est un vrai bijou , que cette petite Fanchète. Représente-toi les traits de sa Sœur , son sourire , avec un enjouement que l'Aînée paraît avoir perdu. La joie m'a paru si bien fondée , que je n'ai pas cru qu'il pût se présenter une plus belle occasion pour la visite que Manon voulait rendre à sa Cousine. J'ai senti cette dernière. D'abord j'ai vu la surprise & l'inquiétude se peindre sur tous les visages. — Comment le savez vous , (me disait on) ? Êtes-vous son Confident ? Est-ce vous qu'elle a choisi pour la présenter ? que demandet-elle ici — ? J'ai répondu : — Madame , votre indulgence & votre amitié : elle mérite l'une & l'autre : daignez l'entendre : elle a mille choses à vous dire : souffrez qu'elle vous rende une visite dès aujourd'hui , tout à l'heure—. L'étonnement des *trois Grâces* augmentait à chaque parole que je prononçais ; j'ai pris leur silence pour un aveu ; j'ai fait une révérence , & j'ai couru chercher Manon. En

chemin , je l'ai prévenue sur les avances qu'elle devait faire. — Vous avez vu combien je vous aime, m'a-t-elle répondu.

Nous arrivons : M.^{me} Parangon & ses deux Amies étaient encore assises où je les avais laissées. Manon a quitté ma main dès qu'elle a aperçu sa Cousine, & s'est avancée timidement vers elle : mais voyant que ses yeux s'armaient de rigueur, au lieu de l'embrasser, elle est tombée à ses genoux, & s'est emparée d'une de ses mains. — Eh-mais ! a dit M.^{me} Parangon, je ne fais ce que vous me voulez : que faites vous donc, Mademoiselle !... — Ma chère, ma généreuse Parente, a interrompu Manon, mon bonheur & ma tranquillité dépendent du pardon que j'espère de vous. — Je vous pardonne tout, Mademoiselle ! ah ! tout est pardonné, il y a longtemps. Quittez cette posture ; elle ne convient pas à une belle Fille comme vous. — Je n'en puis ici prendre que deux, ma Cousine. — Que voulez-vous dire ? — Qu'il faut me laisser à vos genoux, où me donner un asile dans vos bras. Ma Cousine, je vous adore : voyez dans ces larmes que je répands, la douleur & le repentir. Ah ! laissez-moi rapeler dans votre cœur ces sentimens que vous m'avez tant de fois montrés ! oubliez une erreur que je déteste ; souffrez que je

vous aime , & bientôt je serai digne de l'être à mon tour. Non , jamais , quels que soyent mon repentir & ma tendresse , je ne crairai mériter l'amour de mon Épous , si je n'ai recouvré votre estime & votre amitié. Liée par des nœuds indissolubles à celui que j'aime plus que ma vie , dans ses bras même , je trouve que vous manquez à ma félicité.....

— Vous êtes mariée ! — Oui , ma Cousine : & voila mon Mari. — Edmond !

— Lui-même. — O ciel ! — Vous avez mon secret ; mon sort est entre vos mains. — Je n'en abuserai pas , Made-

moiselle ; non , je n'en abuserai pas , malgré... Edmond ? que voulez-vous que je

pense de vous ?... Mais , que dis-je moi-même !... Vous êtes mariés... vous l'êtes ?...

Eh comment ? J'ai répondu , *Que lorsque mes Parens s'étaient retirés , ils avaient laissé leur signature aux différens*

actes ; que tout se trouvant dans la forme légale , la crainte de causer la mort à Ma-

non , m'avait déterminé à me rendre à de pressantes sollicitations : Que depuis mon

retour de chés mes Parens , la vue de mon Épouse , sa tendresse , les dispositions

qu'elle m'avait montrées , & sa conduite , avaient excité dans mon cœur des senti-

mens autorisés par le devoir. — Je n'en reviens pas—, (a repris M.^{me} Parangon ,

eu regardant tour-à-tour Manon & ma

228 LE PAYSAN PERVERTI,
 Sœur.) — Au fond, il a raison, ma
 Fille (a-t-elle dit à la dernière) : le mo-
 tif qui l'a déterminé est louable ; & Ma-
 non n'est pas plus criminelle... (Je ne
 fais ce qu'elle a voulu dire. Puis s'inté-
 rant elle-même) : Urfule, embrassez
 votre Sœur—(a-t-elle continué). Ce mot
 nous a remplis de la joie la plus vive. M.^{me}
 Parangon a paru satisfaite de l'avoir cau-
 sée. J'ai porté ma Femme dans ses bras ;
 elle ne l'a pas rebutée. J'ai marqué dans
 ce moment à ma charmante Cousine (à
 qui j'ai donné ce nom pour la première-
 fois) tant de respect & d'attachement,
 une reconnaissance si vive, qu'elle m'a
 dit en souriant, qu'elle était content de
 moi. Oh ! quelle adorable Femme ! c'est
 une colombe sans fiel, une âme faite pour
 aimer & pour l'être : il n'est pas de ver-
 tu comme la sienne : si toutes les Fem-
 mes lui ressembloient, il n'y aurait plus de
 Vicius sur la terre. Remarques-tu qu'elle
 n'a pas fait acheter la réconciliation ?
 Elle a dit à sa Cousine. — Eh-bien, sois
 donc heureuse : Tu as un Mari que tu
 peux aimer : Un amour honnête & lé-
 gitime, est l'unique source de notre fé-
 licité ; une Femme n'en peut trouver ail-
 leurs que la trompeuse apparence, sous
 laquelle se cachent la honte, le crime & le
 remords ; ne l'oublie jamais, ma Cousine.
 Si mon amitié peut te soutenir, je te l'ac-

corde ; mérite-là , en aimant ton Mari ; fois ma Compagne , puisque vous le desirez tous-deux : je me charge de ramener la Famille d'Edmond ; cette aimable Fille que voici , m'aidera : N'est-il pas vrai , mon Ursule ? — Pourrais-je hésiter madame , a répondu celle-ci , dès que je vois dans cette Dame ma Sœur & votre Amic—? Et s'adressant à ma Femme : — Il faut bien , chère Sœur , que vous ayiez un mérite réel , & des vertus , puisque vous avez fixé mon Frère —.

La jeune Fanchète est entrée comme Ursule achevait ces derniers mots ; on lui a fait connaître sa Cousine , & l'on a changé de conversation. Comme je te l'ai dit , cette Enfant est charmante , & si la chose n'était pas faite , je sens qu'il ne m'aurait pas été difficile de suivre les projets de sa Sœur. Que je l'admire , cette adorable Sœur ! Après les vues que je lui fais ; lorsque la Petite arrive ; qu'elle se propose de me la montrer , de connaître mes sentimens ; tous ses desseins renversés ne l'aigrissent pas ! elle pardonne ! elle fait plus , elle veut nous servir ! . . . Elle me donne des regrets d'être heureux : ah ! qu'il serait délicieux de lui avoir sacrifié son bonheur ! . . .

Le reste de ta journée s'est passé fort agréablement. J'ai remené ma Femme à

230 LE PAYSAN PERVERTI ,
l'heure où M. Parangon devait rentrer :
en arrivant chés elle , j'ai pris moins de
précautions qu'à l'ordinaire ; nous avons
soupé tête-à-tête : la Fille qui la sert a
paru fort surprise de notre familiarité ;
c'est la première-fois qu'elle me voit , sa
Maitresse m'introduisant toujours elle-
même. J'ai pourtant été obligé de sortir
un moment , & je suis rentré comme de
coutume par la petite porte-de-derrière.
Dans quelques jours , cette gêne cessera ,
j'espère , au moins pour l'intérieur de la
maison.

J'ai dit que je t'écrivais : on te salue :
M.^{lle} Tiennète se recomande à ta pru-
dence ; & moi , à ton amitié.

[Je reçus deux ou trois jours après la date de
cette Lettre , un Billet de M. Loiseau , que je
n'ai pu retrouver ; mais dont voici le sens.]

*Il faut s'attendre à tout , mon chér M.
R^{re} ; la vie est une scène mouvante , où l'on
voit arriver les choses les plus surprenan-
tes ; & plus elles le sont , moins nous de-
vons précipiter notre jugement. Souvent
elles ont des causes qui rendent digne de
louange ce qui d'abord n'avait paru méri-
ter que du blâme. Telle est celle que je suis
prie de vous annoncer. Votre Frère. Ed-
mond , mon plus intime ami , est marié :
mais vous connaissez mes sentimens , &*

combien je suis éloigné de me rendre l'apologiste d'une méchante action ; votre chère Frère n'a pu faire autrement ; & moi, en mon particulier, je l'en estime davantage : c'est ce que je vous proteste devant Dieu. Depuis que M^{lle} Manon est sa Femme, c'est la vertu même, &c.

 XLVII.^{me}

EDMOND, à PIERROT.

[Il s'étourdit lui-même, ou veut m'étourdir sur son deshonneur.]

IL me semble, chère Aîné, qu'on m'ait ôté de dessus les épaules un poids insupportable. Je t'aime trop, tu le fais, pour n'avoir pas infiniment souffert d'être obligé de me taire avec toi. Enfin, grâces à M.^{me} Parangon, nos Parens ont tout ratifié : je n'ignore pas combien je dois à leur indulgence, & que mon mariage était nul : mais assure-les, mon Ami, qu'ils ont fait le bonheur d'un de leurs Enfans. Il y a des Femmes estimables de deux sortes, chère Aîné ; celles qui furent toujours vertueuses ; & celles qui étant tombées, se trouvent par leur chute même raffermies dans le sentier de la vertu. Cette fleur tant vantée, quoiqu'elle soit moins que rien (1), est si peu ce qu'on estime

(1) Cette idée est fautive ; cette fleur est un avan-

232 *LE PAYSAN PÉRVERTI* ;
dans une Femme , qu'une jeune Veuve
n'est pas moins ardenment recherchée
qu'une Fille , toutes choses d'ailleurs
égales : tu me diras qu'il y a de la diffé-
rence entre une Veuve , & une Fille qui
s'est manqué à elle-même. Je le fais très-
bien ; la première n'a pas violé ses devoirs ;
elle a accordé ce qui n'était plus à elle ;
son âme est vierge & pure : l'autre au-
contraire a consenti ce que les lois de la
société lui défendaient ; elle a été ou fai-
ble , ou bien-pris ; mais tout cela ne dit
rien contre M.^l Palestine , qui ne fut que
séduite dans un âge où la raison n'est pas
aidée par l'expérience. Au reste, cette aimable
Femme ne se craint pas innocente ; elle
en gémit , & s'en humilie ; elle en est plus
complaisante pour moi ; plus modeste
& plus douce avec ses Pareilles : la faute,
mon Ami , est plûs que réparée à mon
égard ; je ne fais envérité pas s'il vaudrait
mieux qu'elle ne l'eût point comise (1).

rage réel , & très-à considérer , puisqu'elle répand
un charme sur la possession de la Personne aimée :
si ce n'est pas là un bien réel , il n'en est point.
Mais les Libertins veulent accréditer cette maxi-
me dangereuse , que la fleur n'est rien , pour que
les Filles soient moins en garde contre leur en-
buches & leur corruption. Une Veuve ne l'a
pas ; mais elle a la chasteté du cœur , qui donne le
prix à celle du corps.

(1) Poudre aux yeux que tout cela ! on ne peut
Notre

Notre mariage si singulièrement contracté , a fait l'histoire du jour. Toute la Ville en a parlé : mais les discours qu'on en a tenus étaient bien en-deça de la vérité : les précautions de la bonne Mère Prieur de S. J** , Parents de ma Femme , ensevelissent pour jamais dans l'oubli ce qui eût fait ma honte : l'accident même qui est arrivé , Manon s'étant blessée , sa taille avantageuse , qui cachait mieux son état , quand elle est entrée au Couvent , mettront toujours en défaut toutes les malignes conjectures. Ainsi que notre chère Père & notre chère Mère soient tranquilles là dessus. Je te prie de leur demander , & de m'obtenir la grâce que je leur conduise ma Femme ; elle le desire vivement : je crains que sa vue & ses discours les convaincront mieux que tout ce que je pourrais écrire , de la bonté de son cœur ; & qu'ils reconnaîtront qu'elle n'était que jeune , imprudente , vive , & le contraire de ces belles Indolentes , toujours tièdes , que se craient des modèles à citer , parce qu'elles n'ont pas de tempérament. Oui ma Femme est sensible ;

en être la dupe , d'après les Lettres de Manon & les autres que je rapporte. Un cœur pur , une conduite sans reproche répandent sur la vie une douceur inexprimable , bien au-dessus de ce que yante ici mon pauvre Père.

234 *LE PAYSAN PERVERTI*,
voluptueuse même (& c'est une qualité
selon moi) mais elle n'est pas vicieuse.

Ursule se porte bien, & paraît heureuse par les soins de sa digne Protectrice. L'air de la Ville ne fera pas contagieux pour elle; notre Sœur n'en prendra que les grâces; le vice respectera l'entrée d'un cœur où règne Madame Parangon. Elle demeure à présent chés Madame Canon, une Tante de ma Cousine (Madame Parangon exige que je la nomme ainsi) dont je t'ai déjà parlé. Cette Dame est une sorte de Sauvage, toujours renfermée chés elle, déclamant sans-cesse contre les hommes, & contre toutes les femmes qui paraissent regarder notre sexe d'un bon-œil. Ursule est bien-là, c'est-à-dire, qu'elle y est en sûreté: lorsqu'elle en sort, elle ne quitte pas Madame Parangon. Je t'avouerai, que sans la société de ma respectable Cousine, j'appréhendais que les éternels sermons de Madame Canon n'ennuyassent bientôt une Jeune-personne, au-point de lui faire trouver aimable ceux dont elle entend dire maussadement tant de mal. Aureste, l'inconvénient serait médiocre; & si l'on voulait dès-à-présent marier notre Sœur, il y a déjà quelques Prétendans qui ne seraient pas à mépriser: mais il faut tout laisser à la sagesse de Madame Parangon.

M. Loiseau, que tu goûtas si fort, lorsqu'il était chés nous, est enfin de retour ici. Il a fait ces démarches, dont il t'a quelquefois entretenu, auprès de la famille de M.^{lle} Tiennère: tout a réüssi assés bien dans un sens. M. Dom**, père de cette Jeune-personne, sait où est la Fille. On a remarqué, lorsqu'il a appris cette nouvelle, combien son cœur était ulcéré: il n'a remoiné aucun desir de la voir: il a seulement dit au jeune Dom**, son fils, qu'il partirait avec M. Loiseau, pour rester auprès de sa Sœur jusqu'au mariage. Il est vrai, qu'après avoir lu les Lettres de M.^{me} Parangon, & du Procureur chés lequel demeure M. Loiseau, toutes remplies des éloges de ces Jeunes-gens, il n'est sorte de caresses qu'il n'ait faites à son Gendre futur: il a été jusqu'à lui dire: — Je vous donne toute la tendresse que j'avais pour ma Fille; & si je souffre à-présent qu'elle me nomme son Père, c'est parce qu'elle sera votre Femme; car elle a cruellement blessé mon cœur; & c'est vous qui fermez la plaie: vous êtes plus honnête-homme que je n'aurais été à votre âge & à votre place: je doute que j'eusse épousé une Fille qui se serait oubliée au point d'abandonner ses Parens, ceux qui l'ont élevée, chérie, & peut-être d'avoir...
— Respectez la vertu de votre Fille,

236. *LE PAYSAN PERVERTI,*

Monsieur, a dit Loiseau : la faute de s'être soustraite à l'autorité d'un Père tel que vous (faute que les circonstances rendaient peut-être excusable) est la seule qu'elle ait à se reprocher. Elle fut accueillie par la Vertu même, le lendemain de de son arrivée à Au** ; sa jeune Maitresse lui a tenu lieu de la Mère qu'elle avait quittée ; aussi jamais M.^{lle} Dom** ne s'est-elle un moment écartée de la retenue qui caractérise une Fille bien née. Elle m'aime ; je serais injuste d'en douter ; cependant je ne l'ai jamais entendu de sa bouche ; jamais elle ne m'a laissé jouir de la satisfaction que me donneront toujours sa vue & son entretien, qu'en présence d'un tiers. — Tout ce que vous me dites-là me fait plaisir, a répondu le vieux Dom** ; mais elle m'a contristé ; vous êtes mon fils ; elle ne sera que ma bru. Dressons les articles ; je les signe ici. Sa Mère & la vôtre iront à Au** avec vous ; il n'est pas nécessaire que je voye ce mariage. Tout ce qu'on a pu lui dire ne l'a pas ébranlé. Ce qu'il y a de plus triste encore, parce que c'est une nouvelle preuve de sa colère, on s'est aperçu que le contrat n'était pas avantageux : M.^{lle} Tiennète est presque deshéritée. Celui qui paraît le moins sensible à ce malheur ; c'est Loiseau : les deux Mères, dont Tiennète a regagné les cœurs depuis leur

arrivée ici, en sont au désespoir; elles ont fait retarder le mariage, qui ne pourra plus se faire qu'après la *Quasimodo*, pour écrite à M. Dom**, mais en vain. Loiseau ne juge pas à-propos d'aler demeurer à Av...; il s'est fait recevoir ici Procureur: ce qui l'y détermine, c'est l'étude d'un Homme accredité, qu'on lui cède à très-bon compte. Je crains que notre Ami en soutiendra bien la réputation, autant par ses lumières, que par sa probité.

Les aventures de ces Amans font oublier la mienne. La métamorphose de M.^{lle} Tiennète se fit ces jours passés. M.^{me} Parangon, qui a bien voulu se reconcilier avec ma Femme, l'avait invitée à dîner; nous avions M.^{lle} Fanchète, ma Sœur, & quelques Dames Amies de la maison. M.^{lle} Tiennète parut sans que personne fût prévenue qu'Usule, qui l'avait aidée dans sa toilette de Demoiselle. Personne ne la reconnut. Mon Maître ne pouvait en croire ses yeus, en voyant dans la matinée une nouvelle Fille, sans avoir entendu parler de la sortie de Tiennète, si chère à sa Femme. Lorsqu'on se mit à table, il fit mille politesses à la jeune-Étrangère, & beaucoup de complimens sur sa beauté; ce ne fut que le son de sa voix qui la trahir, & la fit reconnaître de tout le monde. L'étonnement de M. Parangon redoubla

238 *LE PAYSAN PERVERTI*,
pour-lors ; il crut que c'était un jeu de
carnaval , parce que toute l'assemblée
riait du meilleur cœur. — Je ne m'en
dédiss pas, a-t-il continué ; Mademoiselle
est adorable , & si j'en étais cru , elle ne
quitterait jamais une parure à laquelle
elle n'est aucunement étrangère. Alors
nous l'avons instruit ; & M. Loiseau , qui
était avec nous , a fait l'histoire de ses
amours. Je voyais dans les yeux & dans
la contenance de M. Parangon tout son
trouble : il nous a quittés de bonne heu-
re , & nous n'en avons pas été fâchés ,
sur-tout mon Épouse , qui avait pensé ne
pas se rendre à l'invitation de sa Cousine,
à-cause de lui.

Je te parlerai dans ma première , du
mariage de notre Ami , & je te rendrai
un compte fidèle de tout ce qui m'aura
paru mériter quelque attention. Adieu ,
mon Frère ; j'enbrasse tendrement ta
chère Conpagne. Ma Femme te salue :
écris lui de-manière à t'en faire aimer ;
quant à-présent , elle te craint.

XLVIII.ME

PIERROT , à MANON.

[Lettre écrite pour entretenir l'union.]

CHÈRE Sœur ; celle-ci est pour avoir
l'honneur de vous inviter , de la part de

mon Père & de ma Mère , ainsi que de la nôtre , à ma Femme & à moi , à venir passer ici les Fêtes-de-Pâques. Nous aurons beaucoup de plaisir à vous voir , & sur-tout à faire une connaissance aussi ample qu'il convient entre si proches que nous sommes. Ainsi donc , chère Sœur , fut votre réponse , mon Frère Bertrand se tiendra prêt à vous aler prendre le Samedi-Saint , dans la voiture couverte. Soyez bien assurée que de la part de notre Père & de notre Mère , il n'y a qu'affection & tendresse pour vous ; & que de la mienne il y a ce que je ne vous pourrai bien dire que de bouche ; car Edmond est mon Frère bien-aimé , par une certaine synpathie , qui s'est toujours trouvée entre-nous ; & vous qui êtes moitié de lui-même , jugez de ce que vous devez m'être . . . Et voila ma Femme qui veut avoir la satisfaction de vous écrire un mot aussi.

De M A R I E - J E A N N É .

*J*E me fais une fête de vous avoir ici , ma chère Sœur : Le peu que je vous ai vue ; & le bien que disent de vous ceux qui vous connaissent particulièrement , me font espérer que nous alons devenir deux bonnes Amies. Il n'y a presque pas de jour que la Mère de mon Mari ne me parle de vous

240 - LE PAYSAN PERVERTI,
Et ne souhaite de vous entretenir, pour
vous dire combien elle vous aime, & qu'elle
n'aura de contentement parfait dans la
vie, que quand elle vous aura montré con-
bien elle est pour vous une Mère tendre.

Je suis avec un attachement sans bornes,
ma chère Sœur, &c.

Quant à moi, chère Sœur, je vous
dirai de mon Père, ce que ma Femme
vous dit de ma Mère. Nous sommes de
bonnes-gens, & sur qui le vrai mérite
a des droits, dont vous jouirez plus,
& mieux que Personne. J'ai l'honneur
d'être, &c.



X L I X.^{ME}

MANON, à D'ARRAS.

[Jet de lumière.]

ME voici de retour de chés les Parens
de mon Mari, ou plutôt, du Temple
de la bonne Nature. Ces Gens-là valent
mieux que tout ce que j'ai vu de ma vie;
l'on ne respire auprès d'eux que la fran-
chise & l'innocence: il suffit de vivre avec
eux pour devenir comme eux. C'en est
fait; je suis bien décidée à ne pas tenir à
votre Ami(1), la promesse qu'il m'a extor-
quée; je ne le veux plus du-tout; abso-

(1) M. Parangon.

lument

lument je ne le veux plus. Il n'est de vrai bonheur, je le sens, que dans une conscience nète, un cœur pur. J'en ai goûté, de ce genre de satisfaction, & je ressemble à ces Européens qui tombés chés les Sauvages par - hasard, y demeurent par goût, & ne les veulent plus quitter. Préjugés, caprice, bêtise, bonhommie, c'est tout ce qu'il vous plaira; mais voila mon dernier mot. S'il menace, dites-lui que je ne le crains pas. Je fais prendre mon Mari; il craira tout ce que je voudrai, foyez-en sûr. Je me trouve fort mal des conseils de mon Cousin Gaudet: quant à vous, P. d'Arras, j'invoque votre amitié pour M. R**, & je vous rends notre arbitre, même d'après vos sentimens connus. Ne différez pas une minute à *lui* notifier mes dispositions, *il* pourrait venir, & trouverait la réception qui l'attend extraordinaire: en l'avertissant, il s'évitera d'entendre des choses desagréables.

L. ME

EDMOND, à PIERROT.

[Grande adresse de la part de mon pauvre Frère, pour garder Ursule, faire estimer sa Femme, & parler de sa passion secrète pour M.^{me} Parangon.]

J'AI de bonnes nouvelles à t'apprendre, mon Pierre, & je ne doute pas qu'elles ne te causent autant de joie qu'à moi.

Tome I.

V

242 *LE PAYSAN PERVERTI,*

M. Loiseau & M.^{lle} Tiennète furent unis hièr : les noces ont été plus brillantes qu'on ne l'avait prémédité : des Jeunes gens, Garçons & Filles, invités par le Prétendu, arrivèrent d'Av** avanhièr : ses Amis & les nôtres se sont réunis, de sorte que nous avons composé une nombreuse assemblée. Tu penses bien que ma Femme & ma Sœur n'ont pas été des dernières. Ce sont elles qui causent la joie que j'éprouve en ce moment. Ursule a fait une conquête digne d'elle à tous égards ; puisque la fortune & le mérite se trouvent réunis dans le même Homme. C'est un jeune Conseiller au Présidial : que ce titre ne t'effraye pas : les démarches ont été réglées par la décence la plus exacte ; il n'a pas encore entretenu ma Sœur ; c'est à M.^{me} Parangon qu'il s'est ouvert, & c'est d'elle aussi que j'ai tout appris ; Ursule n'est pas même encore instruite ; elle ne le sera, que lorsque les choses seront sûres : on peut bien s'en rapporter à la prudence de la vertueuse Cousine de ma Femme ; puisque ce sont les conditions qu'elle-même a imposées au jeune Amant, qui s'y est soumis : d'un autre côté, M.^{me} Canon, qu'on a prévenue, s'est bien promis qu'aucun Homme n'aborderait Ursule. Tu vois, chère Aîné, que si cette

affaire réussit, l'avantage sera grand pour notre Sœur & pour nous ; & que si elle manque , ce sera sans chagrins & sans inconvéniens pour Ursule. Tout cela doit te prouver combien l'amitié de M.^{me} Parangon est précieuse. Je ne savais tantôt de quels termes me servir, pour lui témoigner ma reconnaissance. Ma Femme aussi pénétrée que moi, lui a baisé la main, en lui disant : — Ma Cousine, plus je vous connois, moins je me trouve digne d'être votre Amie, & plus je le desire ; je n'ose presque vous aimer, ce sentiment me rapproche trop de vous ; mais je vous adore comme une Divinité—. J'ai vu des larmes prêtes à couler des yeus de ma belle Cousine ; elle m'a dérobé son émotion, en caressant ma Femme : je l'ai vue enfin reprendre pour elle cette amitié tendre & cette douce confiance qui les attachaient l'une à l'autre dans leurs premières années. Voilà un point, & voici l'autre.

M.^{me} Parangon nous a quittés pour aller auprès d'Ursule, que M.^{me} Canon venait d'amener ; M. Loiseau qui me cherchait, m'a appelé : tandis qu'il me parlait, j'ai vu M. Parangon sur les pas de ma Femme qui allait au jardin : un mouvement jaloux & très-violent a fait que je les ai suivis. Ma Femme se hâtait de

gagner un berceau de coudriers, dans l'endroit le plus écarté; mais elle n'apercevait pas son Cousin, je l'ai remarqué: j'ai pris par une autre route, & je l'ai devancée; de-sorte que j'ai eu le temps de me cacher derrière les fouillages. Manon, en entrant s'est assise; elle a levé les yeus aux Ciel, & des larmes ont coulé le long de ses joues. Aubout d'un moment elles ont cessé; son teint s'est animé, & la sérénité brillait sur son visage: elle a tiré de sa poche une boîte, que j'ai reconnue pour un présent qui vient de moi; elle l'a baisée plusieurs fois, en regardant un portrait, qui n'y était pas lorsque je l'ai donnée; & ce portrait... était le mien: Manon le regardait avec une langueur aimable, plus éloquente que les discours les plus passionnés. J'étais hors de moi; j'alais entrer, & lui faire les caresses qu'un portrait ne pouvait lui rendre, lorsque M. Parangon a paru. En le voyant, Manon a jeté un cri de surprise & d'effroi. — Ne craignez rien, ma belle Cousine, a dit l'infidèle Mari de la plus méritante des Femmes: je ne viens que me plaindre de vous. — Laissez-moi, je vous prie, a répondu Manon, & dispensez-moi d'entendre des discours qui ne peuvent que m'être odieux. — Manon, voila donc

votre reconnaissance ! — Au nom de Dieu, monsieur, éloignez-vous ! Si mon malheur voulait que quelqu'un aprochât d'ici ; que mon Mari vînt à savoir. . . .
 — Vous craignez mes reproches. — C'est à vous de craindre les miens : vous êtes indigne d'une Femme comme la vôtre.
 — Ma belle Cousine devient l'Avocate de ma Femme ! — Votre fraide ironie, Monsieur. . . . Mais à quoi m'amusé-je ? . . .
 Je vous laisse, Monsieur. . . . — Non, vous m'écoutez, au-moins. — Vous ôsez me retenir ! — Oui, je l'ose. — O ciel ! . . . Que cette vile audace est bien digne de vous ! — *Audace, vile*, tout ce qui vous plaira ; mais vous m'écoutez, & vos efforts sont inutiles. — Tremble, malheureux ! Crains de me pousser-à-bout : fuis, ou laisse-moi fuir : va, ta présence. . . . Elle m'humilie, elle me confond, c'est un horrible tourment pour moi. . . . O mon Dieu ! j'ai mérité ce suplice. . . . Eh ! quels sont donc ceux que ta justice réserve aux infâmes Séducteurs ! — Il faut laisser exhaler cette amertume. — Je n'y saurais tenir. . . . Plût-à-Dieu que mon Épous arrivât. . . . O malheureux ! Tu as séduit mon inexpérience, abusé de ma jeunesse & de ma sensibilité. . . . — De votre goût pour le plaisir, ma Belle ; de votre tempé-

rament ; supposé pourtant que j'en aye abusé. — Tu crais m'insulter ? Va, ce n'est pas un crime d'avoir reçu de la Nature des organes sensibles ; mais c'était un forfait digne de tous les supplices, de t'avoir écouté sans t'aimer ; d'avoir avec toi profané l'Amour, en le faisant céder à l'émotion tumultueuse des sens. Oui, je suis sensible ; mais... Monstre, tu me rendrais odieux le plaisir même, & tu me ferais détester ces mêmes avantages destinés à sceller le bonheur, si... — Modérez-vous, belle Cousine ; ce n'était pas pour exciter votre colère que je vous ai suivie. Je le vois, la soif du plaisir (de votre part), me prêtait des charmes ; les desirs satisfaits ne vous laissent plus me voir des mêmes yeux. Si pourtant vous le vouliez... — Écoutez, Monsieur ; la seule volonté d'entendre vos infames propositions me rendrait criminelle ; votre présence ici, je vous l'ai dit, est un tourment ; quand voudrez-vous le faire cesser ? — Ma présence un tourment !... Elle ne le fut pas toujours. — Eh ! j'en rougis, Monsieur. — Vous m'aviez promis... — Depuis que j'aime mon Mari, que vous ai-je promis ? — Ne deviez-vous pas !... — Je dois vous détester : laissez-moi sortir, Monsieur. — Je n'ai garde. — Je vais apcler. — Si vous

le pouvez. —Oui, j'apellerai, dussé-je me perdre... O malheureux, que veux-tu faire—! Je crains qu'il alait entreprendre de lui fermer la bouche ; mais le bruit que j'ai fait en quittant ma retraite, l'a si fort effrayé, qu'il a fui. En arrivant auprès de mon Épouse, qui fondait en larmes, je ne l'ai plus trouvé. Ma vue a redoublé sa douleur : & voyant à mes yeux égarés, que j'alais la quitter, elle est tombée à mes genous, qu'elle embrassait étroitement ; —Je suis innocente, me disait elle, mon chér Mari. Crayez que je le suis—. Je l'ai relevée en l'embrassant. —Me crayez-vous—, a-t-elle dit, en levant avec crainte sur moi ses yeux chargés de larmes ? —J'ai tout entendu, ma chère âme (ai-je répondu) : j'étais ici avant vous. Je fais tout ; votre Cousin est un scélérat ; & si mon respect pour une Femme ... à qui nous devons tant de reconnaissance, ne me retenait encore... Contentons-nous de ne jamais vous offrir à ses regards... Manon, ce jour est le plus heureux de ma vie ; il te rend digne ce tout mon attachement—. J'achevais à-peine ces mots, que j'ai vu tout-près de nous M.^{me} Parangon & ma Sœur. J'ai fait signe à Manon de s'éloigner avec Ursule, & je n'ai pas différé d'instruire ma Cousine

de ce qui venait d'arriver. Elle a paru peu sensible à l'infidélité de son Mari; mais la résistance noble & courageuse de Manon l'a satisfait. Et c'était précisément là ce que j'avais prétendu. — Alons la féliciter, m'a-t-elle dit; M. Parangon est dupe de sa politique; mais dans cette Ville corrompue, il ne trouvera que trop à se dédomager—. Nous avons rejoint Ursule & Manon, & d'un commun accord nous avons décidé, que ma Femme n'ayant plus sa Mère ni sa Sœur, elle passerait chés M.^{me} Canon auprès d'Ursule, tout le temps que je ferais chés mon Maître. Manon a goûté cet arrangement, comme une Personne dont on prévient les desirs: elle m'a dit à l'oreille & en riant, que c'était le sort de *toutes celles qui m'aimaient*, de ressentir le panchant le plus vif pour Ursule.

Tu vois, mon Ami, que je puis enfin espérer d'être heureux. Ce matin, j'ai vu le P. D'Arras, qui part pour le Couvent où ma Femme a demeuré. Je suivrai, à son égard, le conseil que tu me donnas il y a quelque temps, d'en faire mon Ami, & non celui de ma Femme. Tout-à-l'heure, il s'est trouvé dans une maison où nous étions en visite, & il a voulu causer avec Ursule; M.^{me} Canon, qui n'aime pas les Moines, l'a brusquement

apelée. Il est venu dire des douceurs à ma Cousine, qui l'a quitté pour aler auprès de Manon. Il ne faut pas que cette conduite t'éronne; c'est ici l'usage, & le Père n'en est pas moins estimé. Il n'a pas cherché longtems dans l'Assemblée qui voulût l'entendre; une partie des Femmes se l'enviaient. M. Gaudet me paraît aussi fort suspect à M.^{me} Canon: elle examine ses moindres démarches, & ne lui laisse jamais dire deux mots de suite à Ursule, ni même à M.^{lle} Fanchète. A demain, chère Aîné. Je t'aime de tout mon cœur.

L I. M E

Même jour.

M. P A R A N G O N , à D'ARRAS.

[Explication de la Lettre précédente.]

PUISQU'EDMOND ne vous a pas conté la scène d'avant-hier, la voici en deux mots, chère Père. Manon me persécutait depuis notre dernière entrevue, pour que nous eussions un entretien qui prévînt ou dissipât tous les soupçons de son Mari. J'y répugnais, parce que je sentais que c'était m'exposer un-peu. A-la fin, je me suis rendu: l'occasion nous a paru favorable à la noce; deux fois nous sommes sortis ensemble inutilement; je dis *inutilement*, & bien inutilement, car le jeune Panaché ne nous a pas suivis, &



Madame n'a voulu entendre à rien, ainsi que vous m'en avez prévenu. Comme elle est fort capricieuse, je ne m'en étais pas autrement embarrassé. Mais à notre troisième sortie, Edmond nous ayant suivis, la scène s'est jouée, mais jouée, comme dans la *Métromauie* la reconnaissance de M. de l'*Empirée* avec son Oncle, je crais : la Friponne y a mis une vérité qui m'effraye, & à juste titre. Il serait assés plaisant (c'est-à-dire pour un Desintéressé) que Manon m'eût fait venir-là, pour me forcer d'entendre ses vrais sentimens, & se moquer de moi. Ce qui me le fait présumer, c'est que depuis ce moment, je ne saurais la joindre. Ma prude de Femme l'a toujours sous les yeux; elle marche *de-conserve* entr'elle & la petite Ursule; & comme si ce n'était pas encore assés on l'a mise sous la garde de *Gorgone* Canon.... Ah! si la jolie Paysane voulait me dédomager, que je laisserais avec plaisir au Frère sa chaste Moitié! mais c'est la chose impossible; ce Bijou-là a trois vertus aulieu d'une; la vieille & décrépité vertu de M.^{m^e} Canon, aussi revêche, aussi rogue que Cerbère; la vertu aigre-douce de ma Femme; & sa jolie petite vertu à elle, qui, je crais, serait aussi aprivoisable qu'une autre, sans les deux apuis qui l'étaient si bien, & qui lui font un épouvantail de tout.

Vous voyez d'après ce recit qu'Edmond est parfaitement tranquille (à la fureur près que lui a causé mon entretien avec sa Femme, & que j'ai sagement évitée; ainsi vous devez être aussi content que je le suis peu: cependant, si Manon l'avait voulu, nous serions plus heureux que jamais): Et ce que je vois, moi, ou ce que je crains bien de voir, c'est que je ne sois pris pour dupe, & que je n'aye donné la petite Cousine à ce Manant en pure-perte, pour moi. J'en ferais bien fâché, comme vous pouvez craire; car il faudrait avaler la pilule, & continuer, malgré que j'en eusse, à faire du bien à ce que je détesterais. Adieu.



LII.^{ME}

Le lendemain des précédentes.

EDMOND, à PIERROT.

[L'innocence quelquefois s'en inpose à elle même.]

VOICI la conversation que je viens d'avoir avec M.^me Parangon, chère Aîné; elle fera suite à ma Lettre d'hier. Ce matin, on est venu m'avertir qu'elle m'attendait. Je l'ai trouvée seule. Elle m'a fait signe de prendre un siège, d'un air doux, mais un peu triste.

—Vous êtes marié, Monsieur (a-t-elle dit après un moment de silence),

252 *LE PAYSAN PERVERTI,*

& vous êtes heureux : vous aimez votre Épouse , elle vous aime ; puisse un état si fortuné durer autant que votre vie à tous-deux !... Vous le savez , & Tiennète vous le dit un jour , je vous aimais , & vous m'aviez intéressé avant que vous vinssiez ici ; je fis conseiller à vos Parens de vous destiner à la peinture , & de vous confier aux soins de M. Parangon. En vous revoyant , à mon arrivée , je me confirmai dans le dessein que j'avais formé de vous attacher à moi par les liens les plus forts : vous êtes jeune , je n'envisageais votre établissement que dans le lointain , & je vous destinais ma Sœur. Le Ciel en a disposé autrement : vous êtes devenu le Mari d'une Parente ; je n'y perds qu'un degré ou deux de proximité , & je jouis de la satisfaction si vivement désirée de vous voir satisfait. La présence de Fanchète est donc à présent inutile ; je ne voulais que vous montrer l'un à l'autre , pour vous fixer , & donner un point-de-réunion au vague de vos desirs. Et comme depuis son voyage , mon Père ne peut guère demeurer chargé d'une Fille sortie de l'enfance , je vais la faire partir dans quelques jours pour la Capitale ; elle y attendra , dans une retraite honnête , où ma Tante va la conduire , que l'âge l'ait assés formée , pour devenir ma Conpa-

gné, fans danger pour ses mœurs ; car vous sentez combien je redoute les insinuations d'un Homme sans frein, comme... Mais je souhaiterais qu'Ursule accompagnât Fanchète ; je vois mille inconvéniens à garder ici votre aimable Sœur ; sans parler de M. Parangon, qui cherche à l'entretenir lorsqu'elle vient, elle a des Adorateurs dont je me défie. Consentez vous que M.^{me} Canon les enmène toutes - deux- ? (J'ai fait un signe d'approbation, afin de ne pas l'interrompre ; car elle me ravissait.) — Quelque plaisir que me fasse la société d'Ursule (a-t-elle continué) je le sacrifie à son avantage. J'ai déjà fait part de ce dessein au Conseiller dont je vous parlais hier ; il m'a répondu par quelques objections dont je vois la source : mais s'il aime véritablement Ursule, l'éloignement ne le refroidira pas ; & si ce n'est qu'une passion frivole, un goût passager, il ne mérite pas que nous y fassions d'attention. Mon Cousin, sans moi, vous auriez déjà mis votre Sœur dans un grand péril : quoi ! vous lui suggérez de prendre pour guide votre Ami le P. D'Arras !... Je respecte la Religion, & j'en fais gloire ; mais il vaudrait mieux cent-fois ne pas s'acquiescer de certains devoirs qu'elle prescrit, que de le faire en exposant ses

254 *LE PAYSAN PERVERTI,*
mœurs. Apprenez, jeune Étourdi, qu'un
jeune Prêtre, même le plus réglé, ne
doit jamais diriger des jeunes Filles; que
ceux que l'âge a refroidis ne sont pas
toujours sûrs, & qu'il faut plus de pru-
dence & d'usage que vous n'en avez,
pour indiquer un choix pareil. Je suis
Femme; je connais par expérience, avec
quelle audace cynique quelques-uns de
ces prétendus Médecins des âmes por-
tent d'avidés regards jusques dans les re-
plis de nos cœurs, non pour en arracher
le vice, mais souvent pour sonder notre
faiblesse, & déraciner les semences d'hon-
nêteté. Défiez-vous de tous les Moines,
& même de tous les Gens-d'Eglise; il
est rare qu'entre mille, il s'en trouve un
seul qui ait l'esprit de son état. Par mes
conseils, votre Femme l'a quitté... Mais
c'en est trop sur cette matière. Crayez-
vous que vos Parens confirment le pou-
voir qu'ils ont bien voulu me laisser sur
votre Sœur? Écrivez-leur à ce sujet—.

Tu penses bien ce que j'ai du répondre
à cette adorable Femme. Je l'ai remer-
ciée en mon nom, & à celui de nos chers
Père & Mère, en l'assurant que j'allais t'é-
crire sur-le-champ.

Je me disposais à sortir, lorsque M.^{me}
Loiseau, ma Femme & Ursule ont ouvert
la porte d'un Cabinet d'où elles avaienz

tout entendu. Ma Cousine a continué : —Aime-bien ce chér Mari (a-t-elle dit à Manon) ; enpêche-le de se livrer trop à ceux qui peuvent corrompre sas mœurs : tu connais la Ville & les fausseté qui y règne ; fais en-sorte qu'il profite de tes lumières—. Je les ai quittées , parce que ma Cousine m'a dit de me hâter d'écrire.

Cette démarche , à laquelle elle se porte si volontiers , prouve bien toute l'injustice des soupçons qu'on a voulu m'inspirer sur la nature de son attachement pour ma Sœur. Malgré ce qu'ils doivent avoir acquis de connaissance du cœur humain , mon Cousin Gaudet & le P. D'Arras se trompent ; car ils ne veulent pas me tromper. Dans les tableaux qu'ils affectent de me faire des desordres des Femmes , je decouvre une satisfaction un-peu maligne ; ces entretiens leur plaisent. Mais que m'inporte ? Je jouis de leur société , sans prendre leurs vices. Je leur ai même obligation , de ce qu'ils me guérissent de la prévention où l'on est dans nos Campagnes , sur la sainteté des Personages de l'espèce de l'un d'eux. A-présent je respecte l'état , mais je méprise le plus grand nombre des Individus qui le composent.

Engage nos chers Père & Mère à se conformer à tout ce que desire M.^{me} Pa-

256 *LE PAYSAN PERVERTI,*
ranton : Ursule t'en prie aussi - bien que
moi. Nous embrassons ta chère Femme,
& tous nos Frères & Sœurs. Apuyez-nous
fortement, je te le répète : il me semble
qu'un sort heureux attend Ursule à Paris.



LIII.^{ME}

PIERROT, à EDMOND.

[Son infamie avec Laurete se découvre.]

EDMOND ! Edmond ! oh qu'as-tu fait !
misérable ! qu'as-tu fait ! abuser de la
jeunesse d'une Fille ! ôter l'honneur d'une
Parente ! Toi , marié ! tromper , & pro-
mettre d'épouser ! Oh ! qui t'a donc
tourné l'esprit , & gâté le cœur ! Laurete ,
notre Cousine , Laurete !... Nous venons
de voir chés nous sa Mère , desolée ,
s'arrachant les cheveux , maudissant le jour
de mon mariage , & le tien : car elle ve-
nait d'apprendre que tu es marié. Ça m'a
fendu le cœur ! O Edmond ! mon mal-
heureux Frère qu'inporte que tu fasses
ton chemin à la Ville , si tu perds ta
vertu , & l'honneur , & le soin de ta
pauvre âme ! & si je ne saurais plus t'es-
timer !

Nos Parens savent tout. Ça t'en dit plus
qu'il n'en faut.



LIV.^{ME}

LIV.^{ME}

EDMOND , à D'ARRAS.

[Il lui envoie la précédente , & consulte ce dangereux Ami.]

SOUTENEZ-MOI , chère Père , mon courage m'abandonne... Voyez ce qu'on m'écrit !... Mon cœur se déchire , & mes larmes ne sauraient couler... Et ce n'est pas-là tout encore : mes Parens irrités m'accablent de malédictions ; ils le font dire par l'Homme qu'ils envoient , un Étranger (1) , à M.^{m^e} Parangon ; ils ont eu l'inprudence de le faire dire à ma Femme elle-même , & de lui plonger le poignard dans le cœur... Il est donc vrai que quelquefois la vertu , & l'horreur du vice, lorsqu'elles ne sont pas éclairées, font autant de mal que le crime lui-même ! Au lieu d'éclater... Mais c'en est fait ; une inflexible rigidité me perd ; un-peut d'indulgence m'aurait sauvé... Ils me

(1) C'est effectivement ainsi que se conduisent nos Paysans, & que se conduisaient il y a un siècle ou deux la Noblesse elle-même : sont-ils irrités, ils chargent le Premier-venu de vous dire tout ce qu'ils ont dans l'âme. Cela est inprudent, il est vrai ; mais cela marque une certaine franchise estimable ; outre que les réprimandes de ce genre sont bien plus efficaces que celles d'une Lettre secrète.

258 *LE PAYSAN PERVERTI,*
maudissent ! Je frissone ; la malédiction
des Pères est terrible , & je viens de l'at-
tirer sur moi !... Aidez moi de vos con-
seils , mon chère Père ; je vous jure de
m'y abandonner. Tâchez de faire , pour
l'amour de moi , un voyage chés la pe-
tite Laure ; emparez vous de l'esprit de
la Mère & de la Fille : quittez vos Reli-
gieuses , volez à mon secours , l'amitié
vous en convie ; employez tout ; forcez-
les , s'il est possible , à me disculper...
Mais je m'en raporte à votre zèle , & à
votre amitié pour moi... O mon Père ! que
je paye chère quelques heures de plaisir !
Il est vrai , il est donc vrai que la peine
suit toujours le crime , & qu'il la traîne
après lui , comme disait le bon Curé qui
m'a élevé , *liée avec une chaîne de fer* !

Je vois ma Femme qui devore ses lar-
mes : je souffre de ce qu'elle n'ose se plain-
dre ; sa honte , dont je connais la cause ,
retonbe sur mon propre cœur , & le nâ-
vre d'amertume. M^{me} Parangon ne me
dit pas un mot. Je voudrais qu'on me fit
des reproches ; j'exhalerais du moins ma
douleur & mes remords. Heureusement
Ursule vient de partir pour la Capitale
avec la jeune Fanchète ; on n'a pu l'inf-
truire : c'est un fardeau de moins Mais
ma Femme ! M^{me} Parangon !... Oh ! ce
coup sera funeste au bonheur de ma vie ;

mes terreurs me le disent... Adieu ! ne perdez pas un instant : volez ; votre Ami n'espère qu'en vous.

P. S. M. Gaudet n'est malheureusement pas ici ; on ne l'attend que demain. Où est-il allé !



L V, ME

MANON, à M. GAUDET.

[Remords déchirans]

VIL Auteur de mes malheurs & de mes crimes, je te connais enfin : je viens de trouver une de tes detestables Lettres (1) : tu conseillais à Edmond de se dédomager... O malheureux ! toi, qui m'a perdue ; toi, qui creusais sous mes pas le précipice où l'odieux Parangon m'a entraînée, tremble, je te vais te démasquer... Je suis sensible, je le suis trop à un malheur, ... que j'ai mérité... Je le reconnais devant Dieu... Ce Dieu que ton infame conduit outrage... J'en mourrai ; mais ce ne fera pas de la mort qui t'attend ; ce ne fera pas de la mort de Scélérats.. (2). Misérable, tu voulais avilir le cœur d'Edmond ; le rendre insensible à la honte...

(1) Dont il est parlé dans la *XLI.*^{me}

(2) Prédiction terrible, comme on le verra dans la suite.

260 LE PAYSAN PERVERTI,
non pour moi , comme tu me le disais ;
mais pour toi-même... Je vais l'éclairer :
il va tout apprendre.

Je viens de me jeter aux pieds de mon
Crucifix ; mon Cousin , je ne suis plus
la même. Le coup mortel est frappé ; mais
je vous pardonne. Je songe à mon Fils
avec douleur : ne l'approchez pas ; je vous
le défens ; mais recommandez-le , je vous
en conjure , au généreux Edmond , à ma
vertueuse Cousine... Encore un mot : au
nom de vous-même , ayez pitié de votre
âme , ayez pitié d'Edmond : je prie Dieu
pour vous. .. Je suis au desespoir de l'ac-
tion que je viens de faire ; je devais at-
tendre qu'il plût à Dieu de trancher mes
jours... tout insupportables qu'ils me sont
devenus... Edmond, Edmond, que j'ado-
rais, Edmond m'est infidèle !... & je n'ai
pas droit de m'en plaindre !... Que je suis
punie ! ah ! l'horrible tourment que j'en-
dure suffirait pour mon enfer.... Voilà
donc les fruits du crime ! O mon Cou-
sin ! dès cette vie il est châtié... Edmond
paye chère des plaisirs d'un moment ; je
suis plus punie encore ; que doit atten-
dre un malheureux Corrupteur !... Adieu.
Rentre en toi-même ; c'est une Mourante
qui t'en conjure. Adieu , adieu pour tou-
jours.

(sans signature)



Réponse. LVI. ME Une heure après.

[Où le bon naturel étouffe le vice.]

S'IL en est temps encore, vivez, vivez, Madame ; au nom d'Edmond, vivez ! Edmond vous aime, il vous adore ; je réparerai mes crimes : je vais changer ; vivez, ou craignez d'entraîner mon Ami dans votre tonbeau. Ah ! ma Cousine ! . . . vous m'avez fait trembler, & c'est la fin de votre Lettre ; c'est votre résignation qui m'épouvante ! . . . Oui, j'ai seduit Edmond : mais dégagé comme je le suis des préjugés, ce n'était que pour le rendre heureux & vous aussi : que n'ai-je prévu les malheurs qui devaient suivre ! . . . Je le répète, vivez ; & l'Homme que vous detestez, pour vous, pour vous seule, & pour Edmond, s'aveuglera lui-même, & voudra mériter votre estime.

P. S. J'arrive d'Accolet, où j'étais allé sur un avis que j'avais reçu : un jour plutôt, je prévenais le mal. Le sort ne l'a pas voulu.

LVII. ME

EDMOND, à PIERROT.

[Véritable douleur]

INSENSÉS ! nous aimons la vie ! Il est des instans où nous nous livrons au plaisir ! Eh ! que sommes-nous donc,

Misérables ? Des Victimes qui bondissent, en attendant le moment du sacrifice. Les unes tombent, couronnées de fleurs, sous un seul coup de la hâche fatale ; les autres, consumées par un feu lent & plus cruel, languissent au lieu de vivre. O néant des joies & des félicités des Hommes !... Mon Frère, je viens de perdre celle que j'aimais ; celle à qui mon cœur s'est attaché trop tard. Dès qu'elle a mérité d'être aimée par un retour sincère à la vertu, je n'ai plus été digne d'elle, & le Ciel me l'a ôtée... Ah ! pourquoi l'avoir instruite ! pourquoi nos Parens ont-ils empoisoné des jours heureux !... Manon a contrainct sa douleur & ses larmes ; elle s'est crue certaine de n'être pas aimée, & qu'elle ne pouvait jamais l'être ; cette idée cruelle l'a frappée d'autant plus, que des fautes. . . . Son sang s'est glacé ; les sources de la vie ont tari : elle est morte ; elle a péri de ma main & de celle de mes Proches ! O regrets superflus !... Puissé-je la suivre dans ce tombeau que mes fautes ont creusé !

LVIII. ME De Sacy, le 20 Octobre.

EDMOND, à Madame PARANGON.

[Cette Lettre-ici intéresse & console].

RESPECTABLE & généreuse Amie, je manque d'expressions pour vous dire com-

me je sens tout ce que je vous dois : vos soins & vos bontés m'ont rendu à la vie ; l'air de ce pays , qui m'a vu naître , achève de me fortifier : je serai dans peu de jours en état de reprendre mes exercices ordinaires , & de retourner auprès de vous. Mais je ne différerai pas néanmoins d'obéir à vos ordres , & de vous faire part de ce discours touchant , qu'une Épouse infortunée m'adressa dans les derniers moments de sa vie.

Nous étions seuls ; elle venait de se mettre au lit. Je m'approche ; sa main brûlante faisait la mienne ; elle pousse un long soupir. Je baisse les yeux avec confusion. — Monsieur , me dit-elle , vous ne tarderez pas à être délivré d'un Objet odieux. Je ne murmure pas ; le Ciel est juste : si j'avais à me plaindre , si j'osais l'accuser , c'est de ce qu'il a permis qu'une âme comme la vôtre fut souillée par le parjure & l'infidélité. O mon Époux ! la peine suit le crime à pas tardifs , mais assurés ; j'en suis la preuve : puisse cet exemple vous être utile !

—Eh ! que va-t-il donc arriver , m'écriai-je ! Manon , qu'avez-vous fait ?

—Mon sort vous intéresse encore ! je vais donc mourir heureuse !

—Vous mourir ! vous que j'adore ! ah ! mon Épouse—! . . .

264 *LE PAYSAN PERVERTI,*

—Écoutez-moi : il n'est plus temps de nous tromper. Chère Ami, laisse-moi lire dans ton cœur : ce n'est plus ta Femme qui te parle ; nos liens sont déjà rompus. C'est une Amie, qui voudrait que sa mort te fût utile, puisque sa vie n'était pas digne de te rendre heureux—.

Je n'étais plus à moi-même : je m'agitais, je voulais m'éloigner : Manon me retenait. Enfin je m'échape : j'envoie chercher des secours : je reviens auprès d'elle.

—Pourquoi troubler mes derniers momens, me dit-elle avec tranquillité ? je voulais ne les consacrer qu'à toi. Je ne crains pas la mort qui s'avance ; sans la douceur d'être aimée, la vie n'était rien pour moi.... Je ne pouvais plus l'être....

—Eh vous l'êtes, chère Épouse ! je vous adore : une coupable ivresse dans un temps où je vous connaissais peu, m'égarera quelques instans ! Mon Amie, l'amour que vous m'avez inspiré, le véritable amour est né depuis : l'estime l'accompagne : ah ! daignez n'en pas douter.

—Serait-il vrai ? & vous aurais-je puni, en voulant m'inmoler à votre bonheur ? ●

—Ah ! cruelle ! que me faites-vous entrevoir ! vous me pénétrez d'horreur !

—Mon Ami, je me suis trompée !... Malheur à toute Femme, dont la conduite

duite n'est pas irréprochable ! La douleur, l'incertitude & la honte doivent remplir tous ses instans ; elle ne peut avoir de confiance en celui dont elle n'a pas l'estime. Je me suis dit : J'ai ce que je mérite ; ma faute est une tache ineffaçable, & je me suis désespérée. Lorsque la première on a manqué à l'honnêteté, il faut voir les égaremens d'un Mari sans se plaindre. O mon chère Edmond ! n'unissez plus votre âme qu'avec une âme pure. Si j'avais été innocente, ma douleur aurait été moins vive, moins déchirante, mon désespoir moins violent, moins funeste. Mais je me suis dit : Comment le rapeler ? le prestige est détruit : il ne peut m'estimer : le mépris qu'il a pour moi a relâché ses mœurs : c'est moi qui souille une âme qui fût restée pure : je saurai m'en punir. Et je m'en suis punie ; car j'ai cru qu'il était nécessaire que les liens qui nous unissent fussent brisés, pour que vous pussiez retourner à la vertu-...

J'ai poussé un cri de désespoir.

—Écoutez-moi (a - t - elle repris) ; profitons du moment où nous sommes encore seuls. Chère Époux, je t'en conjure par ma tendresse, qui fut extrême pour toi, dès qu'elle eut commencé, par cette tendresse qui rapelait mon cœur à l'honnêteté ; fuis les méchans & les Corrup-

teurs ; évite également les Femmes faibles & perdues ; veille sur toi-même ; il n'est de bonheur & de vrais plaisirs qu'au sein de la vertu. Conserve ma mémoire : défie-toi de l'amitié de mon cousin Gaudet, de celle du P. D'Arras ; &.... le dirai-je?... de la beauté de ma Cousine ; mais jete-toi entre ses bras , pour te laisser conduire à sa sagesse. C'est une Femme sans défaut : elle est si parfaite , que la calomnie, après avoir tout épuisé contr'elle , s'est trouvée contrainte de fermer sa bouche empoisonnée. Tu nous as reconciliées , c'est à-présent le premier de tes bienfaits-.

Mes pleurs inondaient son visage ; je lui répétais , que j'alais la suivre au tonbeau. Elle a repris la parole :

— Tu m'aimais ! ah ! mon chère épouse ! je regrette donc la vie : & pourtant je mourrais heureuse , si je ne laissais pas un Fils-.....

L'on est entré. Le Médecin , le Chirurgien se sont enpressés à la secourir. Mais bien-ôt ils se sont aperçus... O ma respectable Amie , dispensez-moi d'achever....

— Je savais bien qu'il était inutile , a dit la mourante : je viens d'écrire à mon Cousin : mon chère Mari ; ayez pitié . . . de mon Fils-.

Voilà ses dernières paroles ; d'horribles convulsions.....

Si toute ma sensibilité, adorable Cousine, n'était pas due à votre amitié, les peines que le P. D'Arras vient de prendre pour moi, me toucheraient vivement. Dès que je l'eus instruit des suites de ma funeste aventure avec Laure, il vola chés cette Jeune-personne, quoiqu'elle demeure à plus de cinq lieues du Couvent qu'il dirige; il fut gagner la confiance de la Mère & de la Fille, & prit tant d'empire sur leur esprit, qu'il les engagea non-seulement à cesser leurs clameurs (hélas! trop bien fondées!) mais qu'il les fit disparaître de leur pays: il les a conduites lui-même dans la Capitale, où il a tout disposé pour qu'elles fussent dans l'abondance; son envie de m'obliger a même été audelà des bornes, & je sens que mon cœur le desavoue; il m'écrit (1), qu'il a fait consentir Laure à signer, à l'insu de sa Mère, une Lettre à mes Parens, par laquelle elle s'accuse de m'avoir injustement chargé de sa faute. Le motif de mon Ami est, dit-il, de me reconcilier avec ma Famille, & de rendre à ma Femme sa tranquillité. . . . Hélas! Manon n'était déjà plus; mais il l'ignorait. Que je suis mal-

(1) Cette Lettre est perdue. Mais je me souviens d'avoir ouï-dire que toute cette conduite du Père lui avait été prescrite par M. Gaudet: ce fut que ce dernier qui fit tous les arrangemens à Paris, pour mettre Laure dans l'aisance; car il étoit dans le crime avec elle.

heureux! vous le voyez, tout semble tourner contre moi, & l'innocence de Laure m'est une seconde fois sacrifiée, sans que j'en retire d'autre fruit, que d'augmenter mes remords. Mais que dites-vous de ce motif, ma chère Cousine? rend-il mon Ami excusable? sa Lettre faisait déjà sur mes Parens l'effet qu'il s'en était promis: on l'avait reçue pendant que j'étais à l'extrémité, secouru de vous seule: on l'a montrée, répandue. A mon arrivée ici, je me suis hâté de la démentir. Mon Frère Aîné m'en estime davantage; mes Parens ont repris leur colère: mais Laurette est deshonorée dans le Pays; jamais elle n'y peut reparaitre. Quand j'ai voulu la défendre, on ne m'a pas écouté: si j'avais parlé contr'elle, on m'aurait cru; voila les hommes! Vous, & mon Frère Aîné me restez seuls; votre amitié, Madame, ainsi que la sienne, est à l'épreuve de tout. Je n'ose, avec un si grand bien, me dire encore malheureux. Conservez-le moi, ô la plus digne de toutes les Femmes! vous êtes audeffus des faiblesses de votre sexe, & de l'humanité; votre conduite le prouva toujours: rendez-moi donc plus digne de ce nom que vous m'avez tant de fois donné, lorsque j'étais aux portes du tombeau. Ah! je ne saurais me les rapeler, sans être ému jusqu'aux larmes, ces accens si doux, ces expres-

sions touchantes qui me rendirent la vie !
 — *Mon ami , ne modère pas ta douleur ;
 elle fait trop bien ton éloge O mon
 Ami ! laisse paraître toute ta reconnais-
 sance pour une Femme qui t'adorait ! . . .
 ton cœur est encore vertueux , puisque tu es
 si sensible Mon Cousin , affligeons-nous
 ensemble ; pleurons tous - deux une Amie ,
 que nous n'avons bien connue qu'en la per-
 dant ; nous serions des monstres , si nous ne
 la pleurions pas toute notre vie Oui ,
 ma belle Cousine , vous avez raison : mais
 que ferais-je , si j'oubliais ce que je vous
 dois ! ah ! que ferai-je ! . . . heureusement ,
 c'est l'impossible , je le sens ; vous êtes gra-
 vée là ; . . mon anéantissement précéderait
 un oubli.*

 L I X . M E

E D M O N D , à G A U D E T .

[Ecrite devant moi , sincèrement peut-être .]

LE raisonnement ne saurait l'enporter sur le sentiment , mon Cousin : je sens , & c'est plus que d'être convaincu. Mettez de la vertu au lieu de tous nos vices , n'étions-nous pas heureux ? *Le sentiment égare* , me direz - vous , comme vous l'avez déjà fait ; *il peut être le produit de l'erreur comme de la vérité.* J'en conviens. Mais répondez à ma question , & vous ferez

forcé de convenir que la vérité est la source de celui que j'éprouve. Je ne veux pourtant pas raisonner avec vous & contre vous ; je vous suis trop inférieur ; je ne veux que vous prier d'en agir avec moi comme si vous étiez bon Chrétien, & comme si j'étais un Dévot décidé. Je l'espère de votre affection, & je suis, &c.

L X.ME

Réponse.

L'IVRESSE, le plaisir, la douleur & la démence, sont quatre états dans lesquels l'homme ne fait pas volontairement ce qu'il fait : vous êtes dans l'un des quatre, & je vous pardonne votre Billet. Edmond écrire six lignes à Gaudet !... Alez, Monsieur, je mérite d'être aimé de vous, fufriez-vous *dévo*t à *trente-six karats* ; parce que je vous aime, & que de tous les plaisirs que je puis goûter, le plus doux pour moi, c'est de vous en faire. Je persévérerai toute ma vie dans ces dispositions. Mais pour vous punir, je n'en dirai pas davantage : comme vous, je ne veux écrire que six lignes : les voila. Je suis, &c.

L X I.ME

EDMOND, à PIERROT.

[Générosité de la Mère de Manon : nouvelles de Laurote.]

LE temps émouffe l'aiguillon du plai-

sir & celui de la douleur : je suis enfin plus tranquille , chère Aîné. Les premiers jours qui suivirent mon arrivée ici , l'on craignait une rechute. En effet , je ne saurais te bien représenter le vide que j'éprouvai.... Je l'ai plus tendrement aimée que je ne le pensais moi-même !.... Que de pleurs j'ai versés , ô mon Ami ! que de pleurs ! & quel douloureux sentiment la vue de sa Mère & de sa Sœur ont renouvelé dans mon pauvre cœur ! Tous-trois nous fondions en larmes : ce fut-là tout notre entretien. Le lendemain , je leur fis dire , que je ne me croyais plus de droits à garder leur héritage , & que j'alais le leur remettre. Elles ne me répondirent que par l'invitation de me trouver à leur profession. Je courus au Monastère , & je demandai la Mère de mon Epouse , pour combattre sa résolution. On vint me dire de sa part , Qu'elles ne parleraient à personne qu'après la consommation de leur sacrifice. Je crus que M.^{me} Parangon serait écoutée ; j'alais la chercher : elle vint , mais elle ne put les voir , non - plus que moi. Il falut abandonner mon dessein. Hier , elles prononcèrent leurs vœux. Deux heures après la cérémonie , elles me firent avertir , qu'elles m'attendaient au parloir. Là , toutes - deux , l'air serein , presque joyeux , elles me témoignèrent toute leur

272 *LE PAYSAN PERVERTI*,
affection. La Fille se retira, sur un signe que
la Mère lui fit. Alors, M.^{me} Palestine me
dit : — Mon chère Fils, j'ai plus de con-
fiance en vous que dans toute autre Per-
sone ; je connais votre probité, la ten-
dresse que vous eutes pour ma Fille : aussi,
j'ai dédaigné toutes les précautions que
les Lois demandent, & je n'ai voulu vous
faire la prière que vous allez entendre,
que lorsque je n'aurais plus rien à attendre
que de votre générosité. Vous êtes pos-
sesseur de notre fortune ; mais vous savez
qu'une innocente Créature... Adoptez-
la, je vous en supplie, ici, devant Dieu
& moi : je me contente de votre parole ;
donnez-la moi, que vous lui ferez passer
en entier le bien de sa Mère, lorsque Dieu
disposera de vous : non plutôt ; car je
veux que vous en jouissiez jusque-là. Elle
se tut. Je pleurais. Je lui jurai de faire ce
qu'elle souhaitait, & me liai par des ser-
mens qu'elle me pria de ne pas faire.
J'ajoutai : — Et je vous laisse, Madame,
tout le revenu. — Parlez plus bas, me
répondit-elle ; si l'on vous entendait,
vous seriez cause qu'on nous tourmente-
rait ici. Je refuse votre offre. Nous avons
donné comme les autres Religieuses, on
ne nous fait point de grâce : & s'il était
possible ou permis de *trésoriser* dans mon
nouvel état, je n'aurais point d'autre de-

sir que de vous faire passer mes épargnes. Adieu, mon chère Fils. Aimez - moi toujours : nous ne cesserons jamais d'offrir nos vœus au Ciel pour vous, & pour votre Pupile. Adieu, mon Fils-.... Elle ferma le rideau. Mais je demeurai bien un quart-d'heure encore à ma place, à sangloter ; car toutes mes douleurs venaient de se renouveler avec violence. Je t'avouerai, mon Ami, que si les Cloîtres d'Hommes étaient tels que je me les figurais autrefois, je n'hésiterais pas à m'y jeter, pour y pleurer mes fautes : mais, ô mon Frère, je les connais ; ils sont une image de l'Enfer : les Supérieurs y tyrannisent jusqu'à la pensée, dans ceus qui leur sont soumis ; c'est un théocratisme odieux, par lequel ces Gens-là se mettent à la place de Dieu, à l'égard de leurs Moines (& c'est ce que le mot théocratisme veut dire) : ceus-ci, de leur côté, n'oublient rien pour se soustraire à ce révoltant despotisme, né dans les climats brûlans de l'Arabie & des Indes, & qui n'est point fait pour des têtes Européennes. J'ai cette obligation au P. d'Arras, entre beaucoup d'autres, c'est qu'il a levé le voile qui cachait encore à mes yeus les desordres & l'esclavage des Moines. Il ne vaut guère mieux que ses Pareils ; mais il n'est pas hypocrite.

Madame Parangon devait elle-même conduire Ursule à Paris : mon bonheur voulut , comme tu fais , qu'elle changeât d'avis ; mais elle promet de ne pas tarder à l'aler voir : ces jours-ci nous avons reçus des nouvelles de cette chère Sœur (1) ; elle presse M.^{me} Parangon de lui tenir sa parole. Elle lui dit , qu'elle se *trouve très-satisfaitte de la Capitale* , & qu'il ne lui manque , pour être heureuse , que la présence de son Amie. Elle se plaint de mon silence. Ursule ignore tous mes malheurs. M.^{me} Parangon veut en tempérer l'amertume , en les lui aprenant elle-même. Tu vois , mon Ami , que je vais la perdre pour quelque temps. Si quelque chose peut me consoler , c'est que je ne la cède qu'à ma Sœur.

Ni le P. d'Arras ni M. Gaudet ne sont encore revenus de Paris ; mais le dernier m'écrit (2) que Laure est accouchée d'une Fille , & que très-satisfaitte d'être *débarassée d'un incomode fardeau* , elle prétend *jouir dans la Capitale de toute sa liberté*. Je ne comprends pas ces derniers mots ; c'est une énigme dont il faut je demande le mot au P. d'Arras , qui est sur-le-point d'arriver. Les soins que mon Cousin prend de l'Enfant , m'ont sensiblement

(1) Cette Lettre d'Ursule ne s'est pas trouvée.

(2) Lettre non-retrouvée.

touché. Je le prie de le confier aux soins d'une Nourrice que j'envoie, & qui est du même Pays que mon Pupile : ils seront élevés ensemble ; c'est une fantaisie que ma belle Cousine approuve.

Mon Ami, les plus grands maux ne sont pas toujours sans quelque mélange de plaisir. Il est vrai que cette Fille, qui me console un-peu, me coûte bien-chère ! cependant, je sens mon cœur tressaillir, dès que je songe à elle, & le plus vif de mes desirs est de pouvoir l'enbrasser. O mon Frère ! pourquoi ce qui nous rend pères est-il quelquefois un crime ! C'est un nom si dous !... Heurus Aîné, tu le porteras sans remords ! au lieu que le crime enpoisonne pour moi, jusques dans leur source même, les faveurs de la Nature !...

Le Conseiller, Amant d'Ursule, est venu ce matin. M.^{me} Parangon lui a fait part de son voyage : il l'a priée de lui permettre d'écrire à Ursule, une Lettre qu'il laisserait ouverte, & où il ne prendrait que la qualité d'Ami de notre Famille (1). Accordé. Mais enhardi par cette faveur, il a supplié qu'on ne refusât pas un petit présent qu'il voulait faire à sa Maitresse. Ma Cousine s'en est défendue. Il a fait observer que l'éloignement ôtait le danger. Elle ne s'est pas rendue. — J'obtiens

(1) Elle ne fut pas rendue à Ursule.

276 *LE PAYSAN PERVERTI*,
drai dumoins a (poursuivi le Conseiller)
que vous le donniez sans parler de moi ?
M.^{me} Parangon a voulu voir le présent ;
il lui a paru trop considérable, elle l'a re-
fusé. Cet Honnête-homme a été mor-
tifié, mais profondément. Et envérité je
souffrais pour lui. Mais il faut bien que ma
Cousine ait raison.

J'apprens, avec bien de la satisfaction,
qu'à la chère Sœur, ton Epouse, avance
heureusement : dis-lui mille choses tendres
de ma part. Je veux absolument être un
des premiers à caresser ton Fils, lorsqu'il
verra le jour. Mon Ami, je lui souhaiterai
le cœur de de son Père, les vertus de son
aimable Mère, avec un Ami tel que l'est
pour toi, Ton EDMOND.

L X I I . M E

Le Même au Même.

[Regrets d'Edmond, après le départ de Madame
Parangon pour Paris ; regrets que ses Corrupteurs
ne tardent guère d'adoucir.]

ME voila seul, triste, anéanti. O mon
Frère ! l'absolue, l'ennuyante solitude,
n'est pas celle où l'on se trouve au-milieu
de nos forêts ! L'on n'y est pas seul, dans
un beau jour d'été ; l'on a pour compagnie
la Nature & tous ses attraits. Mais la vraie,
la pénible solitude, est celle où nous laisse

un unique Ami : ces Hommes méchans qui nous restent & qui nous environent ; ces Femmes fausses qui cherchent à séduire , & ne réüiffent qu'à se rendre odieuses , ne font pas une compagnie , c'est un tourment.

Ma Cousine est partie , elle va voir Ursule , il est vrai ; mais moi , je ne la verrai plus ! & toute l'amitié que j'ai pour ma Sœur ne saurait compenser la perte que je fais. Nous l'avons accompagnée jusqu'à deux lieues , M. Parangon , M. Loiseau , son Epouse & moi. Dans nos adieux , les yeus qui m'observaient , m'ont obligé de me contraindre ; mais , en revenant , je me suis écarté , pour laisser couler mes larmes en liberté. M.^{me} Loiseau , qui s'en est doutée , a fait comprendre à son Mari , qu'elle souhaitait qu'il prît les devans avec M. Parangon.

Elle m'a attendu. Je ne me suis point trouvé gêné devant elle , & j'ai pleuré de tout mon cœur. Cette Jeune-personne est un excellent caractère ; elle rend son Mari le plus heureux des Hommes. On dit que son Père , touché des éloges qu'il entend faire de sa Fille à tous ceux qui la connaissent , est prêt à lui rendre sa première tendresse ; il n'attend , dit-il , que la persévérance dans le bien. Heureux , mon chér Aîné , ceux qui ayant , comme elle

& comme moi, donné des chagrins à leurs Parens, peuvent en effacer le souvenir à force de vertus ! Que cet exemple est beau, & que je me sens porté à le suivre !

Le surlendemain, on est venu m'apprendre le retour du P. D'Arras. Je n'y ai pas été insensible. Il y a longtemps que je n'avais vu un homme à qui je ne saurais nier que je n'aye de grandes obligations. Je me suis rendu à son Couvent. Il m'a reçu comme un Père reçoit son Enfant. — Ma-foi, m'a-t-il dit, en venant m'enbrasser, je ne me craais arrivé que de l'instant où je te vois. Eh-bien, mon Ami, tu me parais triste-?. . Comme je ne répondais pas, il a repris. — Pardonne à mon étourderie, mon chère; je fais que tu en as plus d'un sujet; & que la présence de l'Ami le plus chaud, n'est pas capable de réparer la brèche qui vient d'être faite à ton pauvre cœur. Ta tristesse ne me déplaît pas; ne la contraint point devant moi; si je veus la détruire, ce n'est pas avec de froids conseils & d'impertinentes maximes. En-attendant, soupçons ensemble: j'aurai le P. Gardien, le P. Vicaire, Frère Sainte-Hermine, & une autre Personne: en-fus, bonne chère, vin de huit feuilles, dont m'a *guerdonné* Papa Lieutenant de Saintbrix, & grand feu, comme tu vois. Nous t'égayerons. Tiens, Edmond, le cœur sur la main, & tout à toi. Je ne

suis Moine que de nom : le seul titre que je prenne , & dont je fais gloire avec mes Familiers , c'est celui de Galant-homme , d'Ami du plaisir , & d'Edmond ; & cette dernière qualité - là , je ne la donnais pas pour les trésors des deux Indes-. Chèr Frère ! Quel est le cœur qui pourrait tenir à tant de franchise ? J'y ai répondu , & d'une manière qui l'a satisfait. Pas un seul mot de remerciemens des services rendus , il n'a voulu rien entendre. C'est M. Gaudet qui a tout fait ; il n'a eu lui , que le mérite de quelques conseils.

Comme il achevait ces mots , j'ai vu sortir de la ruelle mon Cousin lui-même : — Ne me remercie pas plus que lui- , (m'a-t-il dit en m'enbrassant.) J'ai travaillé pour moi ; j'ai suivi les mouvemens de mon cœur ; c'est moi - même que j'ai servi ; & c'est à moi seul à m'en savoir gré à moi-même-.

Après que je l'ai eu remercié , nous avons parlé de l'infortunée Laurète. — Oh ! la bonne , la charmante Créature ! me disait mon Cousin ; envérité , elle est à croquer ! Ne t'en inquiète pas ; nous en avons pris soin ; elle est contente , heureuse. — Tiens , a repris d'Arras , voici la Procuration de sa Mère , que M. Gaudet remplira de son nom , à-cause que je suis mort civilement , suivant nos Lois

baroques ; mais je n'en agirai pas moins en vivant , & il n'aura la peine de rien du-tout : le suis chargé de vendre leurs biens , & d'en faire une somme , que je placerais sûrement. Tu vois la confiance qu'elles ont en moi ? — Lorsqu'il aura tout ramassé (a interrompu mon Cousin) j'espère joindre à la somme quelque chose de mes épargnes ; & leur faire un revenu tant-soit-peu honnête. Je te le répète encore , je t'aime beaucoup , mais je te jure (& d'Arras le fait bien) que tu n'entres pour rien là-dedans-.

Je ne fais que penser , chère Frère : mon Cousin est bien honnête-homme ; ou. . . . un grand Scélérat ! mais il faut croire le bien , sur-tout de ses Amis.

Les Pères invités ont paru. Les apprêts ont fait sur eux une sensation fort agréable. A table , l'enjoûment des Convives a redoublé : j'ai trouvé le vin délicieux , moi qui l'aime médiocrement ; & comme la pointe en était émouffée , au lieu de l'ivresse , il n'excitait que cette chaleur douce qui dilate le cœur , en laissant la tête libre. Je n'ai jamais vu d'Hommes plus aimables que les trois Moines ; c'était la politesse , l'usage du monde , une aménité , un poli dans les manières qui m'enchantaient. Peu-à-peu néanmoins , l'homme naturel s'est montré davantage. (*Nous supprimons*

suprimons ici les détails de la Lettre originale.)
 Une chose qui m'a fait plaisir , c'est que Gaudet a plusieurs fois assuré , qu'il respectait les liens du mariage. C'est toujours un vice de moins , que de n'avoir pas secoué le respect pour l'union qui donne des Citoyens à la Patrie. Je ne pense pas que ces conversations me préjudicient en rien ; au-contraire , elles me donnent des lumières utiles , & me font connaître le monde ; c'est le fruit que je prétends en tirer.

Nous suprimons ici une Lettre d'Edmond pour la nouvelle année : Il y donnait des nouvelles d'Urfulé ; il exaltait les bontés de Madame Parangon , & félicitait ses Parens sur ce qu'ils avaient renâître dans la postérité de leur vertueux Aîné ; Qui est , leur dit-il , votre Lieutenant à notre égard.

L X I I I . M E

1751.

EDMOND , à LOISEAU.

[Il félicite M. Loiseau sur la reconciliation de M.^{me} Tiennète avec son Père : Ensuite on voit comme Gaudet le menait au vice par un chemin de fleurs : & dans une Lettre incluse une Femme vertueuse , qui fait une imprudente déclaration.]

JE n'aurai donc plus personne ici , mon chère ; tous mes Amis vont m'abandonner , & la reconciliation de ton Beau-père avec sa Fille , est un malheur pour moi. Mon chère Loiseau ! je ne sens de quel se-

cours tu m'étais , qu'en te perdant. Si mon Cousin , & le chère P. d'Arras me quittent , comme ils assurent qu'ils y seront forcés dans quelques semaines , je vais succomber à l'ennui ; je sens déjà dans mon cœur un vide qui m'épouvante... Il faut pourtant laisser-là mon ton douloureux , pour vous féliciter , mon Ami , toi & ta charmante Compagne : Dieu bénisse le bon Vieillard , puisqu'il veut amplement réparer le tort qu'il vous a fait , & qui aurait été une tache pour la vertueuse Tiennète. Jouis au sein de ta patrie de tout ton bonheur. Ta nouvelle charge de Procureur-du-Roi va te donner occasion d'exercer toutes ces vertus que je te connais : sois , mon chère , le soutien du Pauvre , l'ami de la Veuve & de l'Orfelin ; venge dans ton district l'humanité souffrante de la dureté des Gens à fortune : ne crains pas d'aller trop loin de côté-là ; c'est la chimère qu'un Magistrat qui favorise le Pauvre aux dépens du Riche ; tu ne la trouveras nulle-part , & je ne te dis pas de chercher à la réaliser : hélas ! l'infortunée portion du genre-humain ne porte pas ses vues si haut ; elle ne demande que de n'être pas opprimée. Mais tu fais ce que nous avons vu souvent , quand tu suivais ici le Palais , & combien de fois le Pauvre a perdu par la seule raison qu'il était pauvre ? Mon Ami , les lions

& les tigres des fables de la Libye sont moins cruels ; l'Affacin qui détrouffe les Passans est moins dangereux & moins coupable que ces indignes Magistrats qui font trébucher la balance d'après leur rapacité ou leur luxure.

Mais que te dis-je là, mon chère ? *C'est*, come l'on dit, *porter de l'eau à la fontaine.*

Il faut t'avouer, (& je n'avais pas d'abord envie de te le dire) qu'un des deux Hommes, que je viens de nommer (& tu verras bien que ce n'est pas le Père), met tout en usage pour que je suporte l'absence de mes Amis, & la sienne même, avec résignation. Tu connais M.^{lle} *Baron* l'aînée, cette Fille charmante, vive, enjouée, qui paraît toujours environée des Grâces & des Ris ; mais à qui la Pudeur (dit-on) ne tient pas toujours aussi fidelle compagne ? Eh-bien, il nous fit faire connaissance hièr. —Voilà, me dit-il à l'oreille, en me la montrant, un excèlent topique pour tous tes maux ; je vais te remettre entre les mains de cette Demoiselle, comme dans celle d'un Médecin expérimenté. —Peut-être (continua-t-il tout-haut, en s'adressant à elle comme si elle avait entendu ce qu'il venait de dire) fera-t-on obligé d'employer quelquefois le fer & le feu ; ce sont des blessures invérérées que celles du Malade que je vous

284 LE PAYSAN PERVERTI,
adrefle; mais avec de la patience & en fe-
condant la Nature, je craiſ que l'on en
pourra venir à-bout-. La Belle, qui fans-
doute était prévenue, ſourit de l'apofthro-
phe, & j'en fus gracieuſement acueilli.
Nous alames à la promenade : au retour,
l'on danſa, & malgré ma répugnance,
il falut prendre part à ce divertiffement.
Je l'ai trouvé bien infipide ! & comme l'en-
nui me gagnait, je me ſuis retiré d'affés bon-
ne-heure. Un véritable plaisir m'atendait
à la maifon. J'y ai trouvé une Lettre de
notre respectable Amie. Je vaiſte la copier:
auffi-bien elle me permet d'en faire part
à M. & Madame Loifeau.

LETTRE de M.^{me} PARANGON à EDMOND.

*J'AI voulu vous écrire la première, chér
Cousin ; & ſi j'ai tardé longtems, c'est que
les chofes que j'avais à vous marquer de-
mandaient ce retard. Vous ſavez qu'il en eſt
qu'on ôſe dire à-peine, mais qu'on ſe permet
quelquefois d'écrire ; c'eſt le cas où je me trouve
avec vous depuis quelque tems. . . .*

*Vous êtes libre, Edmond : tous nos an-
ciens projets, crus poſſibles d'abord, aban-
donnés enfuite, ſont aujourd'hui quelque
choſe de plus que d'agréables chimères. Vous
êtes mon Cousin ; je me ſerais toute ma vie
contentée de ce titre, ſi je n'avais pas à vous
en offrir un plus doux ; il faut devenir*

mon Frère : comptez là-dessus , & vivez en conséquence. Fanchète est belle ; j'entrevois qu'elle sera tendre : votre Sœur & moi nous travaillons dès-à-présent à vous l'attacher , & nous y réussissons à merveilles. Edmond , c'est une chose grande & difficile , que l'empire sur soi-même : tel Homme aurait mieux gouverné un Empire , que réglé ses passions... Mon Frère (car il est sûr de notre part que vous le ferez) quand il en sera temps , je vous ferai lire dans mon cœur. Vous vous plaignez , Edmond ? vos maux ne vous absorbent donc pas ?

Votre toute aimable Sœur me paraît heureuse. L'air de la Capitale lui est favorable ; vous la trouveriez à - ravir. Je vois , quand nous sortons ensemble , tous les yeus fixés sur elle mais les siens ne se fixent sur personne. Heureuse tranquillité ! Je mettrai tous mes soins à l'y conserver longtemps.

Je vis hier le Conseiller : si je l'en crois , des affaires l'ont conduit ici ; si je m'en crois moi-même , c'est Ursule toute seule. Il l'a vue sans en être remarqué. Il est inutile de vous dire qu'il est plus épris que jamais ; nos grâces font bien plus d'impression sur les Hommes que nos vertus. Il voulait écrire sur-le-champ à vos Parens , & conclure au mépris des volontés d'un Oncle qui depuis longtemps a fait un autre choix pour son Neveu , qu'il doit instituer héritier d'une fortune considé-

nable. Je l'ai retenu. Pourquoi se presser ? Ce grand feu peut s'éteindre tout-à-coup, & laisser une Femme malheureuse. Ce n'est pas là le sort que je prépare à mon Amie ; je veux que toute mon expérience, mes malheurs & mes peines servent pour assurer sa félicité. Elle ne sera jamais la Femme d'un Homme qui se verrait contraint de lui faire le sacrifice d'une partie de sa fortune ; cela tire trop à conséquence.

J'ai reçu des nouvelles de notre Amie Madame Loiseau : Elle parle beaucoup de vous ; ce qui m'a fait plaisir, parce que cela prouve qu'elle vous aime. Témoignez-lui combien je m'intéresse au changement avantageux de son sort, & assurez-la que je lui écrirai dans un autre moment de tranquillité ; pour le lui prouver, vous pouvez lui montrer ma Lettre ; il n'y a point de secret pour une si chère Amie. Mais je vous donne le premier instant, parce que vous êtes malheureux ; le second sera pour elle. J'aime bien son raisonnable Epous : que l'épithète ne vous surprenne pas ; on est tout raison, lorsqu'on sait toujours conserver son sang-froid comme lui. Une Femme risque bien-moins, avec un Homme de ce caractère, qu'avec vous, Edmond ; j'oserais dire, qu'elle sera plus heureuse. Et pourtant, si j'avais à choisir ; . . . ce n'est pas le plus sûr que je préférerais. Peut-être

un-jour vous en dirai-je les raisons : mais ne vous en enorgueillissez pas , elles pourraient bien ne faire honneur ni à vous , ni à moi....

Ah-Seigneur ! voila Madame Canon qui gronde ! Je l'entens qui dit : — Hom ! qu'écrit-elle donc tant ? si c'est à son Mari , il n'y a qu'un mot à lui dire , qu'il est une brute : si c'est à d'autres , c'est fort mal ! Alons , alons , chère Tante ! ... Mondieu ! serons-nous toutes ainsi , lorsque nous serons vieilles !

Adieu , mon Cousin.

Mon chère *Tout-raison* , cette Lettre-là me donne plus de plaisir que tous les divertissemens . que veut me procurer Gaudet.



L X I V . M E

PIERROT , à EDMOND ,

Naissance de mon Fils.

VIENS , mon Frère , nous t'attendons avec inpatience , viens embrasser ton Neveu . La Mère se porte bien , & t'embrasse de tout son cœur : & il n'y a qu'elle ici qui soit plus joyeuse que moi . Oh ! ce que c'est que la nature ! Marie-Jeane , depuis qu'elle a mis un Fils au monde , ne voit plus que lui . Moi-même , si aimé encore l'instant d'avant , à cet'heure je ne suis plus rien : on me regarde avec in-

Sancho-Pança, tous plus contents que les autres. Un bon Amour, & tu me le prouves pénitence de nos tredaines serons vieux, n'est ce pas, &c.

Ma petite Parente a cédé avec un plaisir inexprimable, comme tu vas le voir, lorsque tout le monde a dormi, & que mon chér Frère tout en se faisant faire perdre à sa chaste & jolie nom de Fille, s'enivrait, ou d'ivrer de plaisirs permis, j'en avais moi, de défendus, en conduisant la petite Laure dans sa chanbrète.

Je suis retiré pour la laisser mettre au lit, & l'avoir priée de ne pas éteindre la chandelle, parce que je n'en avais pas d'autre.

Elle s'est bien dépêchée, pour ne pas faire trop attendre; & lorsqu'elle a vu ses draps, elle eut arrangé ses apas, & dit, — *Mon Cousin, je suis courtois, venez querir votre lumière.* Je suis resté au champ;

j'ai laissé tomber le chapeau, & j'ai mis le piéd sur la mèche, comme si j'étais mégarde, & j'ai paru très-fâché.

Un accident: ensuite, je me suis approché de l'aimable Fille, pour lui souffler le

bonsoir, & l'enbraffer. Un baiser, & deux baisers; la petite Cousine fourrait sa langue de

berté; la petite Cousine se défendait, & se

maladraitement! pour dérober son

sein, elle livrait tout le reste... Imag

Lzhagen (40)

3.80

1/1-

16/14



différence, & il semble que tout le monde, toutes les créatures ne doivent être attentifs qu'à son Fils; & s'il pousse un cri, elle tressaille; & s'il dort, elle l'admire; & s'il s'éveille, elle le baise & s'il la regarde, elle lui sourit, mais d'un sourire!... il faut la voir! O chère petit Enfant, dès ton entrée dans le monde, tu possèdes un trésor inestimable, le cœur de ta Mère, ce cœur si pur, où le vice n'est jamais entré! En t'écrivant tout-ça, mon Edmond, je me sens comme enlevé au-dessus de moi-même... Mon Dieu! je suis père! je vous benis!... Viens, mon Frère, & dépêche-toi: à ton arrivée, je te parlerai; car je n'aime pas tes soupers de Moines, entens-tu: & il faut que ça me tienne bien sur le cœur, si je t'en parle dans un moment comme celui-ci. Ecris ma bonne nouvelle à Ursule, avant que de partir, à-celle-fin que toute notre famille partage à la-fois mon contentement. Je t'attens pour t'enbrasser plus tendrement que jamais.

Ton heureux frère & ami à toujours &c.

FIN de la Seconde Partie, & du Tome I.

79802891

Meinertzhagen (40)

10.3.80

1/1-

